This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

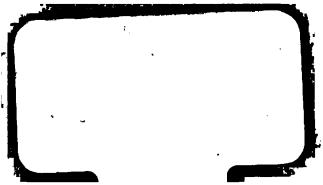
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08161720 5

(Delille)
NTLL



(Delille)
NTLL

Mme de Julie Sala
1813.

OEUVRES

DE

JACQUES DELILLE.

PUBLII

VIRGILII MARONIS

ÆNEIS.

L'ÉNÉIDE,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS,

AVEC DES REMARQUES

SUR LES PRINCIPALES BEAUTÉS DU TEXTE.

PUBLII

VIRGILII MARONIS

ÆNEIS.

TOMUS QUARTUS.

PARISIIS,

APUD GIGUET ET MICHAUD, TYPOGRAPHO

VIA VULGÒ DICTA Bons-Enfans, N°. VI.

1804. — (ANNO XII.)

Reconnoissez les Dieux : oui, croyez que ma main
Ne fut que l'instrument d'un pouvoir plus qu'humain.

J. M. M. Del. Bovinet Sc.

L'ÉNÉIDE,

TRADUITE

PAR JACQUES DELILLE.

TOME QUATRIÈME.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

1804. — (AN XII.)

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

L'ÉNÉIDE,

EN VERS FRANÇAIS.

ÆNEIS.

LIBER DECIMUS.

PANDITUR interea domus omnipotentis Olympi,
Conciliumque vocat divûm pater atque hominum rex
Sideream in sedem; terras unde arduus omnes
Castraque Dardanidûm adspectat populosque Latinos.
Considunt tectis hipatentibus. Incipit ipse:
Cœlicolæ magni, quia nam sententia vobis
Versa retrò, tantùmque animis certatis iniquis?
Abnueram bello Italiam concurrere Teucris:
Quæ contra vetitum discordia? quis metus aut hos
Aut hos arma sequi ferrumque lacessere suasit?
Adveniet justum pugnæ, ne arcessite, tempus,
Quum fera Carthago Romanis arcibus olim
Exitium magnum atque Alpes immittet apertas.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE DIXIÈME.

Cependant s'est ouvert, pour le conseil des dieux,
De l'olympe immortel le palais radieux :
Jupiter les convoque en son enceinte immense ;
Et du trône éternel, d'où sa toute-puissance
Surveille l'univers, et contemple à la fois
Les vaincus, les vainqueurs, les peuples et les rois,
Le dieu leur parle ainsi d'une voix solennelle :
« Ornemens glorieux de ma cour éternelle,
» Quel intérêt nouveau, changeant vos volontés,
» A rallumé la guerre et rompu vos traités ?
» De Laurente et de Troie, inquiètes rivales,
» J'ai voulu prévenir les discordes fatales ;
» Moi-même aux deux partis j'avois dicté la paix :
» Par quelle défiance ou quels motifs secrets
» Ose-t-on, au mépris de mes lois paternelles,
» Allumer de nouveau ces discordes cruelles ?

Tum certare odiis, tum res rapuisse licebit:
Nunc sinite; et placitum læti componite fœdus.
Jupiter hæc paucis; at non Venus aurea contrà
Pauca refert:

O pater, o hominum divûmque æterna potestas
Namque aliud quid sit, quod jam implorare queamus?
Cernis ut insultent Rutuli, Turnusque feratur
Per medios insignis equis, tumidusque secundo
Marte ruat: non clausa tegunt jam mœnia Teucros;
Quin intra portas atque ipsis prœlia miscent
Aggeribus murorum; et inundant sanguine fossæ.
Æneas ignarus abest. Numquamne levari

» Les temps arriveront, ne les prévenez pas,
» Où l'Afrique, aux Latins envoyant le trépas,
» De leurs monts protecteurs s'ouvrira le passage,
» Et contre les Romains déchaînera Carthage.
» Alors vous combattrez; alors chacun de vous
» Pourra donner carrière à son libre courroux:
» Jusque-là, reposez dans une paix profonde,
» Et de vos différends ne troublez plus le monde. »
Ainsi le roi des dieux d'une imposante voix
Annonce en peu de mots ses souveraines lois.
Mais, craignant pour son fils, la reine de Cythère
Répand plus longuement les plaintes d'une mère:
« Roi du monde et des dieux! car enfin aujourd'hui
» De quel autre pouvoir dois-je implorer l'appui?
» Vous voyez nos malheurs, jusqu'à quelle licence
» Du superbe Turnus s'emporte l'insolence.
» C'est peu que ses coursiers, dans les champs des combats,
» Écrasent les Troyens renversés sous ses pas;
» Les portes de leurs murs, les remparts de leur ville,
» Sont contre sa fureur un refuge inutile;
» Dans leurs fossés sanglans les morts sont entassés:
» Énée absent l'ignore. Eh! n'est-ce point assez

Obsidione sines? muris iterum imminet hostis
Nascentis Trojæ; nec non exercitus alter,
Atque iterum in Teucros Ætolis surgit ab Arpis
Tydides. Equidem, credo, mea vulnera restant;
Et tua progenies mortalia demoror arma.
Si sine pace tuâ atque invito numine Troës
Italiam petiere; luant peccata; neque illos
Juveris auxilio: sin tot responsa secuti,
Quæ Superi Manesque dabant; cur nunc tua quisquam
Vertere jussa potest? aut cur nova condere fata?
Quid repetam exustas Erycino in littore classes?
Quid tempestatum regem ventosque furentes
Æoliâ excitos? aut actam nubibus Irim?
Nunc etiam Manes (hæc intentata manebat
Sors rerum) movet; et superis immissa repentè
Alecto, medias Italùm bacchata per urbes.
Nil super imperio moveor: speravimus ista,
Dum fortuna fuit; vincant, quos vincere mavis.

» Qu'Ilion une fois ait péri par la flamme?
» Faut-il trouver partout les malheurs de Pergame?
» De ces nobles bannis le reste infortuné
» A d'éternels assauts est-il donc condamné?
» Troie à peine renaît de sa cendre immortelle,
» Des ennemis nouveaux renaissent avec elle!
» Que dis-je? Soulevant les habitans d'Arpos,
» Le fougueux Diomède est las de son repos:
» Il faut m'attendre encore à ses coups sacrilèges:
» Le sang de Jupiter n'a plus de privilèges.
» Ah! si malgré vos lois, si malgré les destins
» Leur audace aborda les rivages latins,
» Otez-leur votre appui, retirez vos miracles;
» Mais si, fendant les flots sur la foi des oracles,
» Ils n'ont fait qu'obéir, en traversant les mers,
» Aux puissances des cieux, à celles des enfers,
» Qui donc peut vous soumettre à son vœu téméraire,
» Et créer des destins au gré de sa colère?
» Rappellerai-je ici les élémens armés,
» Leurs malheureux vaisseaux par les feux consumés,
» Éole et ses fureurs, Iris et ses messages?
» C'étoit trop peu des feux, des flots et des orages;

Si nulla est regio Teucris quam det tua conjux
Dura; per eversæ, genitor, fumantia Trojæ
Excidia obtestor, liceat dimittere ab armis
Incolumem Ascanium, liceat superesse nepotem.
Æneas procul ignotis jactetur in oris,
Et quamcumque viam dederit fortuna sequatur:
Hunc tegere et diræ valeam subducere pugnæ.
Est Amathus, est celsa mihi Paphos, atque Cythera,
Idaliæque domus; positis inglorius armis
Exigat hîc ævum: magnâ ditione jubeto
Carthago premat Ausoniam; nihil urbibus inde
Obstabit Tyriis. Quid pestem evadere belli
Juvit, et Argolicos medium fugisse per ignes,
Totque maris vastæque exhausta pericula terræ,
Dum Latium Teucri recidivaque Pergama quærunt?
Non satius cineres patriæ insedisse supremos,
Atque solum quo Troja fuit? Xanthum et Simoënta
Redde, oro, miseris; iterumque revolvere casus

» L'enfer restoit encore; et voilà qu'Alecton,
» S'élançant en courroux des gouffres de Pluton,
» De ses fatales mains sème en tous lieux la guerre!
» Je ne vous parle plus du sceptre de la terre;
» Nous l'espérions jadis dans les jours du bonheur,
» Un tel orgueil, hélas! ne sied plus au malheur:
» La victoire dépend de votre main puissante.
» Mais, par les saints débris de Troie encor fumante,
» Puisqu'une haine injuste, insultant ces débris,
» Leur ferme l'univers, que l'enfant de mon fils,
» Aux rigueurs du Destin s'il faut livrer son père,
» D'un héros malheureux console au moins la mère!
» Souffrez que mon amour ne l'abandonne pas
» Au tumulte des camps, au hasard des combats.
» J'ai Paphos, Amathonte, et les bois de Cythère;
» Permettez qu'en ces lieux un bosquet solitaire,
» De ses jours ignorés dépositaire obscur,
» Lui procure un destin moins brillant, mais plus sûr.
» Que la terre obéisse à la fière Carthage,
» A sa grandeur jalouse il ne peut faire ombrage:
» Et que peut un enfant du fond de ces déserts?
» Voilà donc notre sort après tant de revers!

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

L'ÉNÉIDE,

EN VERS FRANÇAIS.

Pacem orare manu, præfigere puppibus arma?
Tu potes Æneam manibus subducere Graiûm,
Proque viro nebulam et ventos obtendere inanes;
Et potes in totidem classem convertere Nymphas:
Nos aliquid Rutulos contrà juvisse nefandum est?
Æneas ignarus abest: ignarus et absit.
Est Paphus Idaliumque tibi, sunt alta Cythera:
Quid gravidam bellis urbem et corda aspera tentas?
Nosne tibi fluxas Phrygiæ res vertere fundo
Conamur? nos? an miseros qui Troas Achivis
Objecit? Quæ causa fuit consurgere in arma
Europamque Asiamque, et fœdera solvere furto?
Me duce Dardanius Spartam expugnavit adulter?
Aut ego tela dedi, fovive cupidine bella?
Tum decuit metuisse tuis: nunc sera querelis
Haud justis assurgis, et irrita jurgia jactas.

» Mais l'avons-nous forcé d'abandonner ses camps,
» De confier ses jours aux caprices des vents,
» De charger un enfant du hasard des batailles,
» D'aller, quittant le soin de ses propres murailles,
» Du feu de la discorde embraser tous les cœurs,
» Et forcer les Toscans à servir ses fureurs?
» Quel dieu lui conseilla ces imprudens voyages?
» Qu'ont fait ici Junon, Iris et ses messages?
» Pour ses murs renaissans vous alarmez les cieux!
» Mais Turnus est lui-même issu du sang des dieux.
» Quand ce Troyen ravit des terres étrangères,
» Seul ne peut-il s'armer pour les champs de ses pères?
» Et qui ne connoît pas ces insolens bannis,
» Barbares assassins et brigands impunis,
» Qui, s'offrant pour époux, malgré la foi donnée
» Viennent en menaçant nous parler d'hyménée,
» Et, l'olive à la main, méditant des forfaits,
» Sur des vaisseaux armés sollicitent la paix?
» Eh quoi! vous avez pu, fière de vos oracles,
» Pour ce fils adoré prodiguer les miracles;
» Tantôt, montrant aux Grecs un fantôme trompeur,
» En place d'un héros offrir une vapeur;

Talibus orabat Juno; cunctique fremebant
Cœlicolæ assensu vario: ceu flamina prima
Quum deprensa fremunt silvis, et cæca volutant

» Tantôt, divinisant leurs poupes vagabondes,
» Transformer un bois vil en puissance des ondes :
» Seule ne puis-je rien ? De vos murs investis
» Votre fils est absent ; accusez votre fils.
» Vous avez Amathonte, et Paphos, et Cythère ;
» Pourquoi venir braver une cité guerrière ?
» On se plaint du malheur de vos Troyens chéris ;
» Est-ce moi qui l'ai fait, ou bien votre Pâris ?
» Est-ce moi qui causai la fière jalousie
» Qui fit combattre ensemble et l'Europe et l'Asie ?
» Est-ce moi que l'on vit, par d'indignes secours,
» Dans Sparte protéger d'adultères amours ?
» Me vit-on allumer, pour embraser la terre,
» Au flambeau de l'Amour les torches de la guerre ?
» C'est alors qu'il falloit, écoutant vos frayeurs,
» Pour prévenir leurs maux, prévenir leurs fureurs :
» Aujourd'hui que vous presse un repentir stérile,
» Le reproche est injuste, et la plainte inutile. »
Ainsi parle Junon : des frémissemens sourds
Dans les cieux partagés ont suivi ce discours.
Tels, du vent précurseur des tempêtes futures,
Dans les bois frémissans préludent les murmures.

Murmura, venturos nautis prodentia ventos.
Tum pater omnipotens, rerum cui summa potestas,
Infit: eo dicente, deûm domus alta silescit,
Et tremefacta solo tellus; silet arduus æther;
Tum Zephyri posuere; premit placida æquora pontus.
Accipite ergo animis, atque hæc mea figite dicta.
Quandoquidem Ausonios conjungi fœdere Teucris
Haud licitum, nec vestra capit discordia finem;
Quæ cuique est fortuna hodie, quam quisque secat spem
Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo;
Seu fatis Italûm castra obsidione tenentur,
Sive errore malo Trojæ monitisque sinistris:
Nec Rutulos solvo. Sua cuique exorsa laborem
Fortunamque ferent. Rex Jupiter omnibus idem.
Fata viam invenient. Stygii per flumina fratris,
Per pice torrentes atràque voragine ripas,
Annuit; et totum nutu tremefecit Olympum.
Hic finis fandi. Solio tum Jupiter aureo

Alors leur souverain, d'un ton majestueux,
Se prépare à parler. Du ciel respectueux
A sa puissante voix les bruits confus s'appaisent,
Dans les plaines de l'air les tempêtes se taisent,
Les bois sont sans zéphirs, les vagues sans fureur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
« Écoutez tous, dit-il, et que dans vos pensées
» Mes lois soient à jamais profondément tracées :
» Puisqu'il n'est pas de terme à vos fâcheux débats,
» Que Troyens et Latins s'obstinent aux combats ;
» Soit que le Phrygien, sur de trompeurs présages,
» Du fatal Latium ait cherché les rivages ;
» Soit qu'en les repoussant, des malheureux Latins
» Les efforts impuissans irritent les destins,
» C'en est fait : que chacun, sur cette vaste scène,
» Ainsi qu'en son amour soit libre dans sa haine ;
» De tous également Jupiter est le roi,
» Et Troyens et Latins seront égaux pour moi.
» Quel que soit leur succès, dans sa course indomptable
» Le destin atteindra son but inévitable. »
Il dit : et, par les eaux de son frère Pluton,
Par les gouffres brûlans du fatal Phlégéthon,

Surgit; cœlicolæ medium quem ad limina ducunt.

Interea Rutuli portis circùm omnibus instant
Sternere cæde viros, et mœnia cingere flammis.
At legio Æneadum vallis obsessa tenetur:
Nec spes ulla fugæ. Miseri stant turribus altis
Nequidquam, et rarâ muros cinxere coronâ.
Asius Imbrasides, Hicetaoniusque Thymœtes,
Assaracique duo, et senior cum Castore Thymbris,
Prima acies. Hos germani Sarpedonis ambo,
Et Clarus, et Themon, Lyciâ comitantur ab altâ.
Fert ingens toto connixus corpore saxum,
Haud partem exiguam montis, Lyrnessius Acmon,
Nec Clytio genitore minor, nec fratre Menestheo.
Hi jaculis, illi certant defendere saxis,

Ratifiant du sort l'immuable sentence,
Du décret éternel de sa toute-puissance
Par un signe de tête il avertit les cieux,
Et l'olympe ébranlé s'incline avec les dieux;
Puis des divinités de la terre et de l'onde
La foule reconduit le monarque du monde.
Cependant les Latins, redoublant leurs assauts,
Du siège commencé poursuivent les travaux;
On voit au pied des murs les échelles dressées,
Les feux étincelans, les lances hérissées.
Les malheureux Troyens déjà perdent l'espoir;
Déjà la fuite même est hors de leur pouvoir:
On voit au haut des tours leur troupe consternée;
La garde de leur camp languit abandonnée;
Et le long de leurs murs les combattans épars
De leurs rangs éclaircis ont bordé leurs remparts.
Quelques chefs cependant relèvent leur courage:
C'est Castor, c'est Thymbris, bravant le poids de l'âge;
Asius, d'Embrasis illustre rejeton;
Thymète, digne sang du fier Hicétaön:
Guidant des Lyciens les phalanges guerrières,
Du vaillant Sarpédon s'avancent les deux frères;

Molirique ignem, nervoque aptare sagittas.
Ipse inter medios, Veneris justissima cura,
Dardanius caput ecce puer detectus honestum,
Qualis gemma, micat, fulvum quæ dividit aurum,
Aut collo decus, aut capiti; vel quale per artem
Inclusum buxo, aut Oriciâ terebintho,
Lucet ebur: fusos cervix cui lactea crines
Accipit, et molli subnectens circulus auro.
Te quoque magnanimæ viderunt, Ismare, gentes
Vulnera dirigere, et calamos armare veneno,
Mæoniâ, generose, domo; ubi pinguia culta
Exercentque viri, Pactolusque irrigat auro.
Affuit et Mnestheus, quem pulsi pristina Turni
Aggere murorum sublimem gloria tollit:
Et Capys; hinc nomen Campanæ ducitur urbi.

C'est Thémon, c'est Clarus; dignes de ces rivaux,
Les deux Assaracus secondent leurs travaux.
Acmon soutient l'honneur de Clytius son père,
Et n'a point oublié que Mnesthée est son frère:
Lyrnesse est sa patrie; heureux s'il peut venger
Des murs que par Achille il a vu ravager!
Des débris d'un rocher portant le poids immense,
Tout prêt à le lancer, vers les murs il s'avance;
Les pierres et les feux, les flèches et les dards,
Et des murs et des tours pleuvent de toutes parts.
Ascagne, au milieu d'eux affrontant la tempête,
Sans casque, à tous les traits offre sa jeune tête,
Et dans tout son éclat déploie aux yeux surpris
Et la valeur d'Énée et les traits de Cypris.
Un fil d'or, renouant ses tresses vagabondes,
Sur les lis de son cou laisse flotter leurs ondes;
Et sa vive blancheur n'en éclate que mieux:
Tel, environné d'or, un rubis précieux
D'une jeune beauté relève encor la grâce;
Tel le brillant ivoire élégamment s'enchâsse
Dans le noir térébinthe ou dans le buis doré.
Vénus tremble en secret pour ce fils adoré.

Illi inter sese duri certamina belli
Contulerant; mediâ Æneas freta nocte secabat.
Namque ut ab Evandro castris ingressus Etruscis
Regem adit, et regi memorat nomenque genusque;
Quidve petat, quidve ipse ferat, Mezentius arma
Quæ sibi conciliet, violentaque pectora Turni,
Edocet; humanis quæ sit fiducia rebus
Admonet; immiscetque preces: haud fit mora; Tarchon

Là tu brillois aussi, toi, de qui la main sûre
D'un trait empoisonné dirige la blessure,
Ismare, digne sang des rois Méoniens,
Digne élève de Mars, digne ami des Troyens;
Toi, que l'on vit pour eux déserter ta patrie,
Où la riche nature et l'heureuse industrie
Font rouler à la fois, dans de riches vallons,
Et l'or de son Pactole, et l'or de ses moissons.
Près d'eux marche Capys, qu'avec orgueil avoue
Pour son illustre auteur l'opulente Capoue.
Enfin paroît l'honneur du sang des Memmius,
Mnesthée, encor tout fier du combat de Turnus.
Tandis que l'on poursuit l'attaque et la défense,
Au milieu de la nuit le chef troyen s'avance;
Il vogue, il fend les mers. A peine des Toscans,
Pour instruire Tarchon, il a franchi les camps,
Sa noble loyauté, docile aux lois d'Évandre,
A leur nouveau monarque avoit eu soin d'apprendre
Son nom, sa nation, ses dangers, ses moyens,
Les secours qu'aux Toscans demandent les Troyens,
Quels sont ses ennemis, par quel vil subterfuge
Mézence chez Turnus sut trouver un refuge,

Jungit opes, fœdusque ferit. Tum libera fati
Classem conscendit jussis gens Lydia divûm,
Externo commissa duci. Æneïa puppis
Prima tenet, rostro Phrygios subjuncta leones:
Imminet Ida super, profugis gratissima Teucris.
Hîc magnus sedet Æneas, secumque volutat
Eventus belli varios: Pallasque, sinistro
Affixus lateri, jam quærit sidera, opacæ
Noctis iter, jam quæ passus terrâque marique.

Pandite nunc Helicona, Deæ, cantusque movete;
Quæ manus interea Tuscis comitetur ab oris

Ce que peut de Turnus la farouche valeur,
L'inconstance du sort, et les droits du malheur.
Énée à ces discours joint sa noble prière.
Tarchon n'hésite pas : sa nation guerrière,
Scellant par un traité son heureuse union,
S'allie avec plaisir aux enfans d'Ilion.
C'est un chef étranger que veut la destinée :
Pour l'envoyé du sort tous choisissent Énée.
De leur brillante élite ils chargent ses vaisseaux.
Le héros, à leur tête, a volé sur les eaux.
Sa proue étale aux yeux les lions de Cybèle,
En pompe sur son char conduisant l'immortelle ;
Plus haut, l'Ida fixoit ses regards consolés,
L'Ida si doux aux yeux des Troyens exilés !
Là, leur chef est assis, méditant en silence
Ce que peut sa valeur, ce que doit sa prudence.
Pallas, à ses côtés, apprend de ce héros
A lire dans les cieux sa route sur les flots,
A diriger son cours sur la plaine profonde,
A vaincre sur la terre, à naviguer sur l'onde.
O muses ! maintenant ouvrez-moi l'Hélicon ;
De ces nombreux guerriers apprenez-moi le nom ;

Ænean, armetque rates, pelagoque vehatur.
Massicus æratâ princeps secat æquora Tigri:
Sub quo mille manus juvenum, qui mœnia Clusi,
Quique urbem liquere Cosas, queis tela, sagittæ,
Corytique leves humeris et letifer arcus.
Unà torvus Abas; huic totum insignibus armis
Agmen, et aurato fulgebat Apolline puppis.
Sexcentos illi dederat Populonia mater
Expertos belli juvenes: ast Ilva trecentos
Insula, inexhaustis Chalybum generosa metallis.
Tertius, ille hominum divûmque interpres Asylas,
Cui pecudum fibræ, cœli cui sidera parent,
Et linguæ volucrum, et præsagi fulminis ignes,
Mille rapit densos acie atque horrentibus hastis.
Hos parere jubent Alpheæ ab origine Pisæ,
Urbs Etrusca solo. Sequitur pulcherrimus Astur,
Astur equo fidens, et versicoloribus armis.
Tercentum adjiciunt (mens omnibus una sequendi)

Dites de quels héros la glorieuse élite
Accompagnoit Énée, et voguoit à sa suite.
Massique est le premier : sur l'airain menaçant
Sa proue offre aux regards un tigre rugissant ;
Mille jeunes guerriers, armés d'un trait rapide,
De leur léger carquois, de leur arc homicide,
Des murs de Clusium, des remparts de Cosas,
Pareils d'âge et d'ardeur, le suivent aux combats.
Le fier Abas y joint une brillante troupe ;
Un Apollon d'or pur resplendit sur sa poupe ;
Pour lui Populonie a tiré de son sein
De six cents combattans un généreux essaim :
Ilva, qui des métaux est la mère féconde ;
Ilva, qui pour ceinture a l'empire de l'onde,
Y joint trois cents guerriers exercés aux combats,
Et fournit à la fois son fer et ses soldats.
Asylas après eux s'avance le troisième ;
L'interprète Asylas, dont le talent suprême
Sait lire l'avenir dans les flancs des taureaux,
Dans les feux de l'éclair ; qui de tous les oiseaux
Connoît les vols divers et les divers langages,
Et du ciel aux humains révèle les présages :

Qui Cærete domo, qui sunt Minionis in arvis,
Et Pyrgi veteres, intempestæque Graviscæ.

Non ego te, Ligurum ductor fortissime bello,
Transierim, Cinyra; et paucis comitate Cupavo,
Cujus olorinæ surgunt de vertice pennæ:
Crimen amor vestrum, formæque insigne paternæ;
Namque ferunt luctu Cycnum Phaëthontis amati,
Populeas inter frondes umbramque sororum
Dum canit, et mæstum musâ solatur amorem,
Canentem molli plumâ duxisse senectam,

Pour lui mille guerriers, armés de javelots,
D'une moisson de fer ont hérissé les flots ;
Toscane par son sol, grecque par sa naissance,
Fille heureuse d'Elis, Pise arma leur vaillance ;
Son nom atteste encor le lieu de son berceau.
Après eux s'avançoit des guerriers le plus beau,
Astur, enorgueilli des dons de la nature,
De son coursier docile et de sa riche armure.
Les champs de Minion et des vieux Pyrgiens,
Gravisque qui détruit ses propres citoyens,
Et Cérète, ont fourni cette jeunesse armée.
Tous sont égaux en zèle, égaux en renommée.
Puis-je oublier vos noms de la gloire connus,
Illustre Cinyras, et toi, fils de Cycnus?
Ton camp est peu nombreux ; mais la fidèle histoire
De ton malheureux père a gardé la mémoire :
Parmi ces peupliers où tes plaintives sœurs,
Imprudent Phaéton! ont caché leurs douleurs,
Cycnus, ton tendre ami, que ta mort désespère,
Charmoit par ses doux chants son chagrin solitaire.
Bien plus que par les ans vieilli par le regret,
Il vit son corps blanchi se couvrir de duvet,

Linquentem terras, et sidera voce sequentem.
Filius, æquales comitatus classe catervas,
Ingentem remis Centaurum promovet : ille
Instat aquæ, saxumque undis immane minatur
Arduus, et longâ sulcat maria alta carinâ.
Ille etiam patriis agmen ciet Ocnus ab oris,
Fatidicæ Mantûs et Tusci filius amnis,
Qui muros matrisque dedit tibi, Mantua, nomen :
Mantua dives avis, sed non genus omnibus unum ;
Gens illi triplex, populi sub gente quaterni ;
Ipsa caput populis : Tusco de sanguine vires.

Hinc quoque quingentos in se Mezentius armat,
Quos patre Benaco, velatus arundine glaucâ,
Mincius infestâ ducebat in æquora pinu.

Et dans l'air, en chantant, s'éleva sur ses ailes.
Un panache formé des plumes paternelles
Distingue encor son fils; et ses jeunes guerriers
D'un semblable ornement ombragent leurs cimiers.
Sur sa proue un Centaure, effroi des mers profondes,
Suspend un lourd rocher qui menace les ondes;
Et, guidant en son cours trente légers vaisseaux,
D'une longue carène il sillonne les eaux.
Ocnus, le fier Ocnus quitte aussi sa patrie :
La prêtresse Manto, du fleuve d'Étrurie
Eut cet enfant divin; et lui-même, dit-on,
De sa mère à Mantoue a donné le beau nom;
Mantoue, ouvrage heureux de plus d'un chef illustre;
Tous, nés en divers lieux, ont augmenté son lustre :
Trois peuples, divisés par leurs quatre tribus,
A ses murs souverains apportent leurs tributs;
Et tous ceux dont ses lois formèrent la vaillance
Aux champs de l'Étrurie ont reçu la naissance.
Cinq cents autres guerriers, non moins audacieux,
Armés contre Mézence, et nés aux mêmes lieux,
Voguent sous Mincius; et Bénacus son père
Orna de ses roseaux une tête si chère.

It gravis Aulestes, centenâque arbore fluctus
Verberat assurgens; spumant vada marmore verso.
Hunc vehit immanis Triton, et cærula conchâ
Exterrens freta: cui laterum tenus hispida nanti
Frons hominem præfert, in pristin desinit alvus,
Spumea semifero sub pectore murmurat unda.
Tot lecti proceres ter denis navibus ibant
Subsidio Trojæ, et campos salis ære secabant.

Jamque dies cœlo concesserat, almaque curru
Noctivago Phœbe medium pulsabat Olympum.
Æneas, neque enim membris dat cura quietem,
Ipse sedens clavumque regit velisque ministrat.
Atque illi, medio in spatio, chorus ecce suarum
Occurrit comitum, Nymphæ, quas alma Cybele
Numen habere maris, Nymphasque e navibus esse,
Jusserat: innabant pariter, fluctusque secabant,
Quot priùs æratæ steterant ad littora proræ.
Agnoscunt longè regem, lustrantque choreis.

Auleste enfin s'avance; et ses cent matelots
Sous leurs cent avirons font bouillonner les flots.
Un vieux Triton le porte, et sa conque bruyante
Surmonte encor le bruit de la vague écumante:
La mer même s'effraie à ce terrible son.
Joignant des traits humains aux formes d'un poisson,
La moitié de son corps va se cacher dans l'onde,
Et sous ses larges flancs la mer blanchit et gronde.
Tels sont ces braves chefs; tels leurs trente vaisseaux
Au secours des Troyens s'élancent sur les eaux.
Le jour ne brilloit plus; la nocturne courrière
Sur son char inconstant poursuivoit sa carrière.
Plein de ses grands projets, assis au gouvernail,
Le héros des nochers dirigeoit le travail:
Tout dort autour de lui, mais sa prudence veille;
Son vaisseau suit son cours. Tout à coup, ô merveille!
Ces nymphes dont l'Ida fut le premier séjour,
Ouvrage de Cybèle, objet de son amour,
De loin avec plaisir ont reconnu leur maître;
Et, devant ses regards s'empressant de paroître,
S'offrent en nombre égal à celui des vaisseaux
Que le Tibre avoit vu reposer dans ses eaux.

Quarum quæ fandi doctissima Cymodocea,
Ponè sequens, dextrâ puppim tenet, ipsaque dorso
Eminet, ac lævâ tacitis subremigat undis.
Tum sic ignarum alloquitur : Vigilasne, deûm gens,
Ænea ? vigila, et velis immitte rudentes.
Nos sumus Idææ sacro de vertice pinus,
Nunc pelagi Nymphæ, classis tua. Perfidus ut nos
Præcipites ferro Rutulus flammâque premebat,
Rupimus invitæ tua vincula, teque per æquor
Quærimus. Hanc genetrix faciem miserata refecit,
Et dedit esse deas, ævumque agitare sub undis.
At puer Ascanius muro fossisque tenetur
Tela inter media atque horrentes Marte Latinos.
Jam loca jussa tenent forti permixtus Etrusco
Arcas eques : medias illis opponere turmas,
Ne castris jungant, certa est sententia Turno.
Surge age ; et aurorâ socios veniente vocari
Primus in arma jube ; et clypeum cape, quem dedit ipse

Toutes, l'environnant de leur brillante escorte,
Paroissent envier le vaisseau qui le porte;
L'amusent de leurs jeux, et lui prouvant leur foi
De son heureux retour félicitent leur roi.
De toutes la plus belle et la plus éloquente,
S'attachant d'une main à la poupe flottante,
Et de l'autre fendant l'azur mouvant des flots,
S'élève sur les mers, et lui parle en ces mots:
« Veilles-tu, fils des dieux? Veille, le moment presse.
» Tu vois ces pins sacrés, présent d'une déesse,
» Ces verts enfans des monts qu'autrefois te céda
» L'immortelle forêt qui couronne l'Ida.
» Pour nous soustraire au fer, à la flamme cruelle,
» Cybèle nous donna cette forme nouvelle;
» Déesses de la mer, autrefois tes vaisseaux,
» Nos fidèles regards te cherchent sur les eaux.
» Apprends donc que ton fils, non sans peine, protège
» Tes remparts impuissans que le Rutule assiège.
» D'Évandre et des Toscans déjà les cavaliers
» Ont au poste prescrit arrêté leurs coursiers;
» Leur troupe vous attend, et déjà Turnus tremble
» Que vos camps séparés ne l'attaquent ensemble.

Invictum ignipotens, atque oras ambiit auro.
Crastina lux, mea si non irrita dicta putâris,
Ingentes Rutulæ spectabit cædis acervos.
Dixerat; et dextrâ discedens impulit altam,
Haud ignara modi, puppim: fugit illa per undas
Ocior et jaculo et ventos æquante sagittâ.
Inde aliæ celerant cursus. Stupet inscius ipse
Tros Anchisiades; animos tamen omine tollit.
Tum breviter, supera adspectans convexa, precatur:
Alma parens Idæa deûm, cui Dindyma cordi,
Turrigeræque urbes, bijugique ad frena leones;
Tu mihi nunc pugnæ princeps, tu ritè propinques
Augurium; Phrygibusque adsis pede, diva, secundo.
Tantùm effatus; et interea revoluta ruebat
Maturâ jam luce dies, noctemque fugârat.
Principio sociis edicit signa sequantur,
Atque animos aptent armis, pugnæque parent se.
Jamque in conspectu Teucros habet et sua castra,

» Préviens donc ses efforts, et dès l'aube du jour
» Que tes soldats armés signalent ton retour;
» Saisis ce bouclier immense, impénétrable,
» Dont l'acier brillant d'or te rend invulnérable.
» Demain des ennemis, si tu crois mon conseil,
» L'épouvante et la mort seront l'affreux réveil. »
A ces mots, rappelant sa longue expérience,
La Nymphe, en reculant, aux vaisseaux qu'elle lance
Donne le mouvement qu'elle-même autréfois
Dans l'empire des eaux a reçu tant de fois.
Soudain, servant d'exemple à la flotte docile,
La nef part comme un trait, et fuit d'un vol agile.
Étonné, mais soumis, le monarque pieux
Accepte le présage, et regardant les cieux :
« Toi que tes hautes tours couronnent de leur cime,
» Toi que tes fiers lions conduisent à Dindyme,
» Accomplis ton augure; et secondant mon bras
» Viens, et que les Troyens triomphent sur tes pas ! »
Il dit : déjà la nuit fuit devant la lumière,
Et le jour renaissant rentre dans la carrière.
Par son ordre aussitôt flottent les étendards;
Déjà son œil charmé reconnoît ses remparts,

Stans celsâ in puppi; clypeum quum deinde sinistrâ
Extulit ardentem. Clamorem ad sidera tollunt
Dardanidæ e muris; spes addita suscitat iras;
Tela manu jaciunt: quales sub nubibus atris
Strymoniæ dant signa grues, atque æthera tranant
Cum sonitu, fugiuntque notos clamore secundo.

At Rutulo regi ducibusque ea mira videri
Ausoniis; donec versas ad littora puppes
Respiciunt, totumque allabi classibus æquor.
Ardet apex capiti, cristisque a vertice flamma
Funditur, et vastos umbo vomit aureus ignes.
Non secus ac liquidâ si quando nocte cometæ
Sanguinei lugubre rubent, aut Sirius ardor;
Ille, sitim morbosque ferens mortalibus ægris,

Reconnoît ses Troyens. A l'instant, de sa poupe
Il donne le signal, il exhorte sa troupe;
Déjà brille élevé son bouclier divin
Qu'aux antres de Lemnos a façonné Vulcain.
Son camp le reconnoît; aussitôt il envoie
Mille cris redoublés et d'amour et de joie.
Déjà siffleut leurs traits, déjà l'espoir vainqueur
Rend la force à leurs bras, le courage à leur cœur.
Tels, traversant les airs, des bataillons de grues
De leur vol à grands cris obscurcissent les nues:
Tels semblent des Troyens les bataillons épais;
Ainsi partent leurs cris, ainsi volent leurs traits.
Turnus est étonné. Sur la liquide plaine
Soudain s'offre l'armée, et la flotte troyenne
Qui s'apprête à lancer ses guerriers sur ces bords.
Le héros à leur tête anime leurs efforts;
Son casque étincelant, son aigrette ondoyante,
Dardent en longs éclairs leur lumière effrayante;
Son bouclier vomit des torrens de clarté:
Telle d'un rouge ardent, lugubre, ensanglanté,
La nuit dans l'air brûlant la comète étincelle;
Tel, apportant la soif et la fièvre cruelle,

Nascitur, et lævo contristat lumine cœlum.
Haud tamen audaci Turno fiducia cessit
Littora præcipere, et venientes pellere terrâ.
[Ultrò animos tollit dictis, atque increpat ultrò :]
Quod votis optastis, adest, perfringere dextrâ;
In manibus Mars ipse, viri : nunc conjugis esto
Quisque suæ tectique memor : nunc magna referto
Facta, patrum laudes : ultrò occurramus ad undam,
Dum trepidi, egressique labant vestigia prima.
Audentes fortuna juvat.
Hæc ait; et secum versat, quos ducere contrà,
Vel quibus obsessos possit concredere muros.

Interea Æneas socios de puppibus altis
Pontibus exponit. Multi servare recursus
Languentis pelagi, et brevibus se credere saltu;
Per remos alii. Speculatus littora Tarchon,

De l'ardent Sirius l'astre pernicieux
Vient embraser la terre et dessécher les cieux.
Mais Turnus brave tout; son superbe courage
Veut contre les Troyens s'assurer du rivage :
« Allons, amis, dit-il, remerciez les dieux;
» Ceux que vous attendiez, les voilà sous vos yeux;
» Profitez du bonheur que le ciel vous envoie,
» Mars lui-même en vos mains amène votre proie;
» Marchez; rappelez-vous vos femmes, vos enfans,
» Et vos braves ayeux, et leurs faits triomphans.
» Profitez du moment où leur foule craintive
» D'un pied tremblant encor se confie à la rive;
» Que la mort soit le prix de leurs premiers essais :
» C'est à l'audace, amis, qu'appartient le succès. »
A ces mots, il choisit et ceux dont le courage
Doit aux hardis Toscans disputer le rivage,
Et ceux qui contiendront les Troyens assiégés.
Aussitôt sur des ponts vers la rive alongés
Énée ordonne aux siens d'aborder sur la plage.
Plusieurs devancent l'ordre; et leur bouillant courage,
Dans le moment propice où d'un cours languissant
De la rive à son lit la vague redescend,

Quà vada non spirant, nec fracta remurmurat unda,
Sed mare inoffensum crescenti allabitur æstu,
Advertit subitò proras, sociosque precatur:
Nunc, o lecta manus, validis incumbite remis;
Tollite, ferte rates; inimicam findite rostris
Hanc terram, sulcumque sibi premat ipsa carina.
Frangere nec tali puppim statione recuso,
Arreptâ tellure semel. Quæ talia postquam
Effatus Tarcho, socii consurgere tonsis,
Spumantesque rates arvis inferre Latinis;
Donec rostra tenent siccum, et sedère carinæ
Omnes innocuæ: sed non puppis tua, Tarcho;
Namque inflicta vadis dorso dum pendet iniquo,
Anceps, sustentata diu, fluctusque fatigat,
Solvitur, atque viros mediis exponit in undis;
Fragmina remorum quos et fluitantia transtra
Impediunt, retrahitque pedem simul unda relabens.
Nec Turnum segnis retinet mora; sed rapit acer

Sur l'arène fatale impatient s'élance ;
Sur la rame qui ploie un autre se balance.
L'audacieux Tarchon, à l'endroit où son œil
N'apperçoit point de fond et ne croit point d'écueil,
Mais où la mer sans bruit gonflant ses eaux profondes
Amène mollement et ramène ses ondes,
Tourne à l'instant sa proue : « Illustres matelots!
» Voici l'heureux moment, courbez-vous sur les flots ;
» Saisissez l'aviron dans vos mains vigoureuses ;
» Poussez, lancez, portez vos nefs victorieuses ;
» Dans ce sol ennemi plongez leur bec d'airain ;
» Que la carène même y creuse son chemin :
» Une fois abordés, qu'importe le naufrage ?
» Marchez ; sur leurs débris je vous suis au rivage. »
Il dit : tous à l'envi se penchent sur les eaux ;
Tous, d'un commun effort, ont lancé leurs vaisseaux :
Leurs becs frappent le bord, il s'ouvre ; et leur carène
Libre enfin du péril vient s'asseoir sur l'arène.
Mais toi, brave Tarchon, le tien fut moins heureux :
Rencontré dans son cours par un roc désastreux,
Sur son dos inégal quelque temps mal assise
Sa carène pendante, ébranlée, indécise,

Totam aciem in Teucros, et contrà in littore sistit.

Signa canunt. Primus turmas invasit agrestes
Æneas, omen pugnæ; stravitque Latinos,
Occiso Therone, virûm qui maximus ultrò
Ænean petit: huic gladio, perque ærea suta,
Per tunicam squalentem auro, latus haurit apertum.
Inde Lichan ferit, exsectum jam matre peremptâ,
Et tibi, Phœbe, sacrum, casus evadere ferri
Quòd licuit parvo. Nec longè Cissea durum,
Immanemque Gyan, sternentes agmina clavâ,
Dejecit leto. Nihil illos Herculis arma,
Nec validæ juvere manus, genitorque Melampus,
Alcidæ comes usque graves dum terra labores
Præbuit. Ecce Pharo, voces dum jactat inertes,

De son poids chancelant fatigue en vain les flots,
S'ouvre, et livre à la mer soldats et matelots.
Ils luttent à travers les débris du naufrage,
Et le flot qui revient les arrache au rivage.
Turnus saisit l'instant; et rassemblant les siens
Il les pousse, il les place au-devant des Troyens.
La charge sonne. Énée au même instant s'élance :
Par lui, présage heureux ! l'affreux combat commence;
Le fer en main, il fond sur ces nouveaux soldats
Que Cérès à regret cède au dieu des combats.
Déjà du fier Théron la défaite sanglante
Dans les rangs ennemis a porté l'épouvante;
Malgré le fer, l'airain, et l'or étincelant,
Le glaive entre, pénètre, et lui perce le flanc.
Lichas le suit; Lichas, heureux dans son enfance,
Lichas qui doit au fer la mort et la naissance:
Par le tranchant acier, au gré d'un art savant,
De sa mère expirante il fut tiré vivant;
Au père d'Esculape on consacra sa vie,
Par le fils de Vénus, hélas ! trop tôt ravie.
Le robuste Cissée et l'énorme Gyas
D'Énée à coups pressés écrasoient les soldats;

Intorquens jaculum clamanti sistit in ore.
Tu quoque, flaventem primâ lanugine malas
Dum sequeris Clytium infelix, nova gaudia, Cydon,
Dardaniâ stratus dextrâ, securus amorum,
Qui juvenum tibi semper erant, miserande, jaceres;
Ni fratrum stipata cohors foret obvia, Phorci
Progenies; septem numero septenaque tela
Conjiciunt: partim galeâ clypeoque resultant
Irrita; deflexit partim stringentia corpus
Alma Venus. Fidum Æneas affatur Achaten:
Suggere tela mihi, non ullum dextera frustra
Torserit in Rutulos, steterunt quæ in corpore Graiûm
Iliacis campis. Tum magnam corripit hastam,
Et jacit; illa volans clypei transverberat æra
Mæonis, et thoraca simul cum pectore rumpit.
Huic frater subit Alcanor, fratremque ruentem
Sustentat dextrâ: trajecto missa lacerto
Protinus hasta fugit, servatque cruenta tenorem;

Mais leurs terribles mains, la massue homicide
Dont s'enorgueillissoient ces héritiers d'Alcide
Leur père, ami d'Herçule, et qui suivoit ses pas
Quand les monstres trembloient au bruit de ses combats,
Rien ne peut les soustraire au bras fatal d'Énée.
Bientôt Pharon subit la même destinée;
Il crioit : le fer plonge, et détruit à la fois
L'organe de la vie et celui de la voix.
Et toi, que Clytius à la fleur du bel âge
Entraîne sur ses pas dans les champs du carnage,
O malheureux Cydon ! ce terrible ennemi
T'eût ravi d'un seul coup le jour et ton ami,
Si les fils de Phorcus, ces frères magnanimes,
N'eussent sauvé dans toi l'une de ses victimes.
Tous les sept sur Énée ont fait voler leurs dards;
Sur lui les traits lancés fondent de toutes parts:
Les uns sont repoussés par la divine armure;
Des autres Cythérée amortit la blessure,
Et le corps de son fils à peine est effleuré.
Alors du sang latin encor plus altéré :
« Des armes, cria-t-il; oui, donnez-moi ces armes
» Qui sous les murs Troyens répandoient tant d'alarmes:

Dexteraque ex humero nervis moribunda pependit.
Tum Numitor, jaculo fratris de corpore rapto,
Æneam petiit; sed non et figere contrà
Est licitum, magnique femur perstrinxit Achatæ.

Hîc Curibus, fidens primævo corpore, Clausus
Advenit, et rigidâ Dryopen ferit eminus hastâ
Sub mentum, graviter pressâ, pariterque loquentis
Vocem animamque rapit, trajecto gutture: at ille
Fronte ferit terram, et crassum vomit ore cruorem.
Tres quoque Threïcios, Boreæ de gente supremâ,

» Aucuns des traits par qui les Grecs furent percés
» Ne seront aux Latins impunément lancés. »
Achate alors lui tend sa redoutable lance ;
Il la voit, la saisit, la soulève, et la lance :
Elle vole ; et Méon, malgré son bouclier
Et malgré sa cuirasse, est percé tout entier.
Alcanor tend le bras à son frère qui tombe :
Le trait sort tout fumant du guerrier qui succombe,
Poursuit, l'atteint lui-même ; et du corps séparé
A ses nerfs languissans pend son bras déchiré.
Numitor veut venger le meurtre de son frère ;
Il tire de son corps la flèche meurtrière,
La lance sur Énée : Achate en est atteint,
Mais de son noble sang le fer à peine est teint.
Clausus accourt, tout fier des forces du jeune âge :
Dryope ose braver son superbe courage.
L'impétueux Clausus, coupant du même fer
Le passage des sons et le chemin de l'air,
Arrête du guerrier la bravade hardie,
Et lui ravit d'un coup la parole et la vie :
Il bat du front la terre, et la teint de son sang.
Trois frères Thraciens sentent ce bras puissant :

Et tres, quos Idas pater et patria Ismara mittit,
Per varios sternit casus. Accurrit Halesus,
Auruncæque manus; subit et Neptunia proles,
Insignis Messapus equis: expellere tendunt
Nunc hi, nunc illi: certatur limine in ipso
Ausoniæ. Magno discordes æthere venti
Prœlia ceu tollunt, animis et viribus æquis:
Non ipsi inter se, non nubila, non mare cedunt:
Anceps pugna diu; stant obnixa omnia contrà.
Haud aliter Trojanæ acies aciesque Latinæ
Concurrunt; hæret pede pes, densusque viro vir.

At parte ex aliâ, quà saxa rotantia latè
Impulerat torrens arbustaque diruta ripis,
Arcadas, insuetos acies inferre pedestres,
Ut vidit Pallas Latio dare terga sequaci,
Aspera queis natura loci dimittere quando

Trois autres à leur tour éprouvent sa furie ;
Idas étoit leur père, Ismare leur patrie.
Soudain fondent sur lui ces Aurunces si fiers,
Et le brave Halésus, et toi du dieu des mers
Impétueux enfant, Messape, dont l'adresse
Dompte des fiers coursiers la fougueuse jeunesse.
Des deux parts même espoir, même ardeur, même effort :
Les deux partis rivaux, ensanglantant ce bord,
Du fatal Latium se disputent la porte ;
Nul d'eux ne veut céder, nul encor ne l'emporte.
Tels dans les champs des airs luttent deux vents égaux ;
Les courans opposés, les nuages rivaux,
Soutiennent sans céder leur choc opiniâtre :
Tels Troyens et Latins sur ce sanglant théâtre
Se poussant, s'approchant, s'éloignant de la mer,
Luttent pied contre pied, le fer contre le fer.
Plus loin combat Pallas : mais, ô douleur extrême !
Un rapide torrent qui sur ce terrain même
Emporta des débris de rochers, d'arbrisseaux,
Condamne ses soldats à quitter leurs chevaux :
Dans le combat à pied leur inexpérience
Bientôt des rangs troublés a détruit l'ordonnance ;

Fit Lagus : hunc, magno vellit dum pondere saxum,
Intorto figit telo, discrimina costis
Per medium quà spina dedit, hastamque receptat
Ossibus hærentem. Quem non super occupat Hisbo,
Ille quidem hoc sperans; nam Pallas antè ruentem,
Dum furit, incautum crudeli morte sodalis
Excipit, atque ensem tumido in pulmone recondit.
Hinc Sthenelum petit, et Rhœti de gente vetustâ
Anchemolum, thalamos ausum incestare novercæ.

Vos etiam gemini Rutulis cecidistis in arvis,
Daucia, Laride Thymberque, simillima proles,
Indiscreta suis, gratusque parentibus error :
At nunc dura dedit vobis discrimina Pallas;
Nam tibi, Thymbre, caput Evandrius abstulit ensis;

Vient s'offrir à ses coups: tandis que du rivage
Il enlève un rocher que veut lancer sa rage,
Il le perce à l'endroit où, traversant le dos,
Des deux flancs recouverts de leurs robustes os
L'épine en s'alongeant occupe l'intervalle.
Pour retirer le fer de la lance fatale
Par son bras vigoureux avec force enfoncé,
Sur l'ennemi mourant tandis qu'il s'est baissé,
Pour venger son ami levant sur lui le glaive,
Hisbon va le frapper: le héros se relève,
Et, perçant ses poumons encor gros de courroux,
Par un coup plus rapide a prévenu ses coups.
Sthénélus lui succède. Il poursuit, il immole
Sans respect pour son nom le superbe Anchémole;
Lui qui, de sa marâtre infâme suborneur,
De ta couche, ô Rhétus! osa souiller l'honneur.
Et vous, au même jour nés de la même mère,
Double objet de regrets pour un malheureux père,
O Thymber! ô Laris! ce jour vous vit mourans.
Vos traits pareils en tout de vos propres parens
Embarrassoient l'amour et la vue indécise,
Et leurs yeux se plaisoient à leur douce méprise.

Te decisa suum, Laride, dextera quærit,
Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant.

Arcadas accensos monitu, et præclara tuentes
Facta viri, mixtus dolor et pudor armat in hostes.
Tum Pallas bijugis fugientem Rhœtea præter
Trajicit: hoc spatium, tantùmque moræ fuit Ilo:
Ilo namque procul validam direxerat hastam,
Quam medius Rhœteus intercipit, optime Teuthra,
Te fugiens fratremque Tyren; curruque volutus
Cædit semianimis Rutulorum calcibus ârva.
Ac velut optato ventis æstate coortis
Dispersa immittit silvis incendia pastor;
Correptis subitò mediis, extenditur unà

Mais, par deux coups divers également affreux,
Pallas sut trop, hélas ! vous distinguer tous deux.
La tête de Thymber roule sur la poussière ;
Et toi, jeune Laris, l'atteinte meurtrière
A fait tomber ta main, dont les doigts défaillans
Serrent encor le fer de leurs nerfs tressaillans.
Cette main en mourant semble te reconnoître,
Et ses derniers efforts semblent chercher son maître.
Les exploits de son chef, encore plus que sa voix,
Et de honte et de rage enflamment à la fois
Le fier Arcadien, digne enfin de le suivre.
Rhétus au fer mortel de lui-même se livre,
Et de l'heureux Ilus sa mort sauve les jours ;
La lance de Pallas alloit trancher leur cours,
Lorsque Rhétus, fuyant sur son essieu rapide
Les armes de Teuthras et son frère intrépide,
Intercepte le coup, et mourant pour autrui
Tombe et périt d'un trait qui n'étoit pas pour lui.
Ainsi, lorsqu'un berger a de la flamme avide
Dispersé dans les bois la semence rapide,
De rameaux en rameaux par les vents emporté
Le vaste embrasement s'étend de tout côté ;

Horrida per latos acies Vulcania campos:
Ille sedens victor flammas despectat ovantes.
Non aliter sociùm virtus coit omnis in unum,
Teque juvat, Palla. Sed bellis acer Halesus
Tendit in adversos, seque in sua colligit arma.
Hic mactat Ladona, Pheretaque, Demodocumque:
Strymonio dextram fulgenti deripit ense
Elatam in jugulum; saxo ferit ora Thoantis,
Ossaque dispersit cerebro permixta cruento.
Fata canens silvis genitor celârat Halesum:
Ut senior leto canentia lumina solvit,
Injecere manum Parcæ, telisque sacrârunt
Evandri; quem sic Pallas petit, antè precatus:
Da nunc, Thybri pater, ferro, quod missile libro,
Fortunam atque viam duri per pectus Halesi:
Hæc arma exuviasque viri tua quercus habebit.
Audiit illa deus: dum texit Imaona Halesus,
Arcadio infelix telo dat pectus inermum.

Lui, du haut d'un rocher voit leurs touffes brûlantes,
Et suit d'un œil content les flammes triomphantes :
Ainsi, brave Pallas, tout s'enflamme à ta voix,
Et les tiens à l'envi secondent tes exploits.
Mais, rappelant sa force et sa valeur guerrière,
Halésus à leur rage oppose une barrière :
Déjà tombent ensemble aux gouffres de Pluton
Le fier Démodocus, et Phérète, et Ladon.
Sur lui Strymon levoit sa redoutable épée;
Mais par un coup plus prompt sa main tombe frappée.
Un roc atteint Thoas : avec ses os meurtris
De son cerveau sanglant s'envolent les débris.
Écoutant de son cœur les alarmes trop sûres,
(Le cœur devine mieux souvent que les augures)
Le père d'Halésus le cacha dans les bois;
Mais quand du sort lui-même il eut subi les lois,
La parque sur son fils jetant sa main cruelle
A Pallas dévoua sa victime nouvelle.
« O fleuve de ces lieux! dit le brave Pallas,
» Viens et conduis le trait que balance mon bras,
» Conduis-le dans le sein de ce guerrier farouche :
» Si tu remplis le vœu que t'adresse ma bouche,

At non cæde viri tantâ perterrita Lausus,
Pars ingens belli, sinit agmina. Primus Abantem
Oppositum interimit, pugnæ nodumque moramque.
Sternitur Arcadiæ proles; sternuntur Etrusci;
Et vos, o Graïis imperdita corpora, Teucri.
Agmina concurrunt ducibusque et viribus æquis:
Extremi addensent acies; nec turba moveri
Tela manusque sinit. Hinc Pallas instat et urget,
Hinc contrà Lausus, nec multùm discrepat ætas,
Egregii formâ; sed queis fortuna negârat
In patriam reditus. Ipsos concurrere passus
Haud tamen inter se magni regnator Olympi:
Mox illos sua fata manent majore sub hoste.

» Si ta faveur le livre à mes heureux efforts,
» J'orne de sa dépouille un chêne de tes bords. »
Le dieu reçoit ses vœux : tandis que sa jeunesse
Du vieillard Imaön protégeoit la foiblesse,
Halésus à la mort livre un sein désarmé.
Par ce coup éclatant Lausus est alarmé :
Pour ranimer des siens l'audace défaillante,
Lausus, dont le succès suit la valeur brillante,
Frappe l'énorme Abas, et terrasse avec lui
Des Troyens effrayés le plus solide appui :
Toscans, Arcadiens, et les héros de Troie,
Vainqueurs même des Grecs, sont devenus sa proie.
L'un sur l'autre portés, l'un de l'autre rivaux,
Les deux camps, chefs, soldats, font des efforts égaux ;
Les rangs pressent les rangs, les traits manquent d'espace ;
Dans Pallas, dans Lausus, même ardeur, même audace,
Tous deux jeunes, tous deux éclatans de beauté.
Mais, hélas ! du Destin telle est la cruauté :
Tous les deux sans retour ont quitté leur patrie ;
Ils ne la verront plus. Mais, malgré leur furie,
Par les coups l'un de l'autre ils ne périront pas :
Un dieu garde leur chute à de plus nobles bras.

Interea soror alma monet succurrere Lauso
Turnum, qui volucri curru medium secat agmen.
Ut vidit socios: Tempus desistere pugnæ,
Solus ego in Pallanta feror; soli mihi Pallas
Debetur: cuperem ipse parens spectator adesset.
Hæc ait; et socii cesserunt æquore jusso.
At Rutulûm abscessu juvenis, tum jussa superba
Miratus, stupet in Turno, corpusque per ingens
Lumina volvit; obitque truci procul omnia visu;
Talibus et dictis it contra dicta tyranni:
Aut spoliis ego jam raptis laudabor opimis,
Aut leto insigni: sorti pater æquus utrique est:
Tolle minas. Fatus medium procedit in æquor.
Frigidus Arcadibus coit in præcordia sanguis.
Desiluit Turnus bijugis; pedes apparat ire
Comminus. Utque leo, speculâ quum vidit ab altâ
Stare procul campis meditantem in prœlia taurum,
Advolat: haud alia est Turni venientis imago.

Dans ce même moment, Turnus à pas rapides
Pousse parmi les rangs ses coursiers intrépides;
Sa sœur l'a fait voler au secours de Lausus;
Il arrive : « Arrêtez, dit-il, c'est à Turnus
» A combattre Pallas; moi seul du téméraire
» Je dois tirer vengeance : eh! que ne peut son père
» Voir comment un guerrier traite un jeune orgueilleux! »
Il dit, et tout fait place à ce combat fameux.
Pallas du fier Turnus admire l'arrogance,
Son superbe dédain, son port, sa taille immense;
Et son œil, répondant à son regard altier,
Avec un froid courroux le parcourt tout entier.
« Viens, dit-il; que ma main t'arrache la victoire,
» Ou qu'un trépas illustre honore ma mémoire;
» A mon père, crois-moi, l'un ou l'autre est égal:
» Cesse donc la menace, et connois ton rival. »
Il dit, et sans effroi, sans arrogance vaine,
Au-devant de Turnus s'avance dans la plaine.
De ses braves soldats tout le sang s'est glacé.
Mais déjà de son char Turnus s'est élancé;
C'est à pied, c'est de près, et sans vaine assistance,
Qu'il veut contre Pallas mesurer sa vaillance.

Hunc ubi contiguum missæ fore credidit hastæ,
Ire prior Pallas, si quâ fors adjuvet ausum
Viribus imparibus; magnùmque ita ad æthera fatur:
Per patris hospitium, et mensas quas advena adisti,
Te precor, Alcide, cœptis ingentibus adsis;
Cernat semineci sibi me rapere arma cruenta,
Victoremque ferant morientia lumina Turni.
Audiit Alcides juvenem, magnumque sub imo
Corde premit gemitum, lacrymasque effudit inanes.
Tum genitor natum dictis affatur amicis:
Stat sua cuique dies, breve et irreparabile tempus
Omnibus est vitæ; sed famam extendere factis,
Hoc virtutis opus. Trojæ sub mœnibus altis
Tot nati cecidere deûm; quîn occidit unà
Sarpedon, mea progenies: etiam sua Turnum
Fata vocant, metasque dati pervenit ad ævi.
Sic ait, atque oculos Rutulorum rejicit arvis.

Et, tel qu'un fier lion, qui dans un pré lointain
Voit un taureau farouche au front large et hautain
Préparer au combat sa corne ménaçante,
Part, les crins hérissés et la gueule écumante,
Turnus fond sur Pallas, par la rage emporté.
Inégal en vigueur, mais égal en fierté,
Pallas le voit venir, et l'attend sans rien craindre;
Et, s'arrêtant au lieu d'où le trait peut l'atteindre,
« Toi qui daignas t'asseoir aux festins paternels,
» Hercule! entends ma voix des palais éternels,
» Dit-il; que ce Turnus à sa main expirante
» Me voie ici ravir son armure sanglante;
» Qu'il descende aux enfers la rage dans le cœur;
» Et que ses yeux mourans contemplent son vainqueur! »
Hercule en gémissant écoute sa prière;
La pitié de ses pleurs a mouillé sa paupière :
« Mon fils, dit Jupiter, dans cet humain séjour
» Chaque mortel paroît, disparoît sans retour;
» Mais par d'illustres faits vivre dans la mémoire,
» Voilà la récompense et le droit de la gloire.
» Ilion vit périr plus d'un enfant des dieux,
» Et Sarpédon, mon fils, n'est-il pas mort comme eux?

At Pallas magnis emittit viribus hastam,
Vaginâque cavâ fulgentem deripit ensem.
Illa volans, humeri surgunt quà tegmina summa,
Incidit; atque, viam clypei molita per oras,
Tandem etiam magno strinxit de corpore Turni.
Hîc Turnus ferro præfixum robur acuto
In Pallanta diu librans jacit, atque ita fatur:
Adspice num mage sit nostrum penetrabile telum.
Dixerat: at clypeum, tot ferri terga, tot æris,
Quam pellis toties obeat circumdata tauri,
Vibranti medium cuspis transverberat ictu,
Loricæque moras et pectus perforat ingens.
Ille rapit calidum frustra de vulnere telum;
Unâ eâdemque viâ sanguis animusque sequuntur.
Corruit in vulnus; sonitum super arma dedère;

» Ce fier Turnus lui-même, il faudra bien qu'il meure;
» Et la Parque déjà file sa dernière heure. »
Ainsi dit Jupiter, et des voûtes des cieux
Vers les champs des Latins il rejette ses yeux.
Ces deux fameux rivaux déjà sont en présence:
Pallas d'un bras nerveux a fait voler sa lance;
Et, tandis qu'il saisit son glaive étincelant,
Le trait impétueux qui s'élance en sifflant
Va tomber à l'endroit où l'épaule cachée
Supporte la cuirasse autour d'elle attachée;
Et, malgré le pavois dont il perce les bords,
Son fer du grand Turnus vient effleurer le corps.
Pallas avec transport accepte ce présage,
Et cet heureux essai redouble son courage.
Turnus d'un bois pesant hérissé d'un long fer
Arme son bras puissant, le balance dans l'air:
« Tiens, vois qui de nos traits est le plus redoutable! »
Il dit: au même instant le dard inévitable,
Malgré l'airain, le fer, dans la flamme durcis,
L'un sur l'autre ployés, l'un par l'autre épaissis,
Malgré les doubles peaux que son tissu rassemble,
Traverse sa cuirasse et son cœur tout ensemble.

Et terram hostilem moriens petit ore cruento.
Quem Turnus super assistens:
Arcades, hæc, inquit, memores mea dicta referte
Evandro: qualem meruit Pallanta remitto.
Quisquis honos tumuli, quidquid solamen humandi est,
Largior: haud illi stabunt Æneïa parvo
Hospitia. Et lævo pressit pede, talia fatus,
Exanimem, rapiens immania pondera baltei,
Impressumque nefas: unâ sub nocte jugali
Cæsa manus juvenum fœdè, thalamique cruenti;
Quæ Clonus Eurytides multo cælaverat auro:
Quo nunc Turnus ovat spolio gaudetque potitus.
Nescia mens hominum fati sortisque futuræ,
Et servare modum, rebus sublata secundis!
Turno tempus erit, magno quum optaverit emptum
Intactum Pallanta, et quum spolia ista diemque
Oderit. At socii multo gemitu lacrymisque
Impositum scuto referunt Pallanta frequentes.

Le courageux Pallas l'arrache tout sanglant;
Et sa vie aussitôt s'échappe avec son sang :
Sous l'inutile poids de sa brillante armure
Le jeune infortuné tombe sur sa blessure,
Et mord, en insultant au bras qui l'a dompté,
De ces bords ennemis le sable ensanglanté.
Turnus, d'un pied cruel foulant ce triste reste :
« Vous, témoins d'une audace à son fils si funeste,
» Soldats d'Évandre, allez, remettez-le en ses bras;
» C'est ainsi que j'ai dû lui renvoyer Pallas.
» Cependant je veux bien, pour consoler un père,
» Accorder à son corps l'asile funéraire :
» Qu'il lui dresse un tombeau, j'y consens; mais ce fils
» Aura payé bien cher ses funestes amis ! »
Il dit, et, sur son corps posant son pied barbare,
Saisit son baudrier, l'en dépouille, et se pare
De ce riche trophée où l'art a reproduit
Cet hymen exécrable et cette horrible nuit
Qui, cachant les forfaits des lâches Danaïdes,
Inondèrent de sang leurs couches homicides;
Du travail de Clonus superbe monument.
Turnus s'en applaudit. Fatal aveuglement!

O dolor atque decus magnum rediture parenti!
Hæc te prima dies bello dedit, hæc eadem aufert,
Quum tamen ingentes Rutulorum linquis acervos!

Nec jam fama mali tanti, sed certior auctor
Advolat Æneæ, tenui discrimine leti
Esse suos, tempus versis succurrere Teucris.
Proxima quæque metit gladio, latumque per agmen
Ardens limitem agit ferro; te, Turne, superbum

Combien de son bonheur l'homme aisément s'enivre!
Sans prévoir l'avenir au présent il se livre.
Hélas! le moment vient, il ne tardera pas,
Où l'orgueilleux Turnus paîra cher ce trépas,
Et, teignant de son sang ces marques de sa gloire,
Maudira, mais trop tard, sa fatale victoire.
Cependant de Pallas les amis gémissans
Poussent en longs sanglots de lugubres accens,
L'environnent en foule, et, l'arrosant de larmes,
Rapportent ce guerrier étendu sur ses armes.
O cher et triste objet! ô combien ton cercueil
Va porter chez Évandre et de gloire et de deuil!
Hélas! à peine entré dans la lice guerrière,
La mort, avant le temps, vient finir ta carrière!
Console-toi; le sort, en abrégeant son cours,
Ajoute à ton grand nom ce qu'il ôte à tes jours.
Bientôt un avis sûr au généreux Énée
Du malheureux Pallas apprend la destinée,
Lui dit quel grand danger environne les siens,
Qu'il est temps de voler au secours des Troyens.
Il part, moissonne tout sur son sanglant passage.
C'est toi, Turnus, c'est toi que demande sa rage:

Cæde novâ quærens. Pallas, Evander, in ipsis
Omnia sunt oculis; mensæ, quas advena primas
Tunc adiit, dextræque datæ. Sulmone creatos
Quattuor hîc juvenes, totidem, quos educat Ufens,
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris,
Captivoque rogi perfundat sanguine flammas.
Inde Mago procul infensam contenderat hastam;
Ille astu subit, ac tremebunda supervolat hasta:
Et genua amplectens effatur talia supplex:
Per patrios manes, per spes surgentis Iuli,
Te precor, hanc animam serves natoque patrique.
Est domus alta: jacent penitùs defossa talenta
Cælati argenti: sunt auri pondera facti
Infectique mihi: non hîc victoria Teucrûm
Vertitur, aut anima una dabit discrimina tanta.
Dixerat. Æneas contrà cui talia reddit:
Argenti atque auri memoras quæ multa talenta,
Gnatis parce tuis: belli commercia Turnus

Pallas et son trépas, Évandre et sa douleur,
Sont présens à ses yeux, sont présens à son cœur;
Il n'a pas oublié les services d'Évandre,
Sa table hospitalière et son accueil si tendre.
De Sulmon et d'Ufens huit malheureux enfans
Par ses terribles mains sont saisis tout vivans;
Du bûcher de Pallas, dont l'ombre les réclame,
Bientôt leur sang captif arrosera la flamme.
Magus, au même instant, se présente à ses coups;
Le trait vole : aussitôt, tombant sur ses genoux,
L'adroit Magus échappe à la mort qui s'apprête,
Et le fer en passant a sifflé sur sa tête.
Soudain il se prosterne implorant le héros,
Et d'un ton suppliant il lui parle en ces mots:
« Par les mânes d'Anchise, et par la tendre enfance
» De ce fils adoré, votre douce espérance,
» N'arrachez pas, d'un bras sans gloire triomphant,
» Un enfant à son père, un père à son enfant!
» S'il faut le racheter, ma richesse est immense;
» Mon palais est rempli de ma magnificence;
» Des amas d'or, d'argent, travaillés, bruts encor,
» Dans la terre enfouis composent mon trésor.

Sustulit ista prior, jam tum Pallante perempto.
Hoc patris Anchisæ manes, hoc sentit Iulus.
Sic fatus, galeam lævâ tenet, atque reflexâ
Cervice orantis capulo tenus applicat ensem.

Nec procul Hæmonides, Phœbi Triviæque sacerdos,
Infula cui sacrâ redimibat tempora vittâ,
Totus collucens veste atque insignibus armis;
Quem congressus agit campo, lapsumque superstans
Immolat, ingentique umbrâ tegit: arma Serestus
Lecta refert humeris, tibi, rex Gradive, tropæum.
Instaurant acies, Vulcani stirpe creatus
Cæculus, et veniens Marsorum montibus Umbro.
Dardanides contrà furit. Anxuris ense sinistram,
Et totum clypei ferro dejecerat orbem.

» Ce n'est pas de ma mort que dépend la victoire;
» Et seul je ne puis mettre obstacle à votre gloire. »
— « Épargne pour tes fils tous ces vains amas d'or,
» Ou bruts ou travaillés, qu'enferme ton trésor.
» Tu parles de pitié! Pallas attend vengeance,
» Et Turnus le premier abolit la clémence.
» Point de paix aux Latins, de grâce à leurs amis!
» Voilà le vœu d'Anchise et celui de son fils. »
Il dit, saisit sa tête, et jusqu'à la poignée
Plonge le fer qui brille en sa main indignée.
Non loin il aperçoit le brave fils d'Hémon,
Pontife de Diane et prêtre d'Apollon.
Son auguste tiare, et sa riche parure,
Et l'or éblouissant de sa superbe armure,
L'annoncent à ses yeux par leur brillant éclat.
Il le poursuit, l'atteint dans le champ du combat:
Il tombe; et, sans pitié pour le sang qui le souille,
D'un prêtre d'Apollon Mars saisit la dépouille;
Séreste la rapporte en ployant sous le poids.
Deux guerriers au héros s'opposent à la fois:
L'un d'eux est Céculus que Vulcain a fait naître;
L'autre est le Marse Ombron, orgueilleux de connoître

Dixerat ille aliquid magnum, vimque affore verbo
Crediderat, cœloque animum fortasse ferebat,
Canitiemque sibi et longos promiserat annos.
Tarquitus exsultans contrà fulgentibus armis,
Silvicolæ Fauno Dryope quem Nympha creârat,
Obvius ardenti sese obtulit: ille reductâ
Loricam clypeique ingens onus impedit hastâ.
Tum caput orantis nequidquam, et multa parantis
Dicere, deturbat terræ; truncumque tepentem
Provolvens, super hæc inimico pectore fatur:
Istic nunc, metuende, jace: non te optima mater
Condet humi, patriove onerabit membra sepulcro:
Alitibus linquêre feris; aut gurgite mersum
Unda feret, piscesque impasti vulnera lambent.
Protenus Antæum et Lycam, prima agmina Turni,
Persequitur, fortemque Numam, fulvumque Camertem,
Magnanimo Volscente satum, ditissimus agri
Qui fuit Ausonidum, et tacitis regnavit Amyclis.

De ses monts paternels les végétaux fameux.
Énée avec fureur s'avance au-devant d'eux.
Le bouclier d'Anxur, avec sa main coupée,
D'abord vole en éclats sous sa terrible épée.
Ombron, fier de son art, par de magiques mots
Sans doute a cru charmer la fureur du héros:
Peut-être il espéroit, vainqueur des destinées,
Une heureuse vieillesse et de longues années;
Mais le glaive troyen en abrège le cours.
Le brave Tarquitus voloit à son secours:
De Dryope et de Faune, en un réduit champêtre,
Pour un destin plus doux l'amour l'avoit fait naître.
Fier de sa riche armure et de son sang divin,
Il accourt; le héros étend sur lui la main,
Perce son bouclier et sa forte cuirasse:
Il fuit, traînant le poids du fer qui l'embarrasse;
Et, malgré sa prière et tous ses vains discours,
L'acier tranche d'un coup et sa tête et ses jours;
Et, repoussant son tronc sur la poudre sanglante:
«Reste là, malheureux! ta mère gémissante
» Au tombeau paternel ne t'enfermera pas:
» Reste là; des vautours sois l'horrible repas;

Ægæon qualis, centum cui brachia dicunt
Centenasque manus, quinquaginta oribus ignem
Pectoribusque arsisse, Jovis quum fulmina contra
Tot paribus streperet clypeis, tot stringeret enses:
Sic toto Æneas desævit in æquore victor,
Ut semel intepuit mucro. Quin ecce Niphæi
Quadrijuges in equos adversaque pectora tendit:
Atque illi longè gradientem et dira frementem
Ut vidêre, metu versi, retròque ruentes,
Effunduntque ducem, rapiuntque ad littora currus.

» Ou que des vastes mers, ta digne sépulture,
» Les monstres affamés déchirent ta blessure:
» Pallas du moins aura les honneurs du tombeau. »
Ainsi dit le vainqueur; et, plein d'un feu nouveau,
Fendant des premiers rangs la foule épouvantée,
Il poursuit et Lycas, et le robuste Antée,
Et le brave Numas, et le blond Camertès
Qui, fils du grand Volscens, et rappelant ses traits,
Unit à ce beau nom, à son domaine immense,
Le trône d'Amyclas, l'école du silence.
Partout le fier Troyen fait voler le trépas.
Tel couroit Égéon aux cent mains, aux cent bras;
Tel, se multipliant sous mille aspects farouches,
Il vomissoit des feux de ses cinquante bouches,
De ses cinquante dards lançoit autant d'éclairs,
D'autant de boucliers obscurcissoit les airs,
Et, sous ses pieds tonnans faisant trembler la terre,
Seul affrontoit l'olympe et bravoit le tonnerre:
Tel étoit le héros; tel son fougueux transport
Multiplioit ses coups, le ravage et la mort.
Son épée, au carnage une fois échauffée,
Court, vole, brave tout, renverse tout. Niphée,

Interea bijugis infert se Lucagus albis
In medios, fraterque Liger : sed frater habenis
Flectit equos ; strictum rotat acer Lucagus ensem.
Haud tulit Æneas tanto fervore furentes :
Irruit, adversâque ingens apparuit hastâ.
Cui Liger :
Non Diomedis equos, nec currus cernis Achilli,
Aut Phrygiæ campos : nunc belli finis et ævi
His dabitur terris. Vesano talia latè
Dicta volant Ligeri : sed non et Troïus heros
Dicta parat contrà ; jaculum nam torquet in hostem.
Lucagus, ut pronus pendens in verbera telo
Admonuit bijugos, projecto dum pede lævo
Aptat se pugnæ ; subit oras hasta per imas

Sur son sanglant passage, hélas! pour son malheur
Guidoit quatre coursiers : soudain, saisis de peur
A l'aspect du héros tout fumant de carnage,
Ils renversent leur guide, et, courant au rivage,
De son char fracassé dispersent les débris.
Par leurs beaux coursiers blancs, aux combats aguerris,
Liger au ton superbe et Lucagus son frère,
Rapidement traînés dans des flots de poussière,
Fouloient des rangs entiers; et, tandis que l'un d'eux
De ces coursiers ardens guide l'élan fougueux,
Son frère, d'une main au carnage occupée,
Fait tourner dans les airs sa foudroyante épée.
Énée, à son aspect, ne s'émeut pas en vain;
Terrible il fond sur eux une lance à la main.
« Tourne ici, dit Liger, ta vue intimidée :
» Ces coursiers ne sont pas ceux du fils de Tydée;
» Ce char n'est pas celui de l'enfant de Thétis,
» Dont Vénus tant de fois a préservé son fils;
» Ils t'apportent la mort et la fin de la guerre,
» Et ton sang odieux va rougir cette terre
» Plus funeste pour toi que les champs Phrygiens. »
Ainsi parle Liger. Le héros des Troyens

Fulgentis clypei, tum lævum perforat inguen.
Excussus curru moribundus volvitur arvis.
Quem pius Æneas dictis affatur amaris:
Lucage, nulla tuos currus fuga segnis equorum
Prodidit, aut vanæ vertêre ex hostibus umbræ:
Ipse rotis saliens juga deseris. Hæc ita fatus,
Arripuit bijugos. Frater tendebat inermes
Infelix palmas, curru delapsus eodem:
Per te, per qui te talem genuere parentes,
Vir Trojane, sine hanc animam, et miserere precantis.
Pluribus oranti Æneas: Haud talia dudum
Dicta dabas: morere, et fratrem ne desere frater.
Tum latebras animæ, pectus, mucrone recludit.
Talia per campos edebat funera ductor
Dardanius, torrentis aquæ vel turbinis atri
More furens. Tandem erumpunt et castra relinquunt
Ascanius puer et nequidquam obsessa juventus.

Laisse perdre dans l'air ces menaces frivoles,
Et répond par un dard à de vaines paroles.
Lucagus à l'instant, un javelot en main,
Excitant ses coursiers, se penche sur leur crin:
Superbe il se relève, et, redressant sa tête,
Le pied gauche en avant, au combat il s'apprête;
Mais déjà du Troyen le pénétrant acier
Traverse par les bords son épais bouclier,
Et court plonger son fer dans sa cuisse sanglante.
Le héros, insultant à sa chute pesante,
« Lucagus, lui dit-il, tu n'accuseras pas
» Tes chevaux et ton char d'avoir fui les combats:
» Toi-même en succombant leur as lâché les rênes;
» Et c'est toi dont le sang doit arroser ces plaines. »
Il dit, et dans l'instant saisit ses deux coursiers.
Liger, se corrigeant de ses discours altiers,
Tombe aux genoux d'Énée, et vers sa main sanglante
Élevant et ses bras et sa voix suppliante:
« Par toi, par les auteurs de tes jours glorieux,
» Troyen, ne m'ôte pas la lumière des cieux,
» Et qu'un guerrier soumis désarme ton courage! »
— « Tu n'avois pas tantôt ce modeste langage,

Junonem interea compellat Jupiter ultrò:
O germana mihi atque eadem gratissima conjux,
Ut rebare, Venus, nec te sententia fallit,
Trojanas sustentat opes: non vivida bello
Dextra viris, animusque ferox, patiensque pericli.
Cui Juno submissa: Quid, o pulcherrime conjux,
Sollicitas ægram et tua tristia dicta timentem?
Si mihi, quæ quondam fuerat, quamque esse decebat,
Vis in amore foret; non hoc mihi namque negares,
Omnipotens: quin et pugnæ subducere Turnum,

» Lui répond le vainqueur : meurs sur ton frère mort ;
» Et né du même sang subis le même sort. »
Il dit ; et, sans égard pour sa bassesse infâme,
A sa vile demeure il arrache son ame,
Sur son frère, à ces mots, il le jette mourant.
Plus fougueux que l'orage, et plus prompt qu'un torrent,
Tel Énée à Pallas prodiguoit les victimes.
Soudain, encouragés par ses faits magnanimes,
Ascagne et les Troyens, foiblement assiégés,
S'élancent des remparts qui les ont protégés.
Aussitôt à Junon le roi des dieux s'adresse :
« O vous qu'à double titre honore ma tendresse,
» Mon épouse, ma sœur, vous ne vous trompiez pas ;
» C'est Vénus qui conduit les Troyens aux combats :
» Vous le voyez, ils sont sans force, sans courage ;
» Sans elle leur frayeur cèderoit à l'orage. »
Junon, d'un ton soumis, lui répond : « Cher époux !
» De ces cruels discours pourquoi m'accablez-vous ?
» Mon cœur, vous le savez, craint votre humeur sévère.
» Ah ! si comme autrefois Junon savoit vous plaire !
» Eh ! quel motif a pu vous refroidir pour moi ?
» Vous-même, pour Turnus partageant mon effroi,

Et Danno possem incolumem servare parenti.
Nunc pereat, Teucrisque pio det sanguine pœnas.
Ille tamen nostrâ deducit origine nomen,
Pilumnusque illi quartus pater, et tua largâ
Sæpè manu multisque ornavit limina donis.

Cui rex ætherii breviter sic fatur olympi:
Si mora præsentis leti tempusque caduco
Oratur juveni, neque hoc ita ponere sentis;
Tolle fugâ Turnum, atque instantibus eripe fatis:
Hactenus indulsisse vacat. Sin altior istis
Sub precibus venia ulla latet, totumque moveri
Mutarive putas bellum; spes pascis inanes.
Et Juno adlacrymans: Quid si, quod voce gravaris,
Mente dares; atque hæc Turno rata vita maneret?
Nunc manet insontem gravis exitus, aut ego veri
Vana feror: quod ut o potiùs formidine falsâ
Ludar, et in melius tua, qui potes, orsa reflectas!

» Souffririez que Junon, à bon droit alarmée,
» L'arrachât au péril, l'écartât de l'armée,
» Et le rendît vivant à son père Daunus :
» Mais sa vie est promise aux fureurs de Vénus;
» Je me soumets. Pourtant notre sang l'a fait naître
» Du sang de Pilumnus, son glorieux ancêtre;
» Et, s'il faut dire plus, nul parmi les mortels
» D'aussi riches présens n'a chargé nos autels. »
Alors le souverain de la voûte céleste
Réplique en peu de mots : « Si du terme funeste
» Vous voulez pour Turnus retarder le moment,
» S'il faut vous rassurer par mon consentement,
» Je l'accorde. Endormez son audace guerrière,
» Et de quelques instans prolongez sa carrière :
» Voilà ce que je puis. Mais si vos vœux secrets
» Prétendent attaquer de plus grands intérêts,
» Troubler l'ordre du sort, votre espérance est vaine. »
Alors, les yeux en pleurs, l'auguste souveraine
Lui répond : « Mon desir craint de vous offenser;
» Mais si ce que tout haut vous n'osez prononcer
» Votre cœur l'accordoit ! si Turnus pouvoit vivre !
» Que dis-je? A cet espoir vainement je me livre;

Hæc ubi dicta dedit, cœlo se protenus alto
Misit, agens hiemem, nimbo succincta per auras:
Iliacamque aciem et Laurentia castra petivit.
Tum dea nube cavâ tenuem sine viribus umbram
In faciem Æneæ (visu mirabile monstrum)
Dardaniis ornat telis; clypeumque jubasque
Divini assimulat capitis; dat inania verba;
Dat sine mente sonum, gressusque effingit euntis:
Morte obitâ quales fama est volitare figuras,
Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus.
At primas læta ante acies exsultat imago,
Irritatque virum telis, et voce lacessit.
Instat cui Turnus, stridentemque eminus hastam
Conjicit; illa dato vertit vestigia tergo.
Tum verò Ænean aversum ut cedere Turnus
Credidit, atque animo spem turbidus hausit inanem:

» Par le sceau du trépas il est déjà marqué....
» Si pourtant cet arrêt peut être révoqué!
» Hélas! vous pouvez tout, et votre épouse pleure!....»
Junon quitte à ces mots la céleste demeure,
S'entoure d'un nuage, et vole vers les champs
Où la rage et la mort parcourent les deux camps.
Là, d'une fausse vie animant un nuage,
Elle forme d'Énée une trompeuse image:
Du même bouclier le spectre arme son bras,
Avec les mêmes traits il s'élance aux combats;
Semblable est sa cuirasse, et semblable est sa lance;
Un panache pareil sur son front se balance;
Enfin, trompant l'oreille et les yeux à la fois,
L'ombre a pris du héros et la taille et la voix:
Tels les spectres légers sortent des noirs royaumes;
Tels nos rêves la nuit composent leurs fantômes.
Devant les premiers rangs le simulacre vain
Superbe se présente une lance à la main,
Et semble de Turnus défier la vaillance.
Turnus au faux guerrier a fait voler sa lance;
L'ombre fuit: triomphant de cette feinte peur,
Turnus vole, et poursuit le fantôme trompeur.

Quò fugis, Æneа? thalamos ne desere pactos:
Hâc dabitur dextrâ tellus quæsita per undas.
Talia vociferans sequitur, strictumque coruscat
Mucronem, nec ferre videt sua gaudia ventos.

Fortè ratis, celsi conjuncta crepidine saxi,
Expositis stabat scalis et ponte parato,
Quâ rex Clusinis advectus Osinius oris.
Huc sese trepida Æneæ fugientis imago
Conjicit in latebras; nec Turnus segnior instat,
Exsuperatque moras, et pontes transilit altos.
Vix proram attigerat, rumpit Saturnia funem,
Avulsamque rapit revoluta per æquora navem.
Illum autem Æneas absentem in prœlia poscit:
Obvia multa virûm demittit corpora morti.
Tum levis haud ultrà latebras jam quærit imago,
Sed sublimè volans nubi se immiscuit atræ:
Quum Turnum medio interea fert æquore turbo.

« Arrête! crioit-il; arrête, brave Énée!
» Abandonnes-tu donc ton brillant hyménée?
» Reviens; je veux ici te donner de ma main
» Ces champs que si long-temps t'a promis le Destin. »
Il dit, et ne voit pas, dans sa crédule joie,
Que l'air emporte au loin ses discours et sa proie.
Un vaisseau, qui porta le roi des Clusiens,
Dans l'instant arrivoit des bords Étruriens;
Et ses ponts, appliqués aux rochers du rivage,
Favorisoient sur l'onde un facile passage:
Là, par sa lâche fuite abusant le héros,
La vaine ombre s'échappe, et, volant sur les flots,
Dans le vaisseau qui fuit cherche un obscur asile.
Après elle Turnus vole d'un pas agile:
Mais du navire à peine il a franchi le bord,
Junon coupe le cable; et l'onde, sans effort,
Emporte sur les mers, en revenant sur elle,
Et la nef, et Turnus, et l'image infidèle.
Toutefois, poursuivant son ravage fatal,
Le véritable Énée appeloit son rival;
Lorsqu'enfin, détrompant une attente frivole,
Le faux Énée en l'air se dissipe et s'envole,

Respicit ignarus rerum, ingratusque salutis;
Et duplices cum voce manus ad sidera tendit:
Omnipotens genitor, tanton' me crimine dignum
Duxisti? et tales voluisti expendere pœnas?
Quò feror? unde abii? quæ me fuga quemve reducit?
Laurentesne iterum muros aut castra videbo?
Quid manus illa virûm qui me meaque arma secuti?
Quosne (nefas) omnes infanda in morte reliqui?
Et nunc palantes video, gemitumque cadentum
Accipio. Quid ago? aut quæ jam satis ima dehiscat
Terra mihi? Vos o potiùs miserescite, venti:
In rupes, in saxa, volens vos Turnus adoro,
Ferte ratem, sævisque vadis immittite syrtes,
Quò neque me Rutuli, nec conscia fama sequatur.

Et laisse errer Turnus à la merci des flots.
Furieux, ignorant la cause de ses maux,
Détestant les secours qui protègent sa vie
Il lève au ciel ses mains, il gémit, il s'écrie :
« O puissant Jupiter! par quel forfait affreux
» Ai-je pu mériter un sort si malheureux?
» D'où viens-je? où vais-je? où suis-je? et comment reparoître
» Aux yeux qui dans Turnus ne verront plus qu'un traître?
» Ils combattoient pour moi, je les livre à la mort!
» Je les entends d'ici me reprocher leur sort;
» J'entends leurs cris plaintifs et leur voix expirante;
» J'entends rouler les chars sur leur foule mourante!
» Que faire? Malheureux! dans quel gouffre profond
» Ensevelir la honte empreinte sur mon front?
» Et vous, vous qui m'avez arraché du rivage,
» Vents jaloux! flots cruels! j'implore votre rage;
» Prenez, prenez pitié du malheureux Turnus!
» Poussez-moi, jetez-moi sur des bords inconnus
» Où je puisse cacher mon déshonneur extrême,
» Fuir les regards des miens, l'univers, et moi-même;
» Couvrez de mes débris quelques sauvages lieux :
» Turnus en expirant remerciera les dieux. »

Hæc memorans, animo nunc huc nunc fluctuat illuc :
An sese mucrone ob tantum dedecus amens
Induat, et crudum per costas exigat ensem ;
Fluctibus an jaciat mediis, et littora nando
Curva petat, Teucrùmque iterum se reddat in arma.
Ter conatus utramque viam : ter maxima Juno
Continuit, juvenemque animi miserata repressit.
Labitur alta secans, fluctuque æstuque secundo ;
Et patris antiquam Dauni defertur ad urbem.

At Jovis interea monitis Mezentius ardens
Succedit pugnæ, Teucrosque invadit ovantes.
Concurrunt Tyrrhenæ acies ; atque omnibus uni,
Uni odiisque viro telisque frequentibus instant.
Ille, velut rupes, vastum quæ prodit in æquor,
Obvia ventorum furiis, expostaque ponto,
Vim cunctam atque minas perfert cœlique marisque,
Ipsa immota manens ; prolem Dolichaonis Hebrum

En prononçant ces mots son cœur ardent s'enflamme;
Cent sinistres projets combattent dans son ame:
Doit-il tourner sur lui son inutile fer?
Doit-il cacher sa honte aux gouffres de la mer?
Doit-il, au sein des eaux se jetant à la nage,
Pour se rendre aux combats affronter le naufrage?
Trois fois il s'y résout, et la reine des cieux
Trois fois rompt par pitié son projet furieux.
Enfin il s'abandonne à la pente de l'onde,
La mer conduit sa poupe, et le vent la seconde;
Et l'antique cité de son père Daunus
A reçu malgré lui l'infortuné Turnus.
Alors le roi des dieux arme le fier Mézence;
Il veut que, de Turnus remplaçant la vaillance,
Il s'oppose aux projets des Troyens triomphans.
Aussitôt contre lui les généreux Toscans
Unissent à l'envi leur ligue courageuse.
Tel qu'un rocher battu par la vague orageuse,
Qui, s'avançant dans l'onde et s'élançant dans l'air,
Et défiant les vents, et la foudre, et la mer,
Résiste à leur fureur, insulte à leur menace:
Tel se montre Mézence. Il repousse, il terrasse

Sternit humi, cum quo Latagum, Palmumque fugacem :
Sed Latagum saxo atque ingenti fragmine montis
Occupat os faciemque adversam; poplite Palmum
Succiso volvi segnem sinit, armaque Lauso
Donat habere humeris, et vertice figere cristas.
Nec non Evanthen Phrygium, Paridisque Mimanta
Æqualem comitemque, unâ quem nocte Theano
In lucem genitori Amyco dedit, et face prægnans
Cisseis regina Parin : Paris urbe paternâ
Occubat; ignarum Laurens habet ora Mimanta.

Ac velut ille canum morsu de montibus altis
Actus aper (multos Vesulus quem pinifer annos

Un intrépide fils du vieux Dolichaön.
Il jette à ses côtés deux enfans d'Ilion,
Latagus qu'il atteint, et Palmus qui s'échappe:
Mais de deux coups divers leur ennemi les frappe;
Du hardi Latagus le lourd débris d'un mont
Vient frapper le visage, et lui brise le front;
Palmus, d'un fer tranchant étendu sur l'arène,
Sur son jarret sanglant avec effort se traîne.
Il laisse dans son sang ramper ce vil guerrier;
Mais sa belle cuirasse et son panache altier
Sont donnés à Lausus; et cette riche armure
Sert de trophée au père, à son fils de parure.
Bientôt le fier vainqueur fait tomber sous son bras
Évas le Phrygien, et le Troyen Mimas,
Mimas né dans la nuit où, tristement féconde,
Hécube mit au jour, pour le malheur du monde,
Pâris son tendre ami si fatal aux Troyens:
Mais Pâris dort en paix dans les champs Phrygiens;
Mimas mord en tombant une terre étrangère:
Fils du grand Amycus, Théano fut sa mère.
Tous sur son fier vainqueur s'élancent à la fois;
Mais, tel qu'un sanglier qu'en ses antiques bois

Defendit, multosve palus Laurentia), silvâ
Pastus arundineâ: postquam inter retia ventum est,
Substitit, infremuitque ferox, et inhorruit armos;
Nec cuiquam irasci propiùsve accedere virtus,
Sed jaculis tutisque procul clamoribus instant:
Ille autem impavidus partes cunctatur in omnes,
Dentibus infrendens, et tergo decutit hastas.
Haud aliter, justæ quibus est Mezentius iræ,
Non ulli est animus stricto concurrere ferro;
Missilibus longè et vasto clamore lacessunt.

Venerat antiquis Corythi de finibus Acron,
Graius homo, infectos linquens profugus hymenæos.
Hunc ubi miscentem longè media agmina vidit,
Purpureum pennis et pactæ conjugis ostro;
Impastus stabula alta leo ceu sæpè peragrans

Recèle le Vésule, ou qu'une meute ardente
Arrache aux vieux roseaux des marais de Laurente,
S'il voit la lance nue et les filets dressés,
Terrible, l'œil ardent, et les crins hérissés,
Il s'émeut, il frémit, il écume de rage:
Contre lui les chasseurs excitent leur courage;
Mais leur courroux prudent, n'osant le voir de près,
Jettent de loin des cris et d'inutiles traits:
Ainsi les ennemis de l'odieux Mézence
N'osent, le glaive en main, provoquer sa vaillance.
Des dards lancés de loin et de longues clameurs
Signalent sans péril leurs timides fureurs:
Lui, secouant des traits la tempête bruyante,
Grondant, grinçant les dents, vers la foule tremblante
N'a fait que se tourner; les ennemis ont fui,
Et leurs traits impuissans viennent mourir sur lui.
Acron, dont les ayeux étoient nés dans la Grèce,
Pour éviter des siens la fureur vengeresse,
Avoit quitté Corythe; et ses tendres desirs
D'un hymen imparfait regrettoient les plaisirs.
Sur lui brilloient de loin, donnés par son amante,
Un vêtement de pourpre, une aigrette éclatante;

Ad quem subrídens mixtâ Mezentius irâ :
Nunc morere : ast de me divûm pater atque hominum r
Viderit. Hoc dicens, eduxit corpore telum :
Olli dura quies oculos et ferreus urget
Somnus; in æternam clauduntur lumina noctem.

Cædicus Alcathoum obtruncat, Sacrator Hydaspen,
Partheniumque Rapo et prædurum viribus Orsen;
Messapus Cloniumque, Lycaoniumque Ericeten;
Illum infrenis equi lapsu tellure jacentem,
Hunc peditem pedes. Et Lycius processerat Agis,

Dit-il; et ses soldats, pleins d'une noble ivresse,
Répondent à son cri par des cris d'allégresse.
Alors, poussant à peine une mourante voix,
Le malheureux guerrier lui dit : « Qui que tu sois,
» Hâte-toi de goûter ce court moment de gloire;
» Tu ne jouiras pas long-temps de ta victoire;
» La mort marque sa proie, et t'en prépare autant:
» Tremble, ton heure approche, et la parque t'attend. »
Mézence en retirant la lance meurtrière
Sourit tout à la fois de dédain, de colère :
« Mon destin, lui dit-il, est l'affaire des dieux;
» Mais toi, meurs maintenant, voilà l'ordre des cieux.
Orode entend sa voix, et la douce lumière
Abandonne aussitôt sa tremblante paupière;
La mort vient sur son sein poser sa main de fer,
Et verse sur ses yeux les pavots de l'enfer.
Sous le fier Cédicus Alcathoüs succombe;
Sacrator à ses pieds foule Hydaspe qui tombe;
Sous les coups de Rapon Parthénius périt;
Orsès, le fier Orsès, au même instant le suit.
Le fils de Lycaön, le vaillant Éricate,
Précède Clonius chez la terrible Hécate :

Quem tamen haud expers Valerus virtutis avitæ
Dejicit; Authronium Salius, Saliumque Nealces,
Insignis jaculo et longè fallente sagittâ.

Jam gravis æquabat luctus et mutua Mavors
Funera; cædebant pariter pariterque ruebant
Victores victique, neque his fuga nota neque illis.
Dî Jovis in tectis iram miserantur inanem
Amborum, et tantos mortalibus esse labores.
Hinc Venus, hinc contrà spectat Saturnia Juno.
Pallida Tisiphone media inter millia sævit.

Messape est leur vainqueur. Mais l'un meurt sous sa main,
Renversé tout à coup de son coursier sans frein;
Et de près attaqué par son bras redoutable,
L'autre du coup mortel va tomber sur le sable.
Le généreux Agis voloit à son secours;
Mais, digne rejeton des auteurs de ses jours,
Valérus le premier l'envoie au sombre empire.
Des mains de Salius Authronius expire;
Salius à son tour frappé par Néalcès
Maudit son arc terrible et ses rapides traits.
Ainsi, dans les deux camps semant les funérailles,
Mars balance long-temps le destin des batailles:
Une égale fureur semble les posséder;
Tous desirent de vaincre, aucun ne veut céder;
Des deux côtés le deuil, des deux côtés la gloire;
Partout des cris de mort, et des chants de victoire.
Les dieux au haut du ciel, témoins de tant d'horreurs,
Des malheureux humains déplorent les fureurs:
Mais que dis-je? par eux leur rage est animée;
Vénus a ses soldats, et Junon son armée;
Et pressant à grands pas sa sanglante moisson,
Tisiphone au hasard les envoie à Pluton.

At verò ingentem quatiens Mezentius hastam
Turbidus ingreditur campo. Quàm magnus Orion,
Quum pedes incedit medii per maxima Nerei
Stagna, viam scindens, humero supereminet undas;
Aut summis referens annosam montibus ornum,
Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit:
Talis se vastis infert Mezentius armis.
Huic contrà Æneas, speculatus in agmine longo,
Obvius ire parat. Manet imperterritus ille,
Hostem magnanimum opperiens, et mole suâ stat;
Atque oculis spatium emensus quàntùm satis hastæ:
Dextra mihi deus, et telum, quod missile libro,
Nunc adsint. Voveo prædonis corpore raptis
Indutum spoliis ipsum te, Lause, tropæum
Æneæ. Dixit, stridentemque eminus hastam
Injicit: illa volans clypeo est excussa, proculque
Egregium Antorem latus inter et ilia figit,
Herculis Antorem comitem, qui missus ab Argis

Tout à-coup au milieu de ce carnage immense,
Paroît, la lance en main, le terrible Mézence.
Aussi terrible aux yeux, aussi grand, aussi fier
Que l'énorme Orion, quand, de la vaste mer
Traversant à grands pas les campagnes profondes,
De sa large poitrine il domine les ondes,
Ou, d'un frêne appuyant ses pas audacieux,
Du pied foule la terre, et du front touche aux cieux:
Tel paroît ce héros. La foule est consternée:
Seul au-devant de lui marche le grand Énée.
Superbe, inébranlable, et fier d'un tel rival,
Mézence se promet un combat plus égal.
Il s'arrête; et de l'œil mesurant la distance:
« Mes dieux, à moi, dit-il, c'est mon bras et ma lance:
» Si je puis terrasser ce brigand odieux,
» Paré du bouclier, du casque radieux,
» Arrachés par mon bras à sa rage étouffée,
» Toi-même, cher Lausus, porteras mon trophée. »
Il dit: le trait lancé suit son bruyant essor;
Le bouclier l'écarte, il va frapper Antor
A l'endroit où des flancs le côté se sépare;
Antor à qui le ciel dut un sort moins barbare.

Hæserat Evandro, atque Italâ consederat urbe.
Sternitur infelix alieno vulnere; cœlumque
Adspicit, et dulces moriens reminiscitur Argos.
Tum pius Æneas hastam jacit: illa per orbem
Ære cavum triplici, per linea terga, tribusque
Transiit intextum tauris opus, imaque sedit
Inguine; sed vires haud pertulit. Ocius ensem
Æneas, viso Tyrrheni sanguine, lætus,
Eripit a femine, et trepidanti fervidus instat.
Ingemuit cari graviter genitoris amore,
Ut vidit, Lausus, lacrymæque per ora volutæ.
Hîc mortis duræ casum, tuaque optima facta,
Si qua fidem tanto est operi latura vetustas,
Non equidem, nec te, juvenis memorande, silebo.

Ami du grand Alcide, il avoit mille fois
Ainsi que ses périls partagé ses exploits;
Mais quand les feux d'Œta l'eurent réduit en cendre,
Il fut de ce héros consolé par Évandre,
Et, consacrant sa vie à ses nobles destins,
Quitta sa chère Argos pour les champs des Latins.
Aujourd'hui, de son sort bizarre destinée!
Grec, ami des Troyens, et compagnon d'Énée,
En vain il a cent fois affronté le trépas,
Il tombe atteint d'un trait qui ne le cherchoit pas,
Regarde encor le ciel, et loin de sa patrie
Songe à sa chère Argos, soupire, et rend la vie.
Mais bientôt le combat renaît plus furieux.
Se fiant à sa force et protégé des dieux,
Le Troyen se rapproche, et sur le fier Mézence
D'une main vigoureuse il fait voler sa lance,
Qui, malgré le pavois muni d'un triple airain,
Et malgré ses trois peaux que couvre un triple lin,
Va percer du Toscan la cuisse ensanglantée:
Là du trait amorti la force est arrêtée.
De son rival à peine il voit couler le sang,
Le héros a saisi son glaive menaçant,

Ille pedem referens, et inutilis, inque ligatus,
Cedebat, clypeoque inimicum hastile trahebat.
Prorupit juvenis, seseque immiscuit armis.
Jamque assurgentis dextrâ, plagamque ferentis,
Æneæ subiit mucronem, ipsumque morando
Sustinuit: socii magno clamore sequuntur,
Dum genitor nati parmâ protectus abiret;
Telaque conjiciunt, proturbantque eminus hostem
Missilibus: furit Æneas, tectusque tenet se.
Ac velut effusâ si quando grandine nimbi
Præcipitant, omnis campis diffugit arator,

Et veut mettre à profit son trouble et sa blessure.
Alors Lausus entend les cris de la nature;
Il se trouble, il frémit; des pleurs mouillent ses yeux.
O guerrier magnanime! ô fils tendre et pieux!
A tes faits étonnans si l'avenir peut croire,
De ton touchant destin je conterai l'histoire;
Et ta chute héroïque et tes nobles malheurs
Iront de siècle en siècle attendrir tous les cœurs.
Foible, et traînant le poids de la fatale lance,
Déjà hors de combat, le farouche Mézence
S'éloignoit lentement, la rage dans le cœur;
Déjà prêt à frapper, son superbe vainqueur
Lève et suspend sur lui l'épée étincelante.
Lausus vole, Lausus à ses coups se présente;
Et, d'un bras arrêtant la pointe du poignard,
De l'autre de son père assure le départ.
Son armée à grands cris applaudit son courage;
De leurs traits sur Énée ils font pleuvoir l'orage.
Son bouclier s'oppose à leurs coups répétés:
Ainsi, lorsque la grêle à coups précipités
Tombe, et frappe la plaine au loin retentissante,
Soudain, pour éviter la tempête bruyante,

Omnis et agricola, et tutâ latet arce viator,
Aut amnis ripis, aut alti fornice saxi,
Dum pluit in terris, ut possint, sole reducto,
Exercere diem : sic obrutus undique telis
Æneas nubem belli, dum detonet, omnem
Sustinet, et Lausum increpitat, Lausoque minatur :
Quò, moriture, ruis? majoraque viribus audes?
Fallit te incautum pietas tua. Nec minus ille
Exsultat demens : sævæ jamque altiùs iræ
Dardanio surgunt ductori, extremaque Lauso
Parcæ fila legunt; validum namque exigit ensem
Per medium Æneas juvenem, totumque recondit.
Transiit et parmam mucro, levia arma minacis,
Et tunicam, molli mater quam neverat auro;
Implevitque sinum sanguis : tum vita per auras
Concessit mæsta ad Manes, corpusque reliquit.

Bergers et voyageurs, tout fuit, tout va chercher
Ou l'abri du rivage, ou le creux d'un rocher,
Attendant que le ciel, dissipant le nuage,
Les rende à leurs travaux, les rende à leur voyage :
Tel le héros troyen, en butte à tous les coups,
Laisse en paix la tempête épuiser son courroux.
Cependant, de Lausus gourmandant l'imprudence,
« Malheureux ! où t'emporte une aveugle espérance ?
» Lui dit-il ; ta tendresse égare ta valeur ;
» Mesure mieux ta force, et préviens ton malheur. »
Lausus n'écoute rien ; son terrible adversaire
De moment en moment sent croître sa colère ;
Pluton attend Lausus au séjour infernal,
Et la Parque déjà tient le ciseau fatal.
Trop foible pour le bras qu'irrite sa menace,
Son léger bouclier a trahi son audace ;
Le héros, à travers son impuissant airain,
Plonge le fer mortel, et perce avec son sein
Sa riche cotte d'or, ouvrage de sa mère :
Sa vie alors s'enfuit comme une ombre légère ;
Son sang coule ; et, cessant d'animer ses ressorts,
Son ame avec regret abandonne son corps.

At verò ut vultum vidit morientis et ora,
Ora modis, Anchisiades, pallentia miris,
Ingemuit miserans graviter, dextramque tetendit;
Et mentem patriæ subiit pietatis imago:
Quid tibi nunc, miserande puer, pro laudibus istis,
Quid pius Æneas tantâ dabit indole dignum?
Arma, quibus lætatus, habe tua; teque parentum
Manibus et cineri, si qua est ea cura, remitto.
Hoc tamen infelix miseram solabere mortem;
Æneæ magni dextrâ cadis. Increpat ultrò
Cunctantes socios, et terrâ sublevat ipsum,
Sanguine turpantem comptos de more capillos.

Interea genitor Tiberini ad fluminis undam
Vulnera siccabat lymphis, corpusque levabat,
Arboris acclinis trunco: procul ærea ramis

Dès que ses yeux ont vu pâlir ce beau visage,
Le héros consterné sent gémir son courage,
Étend vers lui sa main, et, les sens interdits,
Se souvient qu'il est père en immolant un fils.
« Assemblage touchant de grandeur et de charmes,
» Dit-il, ton ennemi répand sur toi des larmes.
» Quel prix peut dignement payer tant de vertus?
» Et comment consoler un héros qui n'est plus?
» Ces armes qui devoient, hélas! mieux te défendre,
» Qui te charmoient vivant, je les donne à ta cendre.
» Va, rejoins, j'y consens, tes illustres ayeux;
» J'accorde à leur tombeau tes restes glorieux.
» Enfin, pour adoucir ta triste destinée,
» Souviens-toi que tu meurs des mains du grand Énée. »
Il dit, remet aux siens cet objet de douleurs;
Lui-même il le soulève, et baigne encor de pleurs
Ce beau corps, ces beaux yeux privés de la lumière,
Et ces cheveux sanglans traînés dans la poussière.
Mézence cependant, près du Tibre étendu,
Contre un chêne appuyé, de son sang répandu
Étanchoit les ruisseaux, et son bouillant courage
Brûloit de revoler dans les champs du carnage;

Dependet galea, et prato gravia arma quiescunt.
Stant lecti circùm juvenes: ipse æger, anhelans,
Colla fovet, fusus propexam in pectore barbam.
Multa super Lauso rogitat, multosque remittit
Qui revocent, mœstique ferant mandata parentis.
At Lausum socii exanimem super arma ferebant
Flentes, ingentem, atque ingenti vulnere victum.
Agnovit longè gemitum præsaga mali mens;
Canitiem multo deformat pulvere, et ambas
Ad cœlum tendit palmas, et corpore inhæret:
Tantane me tenuit vivendi, nate, voluptas,
Ut pro me hostili paterer succedere dextræ
Quem genui? tuane hæc genitor per vulnera servor,
Morte tuâ vivens? heu! nunc misero mihi demum
Exsilium infelix, nunc altè vulnus adactum!
Idem ego, nate, tuum maculavi crimine nomen,
Pulsus ob invidiam solio sceptrisque paternis.
Debueram patriæ pœnas odiisque meorum:

Aux rameaux est pendu son casque ensanglanté,
Et son glaive à regret repose à son côté ;
Ses amis, près de lui, consolent sa tristesse ;
Lui, foible, haletant, et de sa barbe épaisse,
De ses cheveux blanchis laissant pendre les flots,
Accusoit son malheur, les dieux, et son repos.
Pour comble de douleur, sa tendre inquiétude
Craint pour son cher Lausus : dans son incertitude,
Il interroge tout ; il veut que ses amis
Lui ramènent Lausus, lui ramènent son fils.
Cependant des soldats pâles, fondant en larmes,
Rapportent tout sanglant l'objet de tant d'alarmes,
Héros infortuné vaincu par un héros !
Rien ne paroît encor ; mais, au bruit des sanglots,
Mézence a pressenti l'accablante nouvelle,
Et sent déjà frémir son ame paternelle.
D'une horrible poussière il couvre ses cheveux,
Se déchire le sein, lève ses mains aux cieux,
Se jette sur Lausus, entre ses bras le presse :
« O mon fils ! mon cher fils ! quelle indigne foiblesse
» M'a fait, pour me sauver, consentir à ton sort ?
» Quoi ! tu meurs, et je vis ! et je vis par ta mort !

Omnes per mortes animam sontem ipse dedissem.
Nunc vivo; neque adhuc homines lucemque relinquo:
Sed linquam. Simul hoc dicens attollit in ægrum
Se femur; et, quamquam vis alto vulnere tardat,
Haud dejectus, equum duci jubet. Hoc decus illi,
Hoc solamen erat; bellis hoc victor abibat
Omnibus. Alloquitur mærentem, et talibus infit:
Rhœbe, diu, res si qua diu mortalibus ulla est,
Viximus: aut hodie victor spolia illa cruenta
Et caput Æneæ referes, Lausique dolorum
Ultor eris mecum; aut, aperit si nulla viam vis,
Occumbes pariter: neque enim, fortissime, credo,
Jussa aliena pati et dominos dignabere Teucros.

» C'est moi qui te donnai, moi qui t'ôte la vie!
» Sort cruel! ai-je assez épuisé ta furie?
» J'ai bravé tes rigueurs avant ce coup affreux.
» Ah! c'est de ce moment que je suis malheureux,
» Que je sens mon exil, mes affronts, mon injure,
» Que jusqu'au fond du cœur a saigné ma blessure!
» Mon crime est sans exemple, ainsi que sans pardon:
» J'ai terminé tes jours, et j'ai souillé ton nom;
» Ce sont mes attentats, mes excès sanguinaires,
» Mon fils, qui t'ont chassé du trône de tes pères.
» Ah! j'aurois dû cent fois, par mille affreuses morts,
» Expier mes forfaits, et calmer mes remords.
» Misérable! et je vis, et je respire encore!
» Et je n'ose sortir d'un monde que j'abhorre!
» J'en sortirai. » Soudain, oubliant sa langueur,
Et trouvant dans sa rage un reste de vigueur,
Sur sa cuisse sanglante en fureur il se lève,
Demande sa cuirasse, et son casque, et son glaive;
Fait venir son coursier, son coursier généreux,
Seul ami qui lui reste en son sort malheureux:
C'est son consolateur, son compagnon de gloire,
Dont l'essor l'a toujours conduit à la victoire.

Dixit; et exceptus tergo consueta locavit
Membra; manusque ambas jaculis oneravit acutis,
Ære caput fulgens, cristâque hirsutus equinâ.
Sic cursum in medios rapidus dedit. Æstuat ingens
Imo in corde pudor, mixtoque insania luctu,
[Et furiis agitatus amor, et conscia virtus.]
Atque hic Æneam magnâ ter voce vocavit.
Æneas agnovit eum, lætusque precatur:

Triste, il paroît sentir et partager ses maux.
Mézence le ranime, et lui parle en ces mots :
« Toi, qui me consolas de la haine des hommes,
» Si rien peut sembler long sur la terre où nous sommes,
» Ensemble assez long-temps tous deux avons vécu,
» Tous deux assez long-temps ensemble avons vaincu :
» Mais un dernier triomphe à nos efforts s'apprête ;
» Il me faut du Troyen la dépouille et la tête.
» Viens, partage avec moi ce combat hasardeux :
» Ou nous vaincrons ensemble, ou nous mourrons tous deux ;
» Car enfin je te crois trop fier pour reconnoître
» Les ordres d'un Troyen, et pour changer de maître. »
Il dit, monte à l'instant, de colère enflammé.
Le coursier a senti son poids accoutumé.
Des javelots aigus arment ses mains vaillantes ;
Les crins de son cheval, en aigrettes flottantes,
Balancent sur son front leur ornement guerrier.
Soudain partent d'un vol le maître et le coursier :
Il cherche son rival ; la honte, la colère,
La fureur d'un héros, le désespoir d'un père,
Et la vengeance aveugle, et la folle douleur,
Bouillonnent à la fois dans le fond de son cœur.

Sic pater ille deûm faciat, sic altus Apollo,
Incipias conferre manum!
Tantum effatus, et infestâ subit obvius hastâ.
Ille autem: Quid me erepto, sævissime, nato
Terres? hæc via sola fuit quâ perdere posses:
Nec mortem horremus, nec divûm parcimus ulli.
Desine: jam venio moriturus, et hæc tibi porto
Dona priùs. Dixit, telumque intorsit in hostem:
Inde aliud super atque aliud figitque, volatque
Ingenti gyro; sed sustinet aureus umbo.
Ter circum adstantem lævos equitavit in orbes,
Tela manu jaciens; ter secum Troïus heros
Immanem ærato circumfert tegmine silvam.
Inde ubi tot traxisse moras, tot spicula tædet
Vellere, et urgetur pugnâ congressus iniquâ;
Multa movens animo, jam tandem erumpit, et inter
Bellatoris equi cava tempora conjicit hastam.
Tollit se arrectum quadrupes, et calcibus auras

Il fond sur les Troyens, prodigue de sa vie,
Trois fois appelle Énée, et trois fois le défie.
Énée avec transport a reconnu sa voix,
Et se promet de vaincre une seconde fois :
« Fasse le roi des dieux, l'auteur de la lumière,
» Que ta folle valeur m'attaque la première ! »
Il dit, et marche à lui, sa lance dans la main.
« Assassin de mon fils, tu me braves en vain,
» Dit Mézence : tes coups ne peuvent plus m'atteindre ;
» Mon fils n'est plus, de toi qu'aurois-je encore à craindre ?
» Son sort pouvoit lui seul te soumettre mon sort.
» Je ne crains point les dieux, et viens chercher la mort.
» Mais, tiens, reçois avant les adieux de Mézence. »
Soudain son bras vengeur a fait partir sa lance ;
Puis vole un second trait, puis un autre le suit.
Dans le cercle poudreux que son coursier décrit,
Il vole, il tourne, il frappe. Énée à cet orage
Avec son bouclier oppose son courage.
Trois fois autour de lui Mézence prend l'essor,
Et l'accable de traits, et l'en accable encor ;
Trois fois l'orbe d'airain où leur forêt s'arrête,
Tout hérissé de dards, tourne avec la tempête.

Verberat, effusumque equitem super ipse secutus
Implicat, ejectoque incumbit cernuus armo.

Clamore incendunt cœlum Troësque Latinique.
Advolat Æneas, vaginâque eripit ensem;
Et super hæc: Ubi nunc Mezentius acer, et illa
Effera vis animi? Contrà Tyrrhenus, ut auras
Suspiciens hausit cœlum, mentemque recepit:
Hostis amare, quid increpitas, mortemque minaris?
Nullum in cæde nefas: nec sic ad prœlia veni,
Nec tecum meus hæc pepigit mihi fœdera Lausus.
Unum hoc, per, si qua est victis venia hostibus, oro,
Corpus humo patiare tegi: scio acerba meorum
Circumstare odia; hunc, oro, defende furorem,
Et me consortem nati concede sepulcro.

Enfin, impatient de tous ces longs détours,
Et d'arracher des traits qui renaissent toujours,
Pour finir un combat qui lasse sa vaillance,
Dans le front du coursier que fait tourner Mézence
Le fier Troyen enfonce un trait armé de fer.
L'ardent coursier se cabre, et, s'agitant dans l'air,
Chancelle, se renverse, et tombe sur son maître.
Avant que le Toscan puisse se reconnoître,
Au milieu d'un long cri de toutes parts lancé
Son terrible ennemi soudain s'est élancé;
Puis, le glaive à la main : « Eh bien, fougueux Mézence !
» Où donc est ce grand cœur, cette fière vaillance ?»
Lui dit-il. Le guerrier, à peine respirant,
Mais le bravant encor de son regard mourant :
« Barbare ! pourquoi donc menacer ta victime?
» Cesse de m'insulter, ma mort n'est point un crime.
» Je n'attends point de grâce étant vaincu par toi,
» Et Lausus à ce prix n'a pas traité pour moi.
» Mais, si ton cœur connoît les saints droits de la guerre,
» Au malheureux Mézence accorde un peu de terre.
» Je sais que contre moi tous les cœurs sont aigris;
» Dérobe à leur fureur mes malheureux débris;

Hæc loquitur, jugulóque haud inscius accipit ensem,
Undantique animam diffundit in arma cruore.

» Et, puisque par tes mains le trépas nous rassemble,
» Fais que Lausus et moi nous reposions ensemble. »
Il dit, il tend la gorge au glaive suspendu,
Le reçoit, tombe, et meurt dans son sang étendu.

REMARQUES

SUR LE LIVRE DIXIEME.

L'IMPORTANCE des évènemens et la variété des descriptions qu'offre ce dixième livre excitent l'attention et l'intérêt d'une manière plus touchante, peut-être, que ceux qui le précèdent. Un petit nombre de guerriers, triste débris d'un peuple naguère formidable, sous les ordres du fils d'Énée, sur qui reposent encore les destinées de l'univers, sont entourés par toutes les nations de l'Italie; pressés derrière de foibles retranchemens, ils vont succomber, si leur chef ne se hâte d'arriver à leur secours: telle est la situation déplorable de ces malheureux Troyens échappés à tant de combats, à tant de naufrages. Le poëte épique fait ici, en quelque sorte, mouvoir sur le théâtre des combats les principaux ressorts de la tragédie; l'intérêt de ses tableaux est puisé dans les sentimens de la pitié et de la terreur, que font naître à la fois tant d'évènemens opposés et inattendus. Si les

Troyens eussent toujours été victorieux, le lecteur se fût moins intéressé à leur sort : mais ils sont près de succomber ; ils sont commandés par un enfant ; toutes les promesses des dieux sont sur le point d'être démenties ; la tendre inquiétude qu'inspire cette situation augmente l'intérêt pour les Troyens, et fait desirer plus vivement leur triomphe. Il est dans la nature du cœur humain de s'attacher davantage à ceux pour lesquels on a conçu des alarmes ; et les destinées de Troie, qui renaît pour ainsi dire dans chaque vers de l'*Énéide*, deviennent plus chères au lecteur qui a craint qu'elle ne périt une seconde fois. Ce moyen d'intéresser est souvent employé par Virgile, qui place sans cesse son héros entre la bonne et la mauvaise fortune ; mais nulle part il n'en a fait un usage plus heureux que dans ce dixième livre. Rien n'étoit plus propre d'ailleurs à faire ressortir l'héroïsme d'Énée, que de représenter les dangers des siens pendant son absence ; c'étoit la manière la plus ingénieuse d'amener et de faire desirer son retour. Les dieux mêmes sont touchés de la situation des Troyens ; et Virgile fait en cette occasion le plus bel emploi du merveilleux : quoi de plus imposant que le conseil des dieux, qui ouvre ce dixième livre ? Les discours prononcés dans cette auguste assemblée y sont dignes en tout point des habitans de

l'Olympe. Le voyage d'Énée à la cour de Tarchon est aussi rapide que l'exigeoit l'impatience du lecteur ; sa navigation est semée de descriptions brillantes ; et le dénombrement des guerriers qui viennent des rivages du Pô au secours des Troyens, offre des détails précieux sur l'origine des habitans de cette contrée. La descente de la flotte d'Énée, en présence de l'armée de Turnus, est d'autant plus remarquable, que Virgile n'avoit point de modèle dans ce genre. Ensuite quelle variété dans les combats ! Sous combien de formes se présentent les guerriers rivaux, leurs efforts, leur victoire ou leur défaite ! Avec quel art le poëte sait varier les scènes de carnage par des images touchantes, et par l'impression des plus doux sentimens de la nature ! Il n'est pas une victime qui ne soit immolée dans une situation intéressante, et qui n'arrache des larmes même à son vainqueur. Lausus surtout, ce bel exemple de la piété filiale, dont Énée ne tranche les jours qu'à regret ; le désespoir de Mézence qui succombe en cherchant à venger son fils ; les menaces de ce fougueux contempteur des dieux, ses larmes paternelles, et le remords éveillé par sa défaite, tout cela est puisé dans une connoissance parfaite du cœur humain. Une chose non moins admirable, c'est l'art avec lequel le poëte entretient dans

l'esprit du lecteur l'impatience de voir se mesurer les deux principaux acteurs de ces scènes sanglantes, l'art avec lequel il sait prolonger l'intérêt de son action et retarder le dénouement pour le rendre plus frappant et plus solennel. Les deux héros doivent jusqu'à la fin paroître invincibles: cependant il ne faut rien moins que la protection de Junon pour garantir Turnus de la mort qui l'attend.

Panditur interea domus omnipotentis Olympi.

Ce vers annonce parfaitement les importantes discussions qu'on doit entendre. La belle épithète *omnipotentis* appliquée à l'Olympe n'a pas été sentie par les commentateurs, qui se sont efforcés d'y substituer un autre mot. Ils n'ont pas vu que la poésie attribuoit souvent aux choses inanimées les qualités des personnes, et que l'idée de la puissance qui appartient spécialement aux dieux, est ici transportée à l'Olympe qui est leur demeure. Au reste, la figure latine a passé dans notre langue, et nous disons, le *ciel tout-puissant*, comme les Latins disoient, *omnipotens Olympus*.

Les trois discours prononcés dans le conseil des dieux sont admirables, et prouvent à ceux qui connoissent le

moins Virgile que, s'il n'eût pas voulu être le premier des poëtes, il ne tenoit qu'à lui d'être le plus grand des orateurs. Chacun de ces discours est de la plus grande éloquence : mais ce qu'on doit surtout admirer, c'est la différence du ton et de l'esprit qui y règnent. Chacun y parle selon son caractère, d'une manière convenable à sa situation ; et le lecteur trouve à la fois dans ce passage trois modèles différens du genre oratoire. Le discours de Jupiter est laconique : c'est le langage de la puissance. Vénus parle plus longuement ; elle se plaint sans amertume ; elle parle de ses alarmes : c'est le langage de la foiblesse qui implore. Junon ne parle au contraire que de ses droits outragés ; elle se plaint moins elle-même qu'elle n'accuse les autres : c'est le langage passionné de la colère.

Dans ce conseil des dieux Virgile l'emporte évidemment sur Homère pour le goût et le jugement. Le poëte grec dans le vingtième livre de l'*Iliade* fait assembler les dieux ; l'idée de les faire convoquer par Thémis est très-belle, mais la manière dont les dieux agissent ne répond point à cette idée, et le lecteur seroit tenté de croire qu'ils ont été convoqués par la Discorde. Les divinités de la terre et du ciel s'injurient dans leur assemblée, et bientôt elles en viennent aux mains. Il n'y

a que la belle poésie d'Homère qui puisse faire passer des scènes aussi étranges ; et si le conseil des dieux dans l'*Iliade* étoit rendu en prose vulgaire, il ne manqueroit pas de paroître aussi ridicule qu'il l'est dans le dialogue de Lucien, où les habitans de l'Olympe se disputent sur la prééminence des rangs ; les dieux d'or veulent être placés avant les dieux d'argent, et les dieux d'argent avant les dieux de pierre ; l'Olympe retentit de leurs querelles, et Mercure s'écrie : « Entendez-vous le » bruit qu'ils font, et comme ils demandent leur portion » de nectar et d'ambroisie, l'hécatombe et les sacrifices » communs ? — Impose-leur silence, dit Jupiter, et qu'ils » sachent pourquoi je les ai rassemblés. » Mercure leur fait signe de se taire, et voilà les dieux devenus aussi taciturnes que des Pythagoriciens. Ce dialogue est presque la parodie du conseil des dieux de l'*Iliade*. Au reste, le poëte grec a fait agir les dieux selon les idées de son siècle. Nos ayeux ne trouvoient point ridicule qu'on fît parler sur la scène les saints, la vierge et Dieu lui-même ; ils ne s'étonnoient pas que les poëtes dramatiques prêtassent aux habitans du ciel toutes les passions et tous les ridicules de notre foible humanité. Les Grecs ont fait de même à l'égard d'Homère et de ses dieux ; mais Homère avoit de plus que nos poëtes dramatiques du

quinzième siècle l'autorité d'un génie sublime ; et ce génie a forcé la raison elle-même d'admirer ses conceptions. Virgile, qui vivoit dans un siècle plus policé, a profité pour son poëme des progrès de la civilisation. Dans l'*Enéide*, les passions de la nature sont partout modifiées par les idées sociales ; le poëte latin fait parler ses dieux comme les hommes, mais comme les hommes polis par l'éducation ; partout il montre ce sentiment profond des convenances qu'on n'a pas encore dans les âges moins policés, et qu'on n'a plus peut-être dans les siècles tout à fait corrompus.

Adveniet justum pugnæ, ne arcessite, tempus, etc.

Virgile n'avoit fait qu'indiquer dans le quatrième livre le plus grand ennemi des Romains ; ici Jupiter présente en peu de mots l'histoire sanglante des luttes de Rome et de Carthage ; il montre en quelque façon de loin cette proie aux divinités de l'Olympe, et semble être forcé d'avoir recours à cette prédiction pour calmer la fureur de Junon acharnée à la poursuite des Troyens. Ces sortes de prédictions sont un des plus heureux attributs de la poésie épique ; la faculté de lire dans l'avenir tient essentiellement au merveilleux, et l'intérêt du merveil-

leux, en ce cas, est puisé dans la vérité même. Les prédictions sont réalisées pour le lecteur, et notre esprit se laisse aisément entraîner par les tableaux prophétiques d'un avenir qui est devenu l'histoire.

Incolumem Ascanium, liceat superesse nepotem.
. . . . . .
Hunc tegere et diræ valeam subducere pugnæ.
Est Amathus, est celsa mihi Paphos, atque Cythera,
Idaliæque domus; positis inglorius armis
Exigat hic ævum, etc.

Ce discours de Vénus est plein d'un intérêt touchant: mais rien n'est plus pathétique, rien n'est plus ingénieux que l'inquiétude qu'elle montre pour le sort du jeune Ascagne; ce n'est plus pour un héros qu'elle implore Jupiter, c'est pour un enfant sans défense. Ce sentiment pour l'enfance est puisé dans la nature; il doit être nécessairement partagé par tous les cœurs sensibles. On sait tout le parti que Racine en a tiré dans Athalie. Outre que ce motif, employé si adroitement par Vénus, est très-propre à toucher le cœur des dieux, il jette de la variété dans le tableau; et l'image de Cythère, d'Idalie, de Paphos, d'Amathonte, distrait agréablement le lecteur de la colère de Junon et des scènes de la guerre.

Quid me alta silentia cogis
Rumpere, et obductum verbis vulgare dolorem?

Tout ce discours de Junon est en apostrophes. Cette figure véhémente convient à la colère; l'apostrophe est sans cesse accompagnée d'une ironie amère, qui s'allie très-bien au caractère de Junon. Le style de Virgile est aussi prompt que la passion impétueuse qu'il exprime:

Æneas ignarus abest: ignarus et absit.

Il semble qu'on entende ce vers de la bouche de Junon elle-même.

Les raisonnemens de cette déesse sont très-forts, et pourroient offrir une critique du plan de l'*Enéide*, si les destinées de Rome n'étoient pas le principal objet de ce poëme. D'un côté, Junon rejette les malheurs de Troie sur Pâris, le favori de Vénus; de l'autre, elle accuse les Troyens de demander la paix les armes à la main, et de parler d'hyménée en secouant les torches de la guerre. Ces reproches sont justes pour tout lecteur impartial; mais ils ne l'étoient point pour les Romains, qui se glorifioient de l'enlèvement des Sabines, et qui, comme le dit Saint-Évremond, étoient des voisins fâcheux et violens qui vouloient

chasser les justes possesseurs de leurs maisons, et labourer, la force à la main, les champs des autres. Au reste, ces reproches ne peuvent retomber sur le chantre d'Énée; il a dû se conformer au génie de sa nation, et c'est une considération qu'il ne faut jamais perdre de vue en lisant l'*Énéide*.

Annuit; et totum nutu tremefecit Olympum.

Ce vers, l'un des plus admirés de l'*Enéide*, est remarquable par sa précision et la belle image qu'il présente. Le sublime est ici dans la simplicité des mots qui expriment une grande chose : tout ce qui exprime l'action de la puissance doit être dit d'une manière simple et rapide. Ajoutez une épithète au mot *nutu* ou au mot *Olympum*, tout le sublime disparoît. Nous pensons que c'est sans raison que Macrobe reproche à Virgile d'avoir négligé la peinture des sourcils et de la chevelure du maître de l'Olympe. Il est vrai que Phidias avoit pris dans Homère le modèle de son Jupiter, *cuncta supercilio moventis;* mais ces détails appartenoient peut-être plus à la sculpture qu'à la poésie, qui a le double avantage de raconter et de peindre. Le sculpteur grec ne pouvoit montrer au spectateur, ni la profonde inclinaison des dieux, ni le tremblement du ciel.

Le spectateur effrayé devoit, en quelque sorte, lire sur le front de Jupiter le respect et l'effroi de l'Olympe absent; et pour cela l'artiste avoit besoin de peindre la chevelure et les sourcils du maître du tonnerre. Virgile n'a pas non plus cru devoir emprunter d'Homère l'idée des parfums qu'exhale la chevelure de Jupiter; mais il s'en est servi au premier livre pour peindre Vénus, et cette idée convenoit mieux en effet à la reine des amours :

Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravêre.

Interea Rutuli portis circum omnibus instant, etc.

Ce tableau de l'état de détresse où se trouvent les Troyens est remarquable par le choix des traits. Il faut avoir été témoin d'un pareil événement, et avoir vu soi-même les derniers efforts d'une ville assiégée, pour la peindre avec autant de vérité.

Nec spes ulla fugæ. Miseri stant turribus altis
Nequidquam, et rarâ muros cinxêre coronâ.

Un pinceau habile pourroit avec ces deux vers admirables faire le tableau des derniers instans d'une ville assiégée, sans que rien d'essentiel y fût omis. Ils rap-

pellent l'*apparent rari nantes* du premier livre, qui a donné au Poussin l'idée de son tableau du déluge. Le mot *altis*, rejeté à la fin du vers, exprime bien l'éloignement et l'élévation des derniers asiles des Troyens.

Dardanius caput ecce puer detectus honestum,
Qualis gemma, micat, fulvum quæ dividit aurum, etc.

Cette comparaison gracieuse et bien digne du fils de Vénus, de l'objet de ses tendres sollicitudes, forme ici un heureux contraste avec la peinture des horreurs du siège. Cette tête précieuse, à laquelle sont attachées de si grandes destinées, est exposée nue aux coups des assaillans: ce trait seul peint l'extrémité à laquelle sont réduits les assiégés. Leurs remparts ne sont plus défendus que par des enfans et des vieillards; le vieux Thymbris et le vieux Castor y sont aux premiers rangs.

Regem adit, et regi memorat nomenque genusque;
Quidve petat, quidve ipse ferat, etc.

Le poëte, qui vient de faire naître si adroitement dans l'esprit du lecteur l'impatience du retour d'Énée, se garde bien de peindre trop longuement son voyage: en deux traits il a dit son arrivée à la cour de Tarchon, son discours, ses demandes, et tous les motifs qu'il a

fait valoir ; son alliance, et les secours qu'on lui donne, ne sont pas décrits plus longuement. Virgile ne s'arrête qu'un instant au dénombrement des guerriers qui ont quitté les rives du Pô pour le suivre : cela étoit nécessaire au développement du sujet; et le poëte ne manque pas cette occasion de flatter ses concitoyens, particulièrement sa chère Mantoue, sur l'antiquité de son origine :

Mantoue, ouvrage heureux de plus d'un chef illustre ;
Tous nés en divers lieux ont augmenté son lustre.
Trois peuples divisés par leurs quatre tribus
A ses murs souverains apportent leurs tributs.

Vigilasne, deûm gens,
Æneæ? vigila,

Pour expliquer cette répétition, il est nécessaire de dire que cette expression étoit consacrée à Rome par les vestales, qui avoient coutume de l'adresser au grand pontife.

Jamque in conspectu Teucros habet et sua castra,
Stans celsâ in puppi; clypeum quum deinde sinistrâ
Extulit ardentem. Clamorem ad sidera tollunt, etc.

Virgile excelle toujours à peindre en peu de mots les situations les plus importantes. En deux traits il montre ici d'un côté Énée sur sa poupe, plein de joie et de

confiance à l'aspect de ses chers Troyens ; et de l'autre, ces derniers, naguère dans l'abattement, se pressant sur leurs remparts, et faisant retentir les airs de leurs cris d'allégresse.

On pourroit peut-être dire avec quelque raison que la comparaison des grues avec les Troyens assiégés, pour exprimer les élans et les effets de leur allégresse, est peu relevée, et n'offre pas assez de points de ressemblance ; elle est cependant empruntée d'Homère ainsi que la plus grande partie des comparaisons de Virgile. Ce ne sont pas toujours les plus heureux larcins qu'il lui ait faits. Il est pourtant juste de dire que le poëte grec l'emploie beaucoup plus à propos au troisième livre de l'*Iliade*, lorsque ses deux armées nombreuses vont se mesurer pour la première fois en plaine campagne. Au reste, les anciens n'ont jamais cherché dans ce genre beaucoup d'exactitude, et on ne peut nier que les modernes ne l'aient perfectionné ; Voltaire surtout offre dans la *Henriade* un grand nombre de comparaisons justes et ingénieuses.

At Rutulo regi ducibusque ea mira videri, etc.

Ce trait exprime bien tout l'empire qu'Énée avoit sur ses soldats, et en général l'influence qu'un seul

homme peut acquérir sur une multitude. Il étoit aussi bien naturel que les Troyens, qui n'attendoient leur salut que de ses secours, l'apperçussent les premiers. Les couleurs brillantes que le poëte donne au héros et à son armure aux yeux de ses compagnons ne sont pour les soldats de Turnus qu'une comète effrayante qui leur apporte la mort.

Sanguinei lugubrè rubent, etc.

Cette comparaison a quelque chose de sinistre, et prépare bien l'esprit des lecteurs aux scènes de carnage dont ils vont être les témoins. Celle qui suit immédiatement, et semble en être le complément, n'est pas moins propre à peindre l'effroi que l'arrivée d'Énée doit répandre parmi ses ennemis :

Aut sirius ardor;
Ille, sitim morbosque ferens mortalibus ægris, etc.

Turnus, lui seul, n'est pas effrayé de cet astre malfaisant qui apporte la mort aux foibles mortels ; et à son tour il rend le courage à ses troupes en leur adressant une courte harangue terminée par une sentence philosophique, qui a été si souvent répétée qu'elle est en quelque façon devenue commune. C'est le propre des idées vraies et bien prises dans la nature.

Audentes fortuna juvat.

Validis *incumbite* remis;
Tollite, ferte rates; inimicam *findite* rostris
Hanc terram, etc.

Les terminaisons répétées de l'impératif expriment bien dans ces deux vers l'impétuosité du brave Tarchon; mais son impatience trahit son courage, et seul de toute la flotte son vaisseau reste suspendu sur le rivage. Il semble que le poëte ait encore voulu donner ici une leçon aux chefs militaires. En général, cette descente de l'armée auxiliaire en présence de celle de Turnus est remarquable par la rapidité et le mouvement.

Signa canunt. Primus turmas invasit agrestes
Æneas...

Le signal est donné: c'est Énée qui ouvre le combat. Ce début a quelque chose d'imposant, et il commande l'attention.

Inde Lichan ferit, exsectum jam matre peremptâ,
Et tibi, Phœbe, sacrum, casus evadere ferri
Quòd licuit parvo.

Cette histoire d'un guerrier que le fer sauva à sa naissance, et qui périt par le fer, présente un contraste bien frappant, et fait naître une foule d'idées philosophiques. Lichas étoit venu au monde par l'opération

césarienne, ainsi appelée parce qu'elle fut employée pour la naissance d'un enfant de la famille Julia, qui fut tiré du ventre de sa mère après la mort de celle-ci, et pour cette raison appelé César, *quia matris alvus cæsa fuerat;* depuis ce temps tous les Jules prirent ce surnom. Cette opération a été tentée depuis avec succès sur des femmes vivantes.

Concurrunt; hæret pede pes, densusque viro vir.

Ce vers seul présente le tableau complet d'une mêlée. L'idée en est tirée du troisième livre de l'*Iliade;* mais la concision et la force de Virgile sont peut-être préférables à la manière d'Homère qui décrit *les javelots soutenant les javelots, les boucliers touchant les boucliers, les casques sur les casques*, etc.

Quò fugitis, socii? per vos et fortia facta,
Per ducis Evandri nomen, devictaque bella, etc.

Ce discours du jeune Pallas est plein de chaleur et de vivacité, et il est très-propre à intéresser les lecteurs en faveur de ce jeune prince, qui va leur faire répandre tant de larmes. C'est au nom de leurs premiers triomphes qu'il conjure ses soldats d'ajouter à leur gloire; c'étoit le plus puissant motif qu'il pût leur faire valoir; et le dernier

qu'il leur présente est l'impossibilité d'une retraite : d'un côté il leur montre les ennemis, et de l'autre l'immensité des mers, parfaitement exprimée par ce beau vers :

Ecce maris magnâ claudit nos obice pontus.

Laride Thymberque, simillima proles,
Indiscreta suis, gratusque parentibus error :
At nunc dura dedit vobis discrimina Pallas.

La mort de ces deux frères jumeaux chéris de leurs parens, et tellement ressemblans que la différence de leurs blessures seule a pu les distinguer, est un des plus beaux exemples de l'art avec lequel Virgile sait mêler ses batailles de la peinture des vertus de la paix et des mœurs domestiques. On a beaucoup vanté les combats du Tasse, et le Tasse a partout suivi Virgile auquel il a emprunté un grand nombre de beautés de détail. Parmi les larcins qu'il lui a faits, on peut citer celui-ci : « Pic et Laurent vivoient encore ; » tous deux avoient en même temps respiré le jour ; » tous deux avoient même air et mêmes traits, et leur » ressemblance étoit souvent pour leurs parens la » source d'une douce erreur. Mais Soliman met entr'eux » une cruelle différence ; à l'un il tranche la tête, il

» perce le sein à l'autre. » Ces détails si touchans sont copiés mot pour mot de Virgile. On ne trouve rien de semblable dans Homère. L'auteur de l'*Iliade* semble avoir moins pour but d'émouvoir que d'étonner le lecteur. L'étendue de ses récits, et surtout les longs discours de ses héros, sembloient cependant lui recommander d'une manière plus impérieuse de varier ses tableaux par ces scènes attendrissantes qui reposent l'attention, et renouvellent l'intérêt ; et on ne peut nier qu'en cela, comme nous l'avons dit plusieurs fois, le poëte latin ne lui soit bien supérieur. On pourroit ajouter que les batailles de Virgile sont présentées d'une manière plus régulière. M. de Puységur a placé Homère au nombre des écrivains militaires : on doit s'étonner qu'il n'y ait point placé l'auteur de l'*Enéide*. Partout, dit le comte Algarotti, Virgile fait éclater ses connoissances guerrières, soit qu'il s'agisse d'asseoir un camp, soit qu'il faille l'attaquer ou le défendre ; il sait aussi bien faire marcher une armée que la mettre en ordre de bataille, et il place avec art les corps qu'il désigne dans les lieux où ils ont le plus d'avantage. Au reste, il n'est pas étonnant qu'il soit initié dans les secrets de l'art militaire ; la plupart de ses amis, Pollion, Varus, Mécène, étoient guerriers; et Horace lui-même pouvoit entrer dans son

conseil de guerre, *militiæ quamquam piger et malus.*

Quoique les batailles de Virgile soient de la même époque que celles d'Homère, on ne peut nier qu'elles ne se ressentent des progrès que l'art de la guerre avoit faits chez les Romains. On seroit peut-être fondé à lui faire un reproche de cette espèce d'anachronisme; mais on regrette plutôt que son sujet ne lui ait pas permis de nous faire connoître cet art funeste au point où l'avoit porté l'habileté des Césars. Ses descriptions auroient peut-être fourni aux savans des notions plus précises que celles de Polybe. Mais combien cette funeste science a fait de progrès depuis le siècle d'Auguste! Elle a laissé bien loin derrière elle les arts qui tendent à conserver les hommes et à les rendre meilleurs; tout est changé, et les poëtes peuvent regarder ce sujet comme entièrement neuf. On a souvent dit que depuis l'invention de la poudre, depuis que les hommes ne se pressent plus corps à corps sur un champ de bataille, les tableaux de la guerre fournissent moins de descriptions à la poésie. Cette assertion restera sans réponse, jusqu'à ce qu'un poëte de génie se soit lui-même trouvé sur un champ de bataille, et qu'il ait entendu les coups redoublés de la mousqueterie et les détonations du canon. Quoi de plus imposant, en effet, que ces lignes immenses, hérissées d'armes brillantes, qui

se meuvent à la fois, que la fumée couvre tout à coup, et que des feux pareils à ceux de la foudre éclairent par intervalles? Ajoutez-y le sifflement des balles, celui du boulet meurtrier qui frappe la terre et prend un nouvel essor; les éclats de l'obus, qui porte au loin ses ravages; la marche imposante de la bombe enflammée qui descend jusqu'aux entrailles de la terre, et dont les éclats, semblables à l'éruption d'un volcan, soulèvent les plus vastes édifices.... Quoi de plus digne de la poésie, et de plus fait pour échauffer l'imagination? Voltaire auroit pu, dans sa *Henriade*, faire plusieurs tableaux de ce genre; mais, comme on l'a dit ailleurs, lorsque Voltaire composa son poëme, il ne connoissoit encore que Paris et la cour. La bataille de Fontenoi, qu'il a décrite depuis, n'est qu'une bien foible esquisse des scènes que nous venons d'indiquer: ce qui manque le plus dans ce poëme, comme dans *la Henriade*, ce sont les détails et la vérité des couleurs.

Saxo ferit ora Thoantis,
Ossaque dispersit cerebro permixta cruento.

Le premier de ces deux vers exprime la rapidité de la pierre qu'a lancée Pallas, et le second montre bien à l'imagination ses effrayans effets.

Desilnit Turnus bijugis; pedes apparat ire, etc.

Ce tableau de Turnus comparé à un lion a toute la vigueur des couleurs d'Homère. Celui de son combat avec Pallas est tracé rapidement, et cependant il est complet. Virgile décrit en peu de mots ce qui eût fourni plusieurs pages au poëte grec. On y remarque des vers brillans, surtout dans le genre descriptif où il excelle toujours, tels que ceux-ci :

At Pallas magnis emittit viribus hastam,
Vaginâque cavâ fulgentem deripit ensem.
Illa volans, humeri surgunt quà tegmina summa,
Incidit.

On voit bien dans les premiers les efforts de Pallas : le troisième montre à la fois et la rapidité et les effets du coup qu'il porte. On ne peut comparer ici Virgile qu'à lui-même, et la lance de Pallas rappelle le javelot de Laocoon, dans le second livre.

Quo nunc Turnus ovat spolio gaudetque potitus :
Nescia mens hominum fati sortisque futuræ, etc.

Virgile a toujours soin de préparer les évènemens les plus importans par quelques oracles ou quelque pensée philosophique : ici, c'est la vanité de Turnus à se parer des dépouilles de son ennemi qui prépare sa perte. Le

poëte, qui veut recommander à l'attention du lecteur ce baudrier destiné à faire en quelque façon le dénouement du poëme, en fait la description avec soin, et il consacre plusieurs vers à cette action de Turnus, très-ordinaire en elle-même : un seul lui auroit suffi dans toute autre occasion. Le vers suivant offre un exemple remarquable de sa concision ordinaire.

O dolor atque decus magnum redituræ parenti!

Que de sentimens exprimés dans une seule ligne ! La douleur que doit causer la mort du jeune héros, l'illustration de sa famille par son glorieux trépas, et surtout l'affliction du bon Évandre, tout cela est en trois mots.

Pallas, Evander, in ipsis
Omnia sunt oculis; mensæ, quas advena primas
Tunc adiit, dextræque datæ.

Il est essentiel d'observer ici que les actions les plus importantes d'Énée sont toujours déterminées par des sentimens de justice et de vertu. Il se rappelle qu'il est fils en voyant égorger Priam, et il vole au secours de son père ; il se rappelle qu'il est père lorsqu'un jeune homme implore sa clémence, et il lui pardonne en faveur d'Ascagne : ici, il a devant les yeux le meurtre du jeune Pallas et la douleur d'Évandre, à la table duquel il s'est assis,

ce qui étoit chez les anciens le témoignage de l'amitié la plus inviolable ; il voit les bienfaits et les larmes de ce bon roi, et c'est pour venger son fils qu'il veut immoler huit jeunes guerriers, qu'il égorge le lâche Magus, qu'il poursuit impitoyablement un prêtre d'Apollon, refuse la sépulture à ses victimes ; et qu'enfin, tel qu'Égéon aux cent bras, vomissant des torrens de flamme, il porte partout la terreur et la mort.

Et genua amplectens effatur talia supplex...

Cette prière du lâche Magus est empruntée de celle d'Adraste, dans le sixième livre de l'*Iliade*, où elle a plus d'effet sur le cœur de Ménélas que sur celui d'Énée. Le héros grec, qui n'est point animé au carnage par les mêmes motifs, a pitié d'un homme sans défense, et il le fait conduire à ses vaisseaux ; mais Agamemnon vient lui-même l'égorger froidement, disant à son frère « que tous les habitans d'Ilion doivent périr sans recevoir » de sépulture, même l'enfant que la mère porte sur son » sein. » Il seroit assurément fort difficile d'excuser tant de férocité dans le roi des rois et dans le chef de tant de nations sans s'appuyer des mœurs de ce temps-là.

Quem pius Æneas dictis affatur amaris...

C'est ici surtout qu'on a fait à Virgile le reproche d'avoir

employé l'épithète de *pius*, si souvent répétée, lors même qu'Énée se montre si implacable. On n'a pas fait attention que *pius* ne veut pas dire seulement *pieux*, et que son acception est beaucoup plus étendue en latin qu'en français ; que Virgile surtout l'emploie pour exprimer le respect envers les dieux, la piété filiale, l'humanité, le courage même et la reconnoissance ; et que c'est dans cette occasion surtout qu'il a pris soin de ne montrer son héros cruel et implacable, que parce qu'il est sensible, reconnoissant, et fidèle observateur des traités. C'est aussi à cette fausse interprétation que l'on doit attribuer une grande partie des critiques faites sur le caractère d'Énée : Saint-Évremond va jusqu'à dire que ce héros est plus fait pour être à la tête d'un couvent de nonnes qu'à la tête d'une armée. Saint-Évremond n'a pas vu que les Romains regardoient Énée comme le fondateur de Rome, et que l'origine de tous les peuples anciens étoit liée dans la tradition aux idées religieuses : Rome ainsi qu'Ilion étoit regardée comme la patrie des dieux et des héros ; le fils d'Anchise n'emmenoit pas seulement avec lui les Troyens, mais les divinités de Troie. Pourquoi donc Virgile n'auroit-il pu dire le *pieux Énée*, comme le Tasse dit le *pieux Bouillon ?* Aucun critique ne s'est récrié sur cette épithète donnée au chef des chrétiens

dans *la Jérusalem delivrée*. En voici peut-être la raison. La piété envers le dieu de l'évangile ne peut nous paroître déplacée, parce que nous croyons à la même religion que le chef des croisés, et que nous avons été élevés dans cette croyance ; mais nous ne croyons point aux dieux du paganisme, et la piété d'Énée n'est à nos yeux qu'une superstition ridicule. Il faut donc se transporter au temps des Romains en lisant l'*Énéide* ; il est donc nécessaire d'avoir, si on peut parler ainsi, une croyance poétique à Jupiter, Junon, Vénus, etc. La fable est devenue, par les vers d'Homère, la religion des arts ; et si cette religion avoit besoin de quelques miracles, de quelques prodiges, pour s'accréditer dans l'esprit des lecteurs, le génie du poëte latin ne pourroit-il pas nous en tenir lieu ?

Non vivida bello
Dextra viris, animusque ferox, patiensque pericli.

Cette ironie, que quelques commentateurs ont prise au sérieux, et que Desfontaines appelle néanmoins un *bon mot* de Jupiter, montre bien clairement la prédilection du maître des dieux pour la nation troyenne. Junon, qui a une grâce à lui demander, s'apperçoit bien de cette raillerie ; mais elle dissimule son ressentiment, et prodigue à son puissant époux des témoignages de

tendresse et de soumission très-éloignés de son caractère. Ce tableau est bien dans la nature ; et en général on peut dire que les poëtes ont donné à cet auguste couple les couleurs et le caractère de la plus grande partie des époux.

Tolle fugâ Turnum, atque instantibus eripe fatis...

Cet unique moyen de salut que Jupiter présente à Junon pour son cher Turnus offre une triste alternative : il faut qu'il se déshonore en fuyant, ou qu'il périsse s'il reste sur le champ de bataille. Mais avec quelle adresse le poëte sait entretenir l'intérêt et éloigner le dénouement ! et quel ingénieux stratagème il prête à cette déesse, pour sauver à la fois les jours et la gloire de son héros !

Nube cavâ tenuem sine viribus umbram
In faciem Æneæ, etc.

La description de ce fantôme est d'une perfection admirable ; le poëte a le talent de faire voir, de faire sentir une ombre légère qui échappe à tous les sens ; ses expressions sont, si l'on peut parler ainsi, aériennes comme le phénomène qu'il décrit. Tout le monde connoît le fantôme du Camoëns ; et, quoiqu'il soit loin d'être une imitation de celui de Virgile, on ne sera pas fâché

d'en trouver ici la description d'après la traduction de M. de Laharpe. « Je n'avois pas fini de parler, dit » Gama, que nous vîmes s'élever du sein des flots un » fantôme épouvantable : sa taille étoit gigantesque ; ses » membres égaloient en grosseur l'énorme colosse de » Rhodes, l'une des merveilles du monde ; son front étoit » sombre et menaçant ; sa barbe étoit hérissée, ses yeux » caves et étincelans, son regard horrible, sa chevelure » épaisse et fangeuse, son teint pâle et couleur de terre, » ses lèvres noires et ses dents livides ; l'effroyable son » de sa voix parut sortir du plus profond des abîmes, » etc. » Ce morceau du Camoëns est sublime ; et c'est le plus beau de son poëme, quoiqu'il en ait gâté la fin par un récit inutile et beaucoup trop long. Mais il n'est pas du tout dans le genre de celui de Virgile, et il ne doit pas lui être comparé, quoique Desfontaines y ait trouvé quelque ressemblance, à peu près comme un médecin de nos jours a reconnu dans Homère des traces de la vaccine. Les vers par lesquels le poëte latin achève le portrait de son fantôme sont d'une extrême légèreté.

Morte obitâ quales fama est volitare figuras,
Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus.

On pourroit s'étonner néanmoins que Turnus prenne l'ombre du héros pour le héros lui-même, et qu'un

simple fantôme puisse le tromper à ce point. Mais Turnus est dans la chaleur du combat; il cherche Énée depuis long-temps, et il est tout naturel que son imagination et sa fureur aident à cette ruse. Le poëte fait ensuite un tableau très-énergique du désespoir de ce héros entraîné seul par son courage au milieu des flots, voyant le combat et ne pouvant y prendre part : il étoit impossible de mettre dans une situation plus piquante un guerrier aussi impétueux ; il veut se donner la mort, il veut se précipiter dans le sein de la mer, et regagner le champ de bataille à la nage. C'est surtout ici que le caractère de Turnus ressemble beaucoup à celui d'Achille. Il ne faut rien moins que les efforts de la puissante Junon pour le retenir; et il est évident que c'est pour mieux peindre les élans vigoureux du guerrier, que le poëte a donné dans ces vers l'épithète de *maxima* à la reine des dieux.

At Jovis interea monitis Mesentius ardens...

On ne conçoit guère d'abord pourquoi Jupiter excite lui-même au combat Mézence qui affecte le plus profond mépris pour sa puissance ; mais il est évident que c'est pour cela même que le maître des dieux veut le pousser à sa perte et le punir de ses forfaits par la main du pieux Énée. De plus, il est utile d'observer que les poëtes de l'antiquité n'ont jamais manqué d'attribuer

aux dieux les plus hauts faits de leurs héros, voulant par-là exciter l'admiration des hommes, et leur inspirer un respect salutaire pour la divinité; ce qui compense bien suffisamment l'intérêt qu'eût inspiré un personnage agissant sans la participation divine. Virgile, voulant ici rehausser la victoire d'Énée, avoit besoin d'illustrer sa victime par des faits éclatans; mais il n'a pas voulu en laisser tout le mérite au contempteur des dieux.

Poplite Palmum
Succiso volvi segnem sinit.

Les lâches ne manquent jamais d'être les premières victimes, et Mézence coupant le jarret du fuyard Palmus semble avoir voulu lui imprimer les preuves de sa bassesse, et lui ôter tout moyen de fuir. Au reste, pour apprécier tous les détails des combats d'Homère et de Virgile, il faudroit que nous connussions davantage les mœurs et les usages militaires des anciens. Les préjugés du point d'honneur ne sont pas partout et toujours les mêmes. Il est telle blessure qui devient honteuse ou glorieuse par l'idée qui y est attachée. Il n'est point de guerrier de nos jours qui n'aimât mieux être atteint d'une balle que de recevoir un léger coup sur la joue dans une dispute, ou qui n'aimât mieux être assommé à coups de massue que d'être frappé légèrement avec une canne.

Je traversai un jour une grande foule assemblée autour d'un grenadier qui venoit d'avoir une querelle, et qui étoit appuyé sur une borne, déplorant comme Mézence sa triste destinée : « Malheureux que je suis, disoit-il, » j'ai reçu des coups de bâton! au moins si c'étoit des » coups de sabre! Que dira-t-on de moi à la caserne? » De grosses larmes rouloient dans ses yeux, et il se répandoit en imprécations contre ses adversaires. Voilà les mœurs militaires des Français et des peuples modernes; voilà ce qu'il faut connoître pour représenter sur la scène les guerriers de notre temps. Et vraisemblablement les anciens avoient aussi un point d'honneur; la guerre avoit ses usages, ses préjugés; le courage, ses lois particulières : il faudroit être parfaitement instruit de ces détails, et toutes les traditions ne sont pas arrivées jusqu'à nous.

Te quoque fata
Prospectant paria, atque eadem mox arva tenebis.

Les anciens croyoient que les mourans avoient le don de la divination; ici il est bien naturel qu'Orode, si cruellement outragé par son vainqueur, desire et prévoie le juste châtiment de ses insultantes railleries. C'est ainsi que dans le sixième livre de l'*Iliade* Homère met dans la bouche de Patrocle expirant la prédiction de la mort d'Hector.

Cædebant pariter pariterque ruebant
Victores victique, neque his fuga nota neque illis.

On voit bien ici dans la répétition des mêmes idées et des mots opposés les efforts des deux armées, l'acharnement égal des guerriers rivaux, et l'incertitude de la victoire. Les dieux suivant d'un œil attentif, du haut de l'Olympe, les chances du combat, donnent à ce spectacle le dernier degré d'intérêt. Rien n'est oublié pour exciter l'attention, et c'est dans cet état de choses qu'Énée va paroître avec un nouvel éclat; c'est un géant qu'il doit combattre; les pieds de son ennemi touchent la terre, sa tête est cachée dans les nues, et il attend le héros de pied ferme. Cette dernière idée est exprimée par une figure juste et hardie qui donne au fier Mézence l'attitude d'un roc inébranlable : *mole sua stat.*

Dextra mihi deus, et telum, quod missile libro,
Nunc adsint.

Le caractère du contempteur des dieux est parfaitement soutenu dans ce passage, et il est fort adroitement mis en opposition avec la piété d'Énée. Cette situation a été imitée par l'auteur de la *Henriade* dans le combat de Turenne et de d'Aumale; Voltaire met comme Virgile un guerrier pieux en opposition avec un guerrier qui ne croit qu'à son épée;

« O dieu! cria Turenne, arbitre de mon roi,
» Descends, juge sa cause, et combats avec moi.
» Le courage n'est rien sans ta main protectrice;
» J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice. »
D'Aumale répondit : « J'attends tout de mon bras:
» C'est de nous que dépend le destin des combats.
» En vain l'homme timide implore un dieu suprême;
» Tranquille au haut du ciel il nous laisse à nous même.
» Le parti le plus juste est celui du vainqueur;
» Et le dieu de la guerre est la seule valeur. »

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Cette image d'un guerrier mourant loin de sa patrie est aussi touchante qu'elle est bien prise dans la nature. Antor a quitté la Grèce depuis long-temps; et, par un exemple bien frappant des vicissitudes humaines, un Grec meurt en combattant pour les Troyens. C'est vers sa chère Argos qu'il tourne ses derniers regards; ce sont les souvenirs de son enfance qui forment ses dernières pensées. Ce vers a toujours été l'un des plus admirés de l'*Énéide*, et il est regardé comme un de ceux qui caractérisent le mieux l'ame sensible de Virgile. M. Michaud l'a heureusement imité dans son poëme du *Printemps d'un Proscrit :*

A tout ce que j'aimai j'adressai mes adieux.
O rivages de l'Ain, vallons délicieux,

O bois dont mon enfance avoit cherché l'ombrage,
Vous mêliez à mon deuil votre riante image!
Et mes derniers regards, en ces affreux instans,
Se détournoient vers vous et cherchoient le printemps.

Cette pensée a moins de développement dans Virgile, parce qu'elle devoit être aussi rapide que la mort met peu de temps à trancher les jours d'un guerrier blessé mortellement; mais les souvenirs d'un homme condamné à mourir, et livré seul long-temps dans un cachot à toute l'horreur de sa situation, doivent être exprimés avec plus d'étendue, surtout lorsque c'est l'auteur lui-même qui raconte d'une manière si touchante tout ce qui s'est passé alors dans son cœur.

Fallit te incautum pietas tua.

Énée se conduit ici bien différemment de Turnus: celui-ci a lui-même défié Pallas qui combattoit pour la 1re. fois; il s'est écrié avec orgueil, *soli mihi Pallas debetur.* Il a outragé ce jeune guerrier après l'avoir immolé; il s'est paré de ses dépouilles, et il n'a renvoyé son corps à son malheureux père que pour augmenter la douleur de ce bon vieillard. Loin de là, le héros troyen ne combat qu'à regret le vertueux Lausus qui s'avance contre lui d'une manière fière et menaçante, et semble braver son courage; il lui rend ses armes, et veut que son corps

soit réuni à celui de ses ancêtres. C'est ainsi que le poëte a su distinguer deux caractères qui jusqu'alors avoient paru quelquefois également dignes d'intérêt. Tous deux sont issus du sang des dieux ; tous deux les révèrent et en sont également protégés ; tous deux, à la fleur de l'âge, combattent avec la même valeur. Mais la barbare férocité de Turnus fait ressortir ici le caractère d'Énée, et le présente à l'admiration comme le héros le plus accompli : sa douleur en voyant expirer l'infortuné Lausus est parfaitement exprimée. Pope a dit d'Homère et de Virgile qu'ils ressembloient chacun aux héros qu'ils ont chantés. Le génie d'Homère est bouillant, impétueux comme Achille ; celui de Virgile est religieux, compatissant, sensible, comme le cœur d'Énée : son ame est tout entière dans les vers suivans :

Ingemuit miserans graviter, dextramque tetendit ;
Et mentem patriæ subiit pietatis imago :
Quid tibi nunc, miserande puer, pro laudibus istis,
Quid pius Æneas tantâ dabit indole dignum ?

Æneæ magni dextrâ cadis.

On a blâmé Virgile d'avoir mis dans la bouche de son héros ces expressions de jactance.

L'usage et les mœurs de ces temps-là justifient assez le poëte, et sous ce rapport il y auroit certainement beaucoup plus à blâmer dans Homère que dans Virgile; au reste, les plus sages moralistes ont pensé qu'il étoit des circonstances où on pouvoit rendre de soi-même le témoignage que l'on croit juste. Quintilien accorde ce privilège aux poëtes : *Oportet poetam bene de se semper sentire.* Montaigne dit « qu'une chose étant vraie peut être » dite de soi-même par un grand homme, quand il n'y » a pas de sujet de le soupçonner d'affectation. » Et c'est dans ce sens qu'il blâme Tacite d'avoir dit : « C'é- » toit du temps que j'étois préteur, ce que je dis sans » vanité. »

Hoc decus illi,
Hoc solamen erat; bellis hoc victor abibat
Omnibus. Alloquitur merentem, et talibus infit, etc.

Ce superbe coursier, la gloire et la consolation de Mézence, a cent fois triomphé avec lui dans les combats : ce guerrier a été chassé de ses états par ses propres sujets; il a perdu son fils; son cheval est le seul compagnon, le seul ami qui lui reste. Il n'est point étonnant qu'il lui adresse un discours au moment où il vole avec lui au combat pour la dernière fois. Virgile

avoit ici l'autorité d'Homère qui fait parler Hector à ses chevaux Xanthus, Podagus, Ethon et Lampos : on n'a qu'à lire ce discours dans le huitième livre de l'*Iliade*. Il est vrai qu'il a trouvé des critiques, et M. de Lamotte a cherché à le tourner en ridicule ; mais il nous semble que la critique de M. de Lamotte n'est pas sans réplique. Il n'est rien de si commun que de voir des hommes parler aux animaux avec lesquels ils vivent habituellement : le berger des Pyrénées parle à ses chèvres ; le bouvier harangue ses bœufs ; le chasseur adresse des discours à son chien ; l'écuyer parle sans cesse aux chevaux qu'il veut dresser. Le cheval est susceptible d'éprouver quelques unes des affections que nous éprouvons nous-mêmes. Virgile représente le cheval de Mézence comme affligé des malheurs de son maître, *alloquitur mœrentem ;* et dès lors le discours qui lui est adressé ne sort plus de la vraisemblance épique. « Cet » animal fougueux, dit M. de Buffon en parlant du » cheval, partage avec l'homme les fatigues de la guerre » et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, » il voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des » armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même » ardeur ; il partage aussi ses plaisirs à la chasse, aux » tournois, à la course ; il ne se refuse à rien, sert de

» toutes ses forces, s'excède, et meurt même pour mieux » obéir. » D'après ce portrait que M. de Buffon fait du cheval, il seroit difficile de ne pas trouver le discours de Mézence vraisemblable ; il seroit difficile même de n'en être pas touché. Ce discours peint très-bien la situation de Mézence qui a perdu tout ce qui lui étoit cher ; il donne une juste idée de ce guerrier farouche, qui méprise les dieux et les hommes, et qui n'a d'autre consolation que son cheval, de même qu'il n'a pour divinité que son épée. Homère est allé jusqu'à faire parler les chevaux eux-mêmes : nous avouons qu'en cela il seroit plus difficile de le défendre ; mais Virgile ne s'est jamais permis cette inconvenance.

Unum hoc, per, si qua est victis venia hostibus, oro,
Corpus humo patiare tegi : scio acerba meorum
Circumstare odia ; hunc, oro, defende furorem,
Et me consortem nati concede sepulcro.

Le caractère de Mézence a fourni au Tasse l'idée du caractère d'Argant : impatient comme le guerrier de Virgile, inexorable, farouche, infatigable, invincible dans les combats, Argant méprise aussi les dieux ; son épée est sa raison et sa loi. La mort de l'un est cependant beaucoup moins intéressante que celle de l'autre.

Mézence en expirant se repent de tous ses crimes; il se ressouvient de son fils, et l'ombre de ce fils chéri semble demander grâce pour sa mémoire. Argant, au contraire, meurt comme il a vécu, sans langueur, sans foiblesse, et toujours la menace à la bouche. L'audace, l'orgueil et la fureur respirent dans ses derniers mots et dans ses derniers accens. Il n'a point de fils, il n'a point d'ami, et il ne regrette rien sur la terre. Le remords n'est éveillé dans son cœur ni par le souvenir de sa famille, ni par l'idée de ses ayeux, ni par celle de ses funérailles. Toutes ces images touchantes se trouvent dans le tableau rapide de Virgile; et c'est par l'expression de ces sentimens que le poëte latin l'emporte évidemment sur tous ses rivaux. Nulle part les passions et les affections naturelles ne sont représentées avec plus de vérité que dans l'*Énéide*, et j'ose dire que les derniers livres sont en quelque sorte supérieurs sur ce point aux premiers. On y trouve peut-être des tableaux moins parfaits, mais le sentiment n'y a rien perdu; moins l'art s'y montre à découvert, plus la nature s'y découvre tout entière. Ces derniers livres, que Virgile vouloit retoucher, sont, pour ainsi dire, le premier jet d'un homme qui écrit avec son cœur encore plus qu'avec son esprit. Le poëte se proposoit de les revoir dans ces

mêmes lieux qui avoient inspiré Homère : si la mort ne l'eût point surpris, il nous eût montré sans doute un génie divin, mais il ne nous eût pas montré peut-être toute son ame ; et l'ame d'un poëte sensible comme Virgile ne doit pas moins inspirer d'admiration et d'intérêt que son génie.

ÆNEIS.

LIBER UNDECIMUS.

Oceanum interea surgens Aurora reliquit.
Æneas, quamquam et sociis dare tempus humandis
Præcipitant curæ, turbataque funere mens est,
Vota deûm primo victor solvebat Eoo.
Ingentem quercum, decisis undique ramis,
Constituit tumulo, fulgentiaque induit arma,
Mezentî ducis exuvias, tibi, magne, tropæum,
Bellipotens: aptat rorantes sanguine cristas,
Telaque trunca viri, et bis sex thoraca petitum
Perfossumque locis; clypeumque ex ære sinistræ
Subligat, atque ensem collo suspendit eburnum.
Tum socios, namque omnis eum stipata tegebat
Turba ducum, sic incipiens hortatur ovantes:

L'ÉNÉIDE.

LIVRE ONZIÈME.

L'Aurore cependant abandonnoit les mers.
Énée, à ses succès mêlant des soins amers,
A ses braves guerriers, victimes volontaires,
Est pressé de payer les devoirs funéraires;
Mais il veut avant tout, triomphateur pieux,
Aux dieux qui l'ont fait vaincre offrir ses justes vœux.
Par son ordre, en un lieu qui domine la plaine,
S'élève sans rameaux l'énorme tronc d'un chêne.
Là, du fougueux Mézence, immolé par son bras,
Il consacre l'image au grand dieu des combats;
A la place du guerrier l'armure étincelante,
Ses javelots brisés, son aigrette sanglante;
A sa gauche il suspend son large bouclier;
Son glaive, dont l'ivoire enveloppe l'acier,
Se rattache à son cou; sa pesante cuirasse
De douze coups percée en offre encor la trace;

Maxima res effecta, viri : timor omnis abesto,
Quod superest. Hæc sunt spolia, et de rege superbo
Primitiæ; manibusque meis Mezentius hîc est.
Nunc iter ad regem nobis murosque Latinos.
Arma parate, animis et spe præsumite bellum;
Ne qua mora ignaros, ubi primùm vellere signa
Annuerint superi pubemque educere castris,
Impediat, segnesve metu sententia tardet.
Interea socios inhumataque corpora terræ
Mandemus; qui solus honos Acheronte sub imo est.
Ite, ait, egregias animas, quæ sanguine nobis
Hanc patriam peperere suo, decorate supremis
Muneribus; mæstamque Evandri primus ad urbem
Mittatur Pallas, quem non virtutis egentem
Abstulit atra dies, et funere mersit acerbo.

Enfin ce tronc brillant, ce chêne tout armé,
Paroît offrir aux yeux Mézence ranimé.
Le héros, qu'environne une nombreuse suite,
Harangue ainsi l'armée et sa vaillante élite :
« Courage, mes amis ! de glorieux succès
» De votre heureuse audace ont été les essais.
» Plusieurs chefs sont tombés : mais ces grands sacrifices
» De nos tributs guerriers ne sont que les prémices ;
» A la patrie, à vous, ma main les immola :
» Ce Mézence si fier, mes amis, le voilà.
» Avançons maintenant, et jusques à Laurente
» Suivons de nos destins la course triomphante ;
» Ma voix à votre ardeur promet d'autres combats :
» Préparez donc vos cœurs, vos armes et vos bras.
» Mais, avant tout, il faut consoler la mémoire
» De ceux qui de leur sang ont payé notre gloire,
» Et dans leur triste asile accompagner leurs corps,
» Seule marque d'honneur qui reste aux sombres bords :
» C'est leur sang qui pour nous conquit une patrie ;
» Allez donc, et pleurez sur leur cendre chérie.
» Dans les murs, dans les bras d'un père malheureux,
» Remettons ce Pallas, si grand, si généreux,

Sic ait illacrymans, recipitque ad limina gressum,
Corpus ubi exanimi positum Pallantis Acœtes
Servabat senior, qui Parrhasio Evandro
Armiger antè fuit; sed non felicibus æquè
Tum comes auspiciis caro datus ibat alumno.
Circùm omnes famulûmque manus, Trojanaque turba,
Et mæstum Iliades crinem de more solutæ.
Ut verò Æneas foribus sese intulit altis,
Ingentem gemitum tunsis ad sidera tollunt
Pectoribus, mæstoque immugit regia luctu.
Ipse caput nivei fultum Pallantis et ora
Ut vidit, levique patens in pectore vulnus
Cuspidis Ausoniæ, lacrymis ita fatur obortis:
Tene, inquit, miserande puer, quum læta veniret,
Invidit fortuna mihi, ne regna videres
Nostra, neque ad sedes victor veherere paternas?

» Qui dévoua pour nous sa précieuse vie,
» Qu'un sort prématuré nous a sitôt ravie. »
Il dit, pleure, et retourne à ce séjour de deuil,
Où du jeune héros repose le cercueil.
Acète y présidoit, ce vieillard plein de zèle,
Qui d'Évandre autrefois fut l'écuyer fidèle,
Qui depuis, gouverneur du malheureux Pallas,
Sous un moins doux auspice avoit suivi ses pas.
Là se pressoient en foule, autour du mausolée,
De ses chers serviteurs la troupe désolée,
Des Toscans, des Troyens, et des mères en pleurs,
Dont les cheveux épars attestent les douleurs.
Mais au lit funéraire Énée à peine arrive,
Soudain de tous côtés sort une voix plaintive;
Et les pleurs, les sanglots, les plaintes, les regrets,
De leur deuil unanime ont rempli le palais.
A peine il apperçoit la blessure cruelle,
Ce beau front que flétrit une pâleur mortelle,
Il gémit, il s'écrie en le baignant de pleurs :
« Objet de ma tendresse, objet de mes douleurs,
» C'est quand je suis heureux que tu quittes la vie !
» Tu n'as pu, triomphant, rentrer dans ta patrie,

Non hæc Evandro de te promissa parenti
Discedens dederam, quum me complexus euntem
Mitteret in magnum imperium, metuensque moneret
Acres esse viros, cum durâ prœlia gente.
Et nunc ille quidem, spe multùm captus inani,
Fors et vota facit, cumulatque altaria donis;
Nos juvenem exanimum, et nil jam cœlestibus ullis
Debentem, vano mœsti comitamur honore.
Infelix, nati funus crudele videbis!
Hi nostri reditus exspectatique triumphi!
Hæc mea magna fides! At non, Evandre, pudendis
Vulneribus pulsum adspicies; nec sospite dirum
Optabis nato funus pater. Hei mihi! quantum
Præsidium, Ausonia, et quantum tu perdis, Iule!

» Et, me félicitant de mes nouveaux destins,
» Embellir un bonheur préparé par tes mains.
» Hélas ! ce n'est point là ce qu'au sensible Évandre
» Avoit promis ma foi, quand ce père si tendre,
» Dans ses derniers adieux m'inondant de ses pleurs,
» De son cœur paternel exprimoit les terreurs,
» M'annonçoit les dangers de cette horrible guerre,
» Quel peuple belliqueux habitoit cette terre,
» D'un empire puissant m'assuroit le secours,
» Et de son cher Pallas me confioit les jours !
» Hélas ! en ce moment sa crédule tendresse
» Peut-être implore en vain l'effet de ma promesse,
» Et, chargeant les autels d'offrandes et de vœux,
» De sa vaine prière importune les dieux ;
» Et nous, lorsque son fils descend dans la nuit sombre,
» D'inutiles honneurs nous entourons son ombre !
» Retour infortuné ! malheureux père ! hélas !
» Dans quel état affreux je lui remets Pallas !
» Des larmes, des cyprès, cette tombe fatale,
» Voilà de ce héros la pompe triomphale !
» Mais d'un fils avili le coupable retour
» Ne te forcera point à détester le jour.

Hæc ubi deflevit, tolli miserabile corpus
Imperat, et toto lectos ex agmine mittit
Mille viros, qui supremum comitentur honorem,
Intersintque patris lacrymis: solatia luctûs
Exigua ingentis, misero sed debita patri.
Haud segnes alii crates et molle feretrum
Arbuteis texunt virgis et vimine querno,
Exstructosque toros obtentu frondis inumbrant.
Hîc juvenem agresti sublimem stramine ponunt:
Qualem virgineo demessum pollice florem,
Seu mollis violæ, seu languentis hyacinthi,
Cui neque fulgor adhuc, nec dum sua forma recessit;
Non jam mater alit tellus, viresque ministrat.
Tunc geminas vestes, auroque ostroque rigentes,
Extulit Æneas, quas illi læta laborum

» Ta gloire sans rougir pourra voir ses blessures,
» Et son grand nom vivra chez les races futures.
» O douleurs! ô regrets! ô destins ennemis!
» Quel deuil pour les Troyens! quel malheur pour mon fils!»
Ayant ainsi pleuré sur ce trépas funeste,
Le héros, pour porter ce déplorable reste,
Choisit mille guerriers, dont les nobles douleurs
Aux larmes de son père iront mêler leurs pleurs:
Foible soulagement d'une perte si grande!
Mais l'amitié le veut, la pitié le commande.
De la pompe funèbre on hâte les travaux,
Et le lierre et l'osier enlaçant leurs rameaux
Du flexible cercueil forment l'architecture;
Alentour se déploie un voile de verdure.
Là, pâle, et de sanglots, de pleurs environné,
Repose sur son lit le prince infortuné:
Ainsi de nos bosquets la rose matinale,
Que cueille avant l'aurore une main virginale
Pour en parer son sein ou l'or de ses cheveux,
D'un reste de beauté brille encore à nos yeux;
Mais du sol maternel une fois séparée,
Sa feuille se flétrit et meurt décolorée.

Ipsa suis quondam manibus Sidonia Dido
Fecerat, et tenui telas discreverat auro.
Harum unam juveni supremum mæstus honorem
Induit, arsurasque comas obnubit amictu:
Multaque præterea Laurentis præmia pugnæ
Aggerat, et longo prædam jubet ordine duci.
Addit equos et tela, quibus spoliaverat hostem.
Vinxerat et post terga manus, quos mitteret umbris
Inferias, cæso sparsuros sanguine flammam:
Indutosque jubet truncos hostilibus armis
Ipsos ferre duces, inimicaque nomina figi.
Ducitur infelix ævo confectus Acœtes,
Pectora nunc fœdans pugnis, nunc unguibus ora:
Sternitur et toto projectus corpore terræ.
Ducunt et Rutulo perfusos sanguine currus.
Pòst bellator equus, positis insignibus, Æthon
It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora.
Hastam alii galeamque ferunt; nam cetera Turnus

Puis deux riches habits où la belle Didon
En or avoit brodé la pourpre de Sidon,
Doux présent de l'amour et son plus cher ouvrage,
Du monarque éploré sont le dernier hommage;
L'un recouvre son corps, et l'autre ses cheveux,
Que bientôt du bûcher vont dévorer les feux.
Puis viennent à pas lents, par la foule escortées,
Les armes des vaincus, en triomphe portées;
Les lances, les chevaux aux Latins enlevés,
Et les nombreux captifs au bûcher réservés,
Malheureux dont le sang doit consoler sa cendre,
Et dans la même nuit condamnés à descendre!
Les chefs les plus vaillans portent sur des tronçons
Les glaives des vaincus où se lisent leurs noms.
Parmi cet appareil et de deuil et de gloire,
Qui de son noble élève honore la mémoire,
Acète, succombant à son âge, au chagrin,
Déchire ses habits et se meurtrit le sein,
Ou vaincu par ses pleurs roule sur la poussière:
Après lui s'avançoit, dans sa pompe guerrière,
Du malheureux Pallas le char ensanglanté;
Puis le fidèle Éthon, son coursier indompté,

Victor habet. Tum mæsta phalanx Teucrique sequuntur,
Tyrrhenique duces, et versis Arcades armis.
Postquam omnis longè comitum processerat ordo,
Substitit Æneas, gemituque hæc addidit alto :
Nos alias hinc ad lacrymas eadem horrida belli
Fata vocant. Salve æternùm mihi, maxime Palla,
Æternùmque vale. Nec plura effatus, ad altos
Tendebat muros, gressumque in castra ferebat.

Jamque oratores aderant ex urbe Latinâ,
Velati ramis oleæ, veniamque rogantes :
Corpora per campos ferro quæ fusa jacebant
Redderet, ac tumulo sineret succedere terræ ;
Nullum cum victis certamen et æthere cassis ;
Parceret hospitibus quondam socerisque vocatis.
Quos bonus Æneas, haud aspernanda precantes,
Prosequitur veniâ, et verbis hæc insuper addit :

Oubliant son orgueil, sa parure et les armes,
Marchoit les crins pendans et l'œil gonflé de larmes.
D'autres portent ses dards, son casque étincelant;
Le reste est à Turnus. Puis marchent à pas lent
Des Toscans, des Troyens les phalanges pressées,
Et les Arcadiens, les armes renversées.
Sitôt que précédant et suivant le cercueil
En ordre s'avança cette pompe de deuil,
« Amis, c'en est assez, retournons, dit Énée.
» A d'autres pleurs encor notre ame est condamnée,
» D'autres héros pour nous ont dévoué leurs jours:
» Adieu, mon cher Pallas, adieu donc pour toujours. »
A ces mots, tout en pleurs, vers les siens il s'avance.
Il arrive: et déjà demandant audience,
A la porte du camp, des envoyés Latins
Venoient solliciter, l'olive dans les mains,
La faveur d'enlever et de rendre à la terre
Leurs chers concitoyens, victimes de la guerre,
Ils réclamoient les droits de l'hospitalité,
Et son projet d'hymen, et son premier traité:
« Des morts et des vaincus n'alarmoient pas sa gloire,
» Et la pitié devoit attendrir la victoire. »

Quænam vos tanto fortuna indigna, Latini,
Implicuit bello, qui nos fugiatis amicos?
Pacem me exanimis et Martis sorte peremptis
Oratis; equidem et vivis concedere vellem.
Nec veni, nisi fata locum sedemque dedissent;
Nec bellum cum gente gero. Rex nostra reliquit
Hospitia, et Turni potiùs se credidit armis.
Æquiùs huic Turnum fuerat se opponere morti.
Si bellum finire manu, si pellere Teucros
Apparat, his mecum decuit concurrere telis:
Vixet, cui vitam deus aut sua dextra dedisset.
Nunc ite, et miseris supponite civibus ignem.

Dixerat Æneas: olli obstupuere silentes;
Conversique oculos inter se atque ora tenebant.

Le héros généreux écoute avec bonté
La voix de la justice et de l'humanité :
« O Latins, leur dit-il, quel esprit de vengeance
» A des deux nations rompu l'intelligence?
» La paix que pour les morts vous demandez ici,
» Que puissent les vivans la recevoir aussi!
» Je ne viens point chez vous apporter le carnage;
» Les dieux m'ont amené sur cet heureux rivage,
» Et mon juste courroux n'en veut pas aux Latins.
» Aux saints nœuds qui d'abord unissoient nos destins
» Votre roi de Turnus a préféré les armes.
» Mais lui-même, s'il veut terminer tant d'alarmes,
» S'il prétend nous bannir de nos nouveaux remparts,
» Qu'il vienne, c'est à lui d'en courir les hasards.
» Pourquoi tous ces grands chocs, cette lutte cruelle?
» Faut-il que tant de sang coule pour sa querelle?
» Qu'il vienne contre moi signaler son grand cœur;
» La mort entre nous deux nommera le vainqueur.
» Vous, conduisez ces morts à leur sombre demeure:
» Armés je les vainquis, immolés je les pleure. »
Frappés d'étonnement à ces mots généreux,
Les députés Latins se regardent entr'eux,

Tum senior, semperque odiis et crimine Drances
Infensus juveni Turno, sic ore vicissim
Orsa refert : O famâ ingens, ingentior armis,
Vir Trojane, quibus cœlo te laudibus æquem?
Justitiæne priùs mirer belline laborum?
Nos verò hæc patriam grati referemus ad urbem ;
Et te, si qua viam dederit fortuna, Latino
Jungemus regi : quærat sibi fœdera Turnus.
Quin et fatales murorum attollere moles,
Saxaque subvectare humeris Trojana, juvabit.
Dixerat hæc; unoque omnes eadem ore fremebant.
Bis senos pepigere dies; et pace sequestrâ
Per silvas Teucri, mixtique impunè Latini,
Erravere jugis : ferro sonat icta bipenni
Fraxinus; evertunt actas ad sidera pinus;
Robora nec cuneis et olentem scindere cedrum,
Nec plaustris cessant vectare gementibus ornos.

Et l'admirent long-temps dans un profond silence.
Enfin le vieux Drancès, dont l'austère prudence,
De l'orgueilleux Turnus réprimant les desseins,
Dès long-temps irrita ses superbes chagrins :
« O vous dont la présence a pour nous tant de charmes,
» Si grand par votre nom et plus grand par vos armes,
» Oh ! comment célébrer dignement vos vertus ?
» Que devons-nous chérir et révérer le plus
» Ou de votre justice ou de votre vaillance ?
» Pour prix de cet accueil, notre reconnoissance,
» N'en doutez nullement, cherchera les moyens
» D'unir au Latium les généreux Troyens,
» Et le bon Latinus au courageux Énée.
» C'est peu : ces murs promis par votre destinée,
» Nous, déjà vos amis, et non plus vos rivaux,
» Nous-mêmes nous voulons en hâter les travaux ;
» Et nos bras fraternels porteront avec joie
» Les rochers destinés à la nouvelle Troie.
» Que Turnus à son gré cherche ailleurs des secours. »
Il dit : un doux murmure approuve ce discours.
Pendant deux fois six jours une trève indulgente
Suspend tous les combats. Leur troupe diligente

Et jam fama volans, tanti prænuntia luctûs,
Evandrum Evandrique domos et mœnia complet,
Quæ modò victorem Latio Pallanta ferebat.
Arcades ad portas ruère; et de more vetusto
Funereas rapuere faces: lucet via longo
Ordine flammarum, et latè discriminat agros.
Contrà turba Phrygum veniens plangentia jungunt
Agmina. Quæ postquam matres succedere tectis
Viderunt, mœstam incendunt clamoribus urbem.
At non Evandrum potis est vis ulla tenere;
Sed venit in medios; feretro Pallanta reposto
Procubuit super, atque hæret lacrymansque gemensque

Pour les mêmes devoirs erre dans les forêts :
On entend sous le fer tomber les noirs cyprès ;
Le frêne, qui des vents brava long-temps la guerre,
Les pins, voisins des cieux, sont jetés sur la terre ;
Le cèdre couche au loin ses rameaux odorans ;
Le chêne en longs éclats cède aux coins déchirans ;
Les bois, les champs, les monts, de leurs coups retentissent,
Et sous leurs verts fardeaux les chars roulans gémissent.
Mais déjà dans les murs, sous les toits paternels,
Par de sinistres bruits, avant-coureurs cruels,
L'agile Renommée avoit pris soin d'apprendre
Et la mort de Pallas et le malheur d'Évandre,
La prompte Renommée, hélas ! de qui la voix
Naguère se plaisoit à conter ses exploits.
On accourt, et, suivant l'usage de ses pères,
L'Arcadien saisit des torches funéraires ;
De loin on voit briller, dans les champs d'alentour,
Deux longs rangs de flambeaux, tristes rivaux du jour.
Porté par les Troyens, l'affreux cercueil arrive :
Tous entrent à la fois dans la cité plaintive.
A ce funèbre aspect, frappant leurs seins meurtris,
Les mères fendent l'air de lamentables cris.

Et via vix tandem voci laxata dolore est:
Non hæc, o Palla, dederas promissa parenti,
Cautiùs ut sævo velles te credere Marti!
Haud ignarus eram quantùm nova gloria in armis,
Et prædulce decus primo certamine posset.
Primitiæ juvenis miseræ, bellique propinqui
Dura rudimenta! et nulli exaudita deorum
Vota precesque meæ! Tuque, o sanctissima conjux,
Felix morte tuâ, neque in hunc servata dolorem!
Contrà ego vivendo vici mea fata, superstes
Restarem ut genitor. Troum socia arma secutum
Obruerent Rutuli telis! animam ipse dedissem!
Atque hæc pompa domum me, non Pallanta, referret!
Nec vos arguerim, Teucri, nec fœdera, nec quas
Junximus hospitio dextras: sors ista senectæ
Debita erat nostræ. Quòd si immatura manebat
Mors natum; cæsis Volscorum millibus antè,
Ducentem in Latium Teucros cecidisse juvabit.

Leur lugubre clameur s'est fait à peine entendre,
Son âge, ses amis, rien ne retient Évandre;
Sur le fatal cercueil qui vient de s'arrêter
Le malheureux vieillard court se précipiter,
Se jette sur son fils, entre ses bras le presse,
S'efforce d'exhaler la douleur qui l'oppresse:
Ses sanglots sortent seuls! Enfin lorsqu'une fois
La douleur eut rendu le passage à sa voix,
« O Pallas! est-ce ainsi que ton cœur téméraire
» Épargna ta jeunesse et les vieux ans d'un père?
» Ah! j'ai dû le prévoir; et pouvois-je oublier
» Combien ont de pouvoir sur un jeune guerrier
» Les premières faveurs que promet la victoire,
» Le début du courage, et l'essai de la gloire?
» O fils trop magnanime et trop tôt moissonné!
» Apprentissage affreux! prélude infortuné!
» Voilà comme les dieux exaucent la prière
» D'un malheureux vieillard et d'un malheureux père!
» Toi qui dans le tombeau précédas ton époux,
» De ton heureux trépas combien je suis jaloux!
» Tu n'as pas de ton fils vu la pompe funeste;
» Et moi, de mes vieux ans traînant le triste reste,

Quin ego non alio digner te funere, Palla,
Quàm pius Æneas, et quàm magni Phryges, et quàm
Tyrrhenique duces, Tyrrhenûm exercitus omnis :
Magna tropæa ferunt, quos dat tua dextera leto.
Tu quoque nunc stares immanis truncus in armis,
Esset par ætas, et idem si robur ab annis,
Turne. Sed infelix Teucros quid demoror armis?
Vadite, et hæc memores regi mandata referte :
Quòd vitam moror invisam, Pallante perempto,
Dextera causa tua est, Turnum gnatoque patrique
Quam debere vides : meritis vacat hic tibi solus
Fortunæque locus. Non vitæ gaudia quæro,
Nec fas; sed gnato manes perferre sub imos.

» J'ai prolongé mes jours pour voir trancher les siens.
» Oh! que n'ai-je suivi les drapeaux des Troyens!
» Évandre eût péri seul, et ce deuil funéraire
» Auroit au lieu du fils accompagné le père.
» Et vous que j'ai reçus, vous qu'ont serrés mes bras,
» O Troyens! ma douleur ne vous accuse pas.
» Hélas! ce coup fatal attendoit ma vieillesse.
» Mais, si le sort cruel moissonna sa jeunesse,
» Il meurt en combattant pour moi, pour ses amis;
» Il meurt environné d'un monceau d'ennemis.
» Et quels plus doux honneurs le malheureux Évandre,
» O mon fils! pouvoit-il présenter à ta cendre,
» Que tous ces monumens, ces fruits de tes exploits,
» Que portent en pleurant trois peuples à la fois,
» Ces dards, ces boucliers, garans de ta mémoire,
» Et ce deuil triomphant que conduit la victoire?
» Et toi, Turnus, et toi, son superbe vainqueur,
» Si son trop jeune bras n'eût trahi son grand cœur,
» Ta mort eût elle-même illustré son courage:
» Ton égal en valeur, il fut vaincu par l'âge.
» Mais c'est trop par mes pleurs retarder les combats:
» Allez, braves Troyens, retournez sur vos pas;

Aurora interea miseris mortalibus almam
Extulerat lucem, referens opera atque labores.
Jam pater Æneas, jam curvo in littore Tarchon
Constituêre pyras; huc corpora quisque suorum
More tulere patrum; subjectisque ignibus atris
Conditur in tenebras altum caligine cœlum.
Ter circum accensos, cincti fulgentibus armis,
Decurrêre rogos; ter mœstum funeris ignem
Lustravere in equis, ululatusque ore dedêre.
Spargitur et tellus lacrymis, sparguntur et arma:

» Dites à votre roi que je hais la lumière,
» Qu'il n'est plus sans mon fils de bonheur pour son père.
» C'est à lui qu'en partant mon Pallas fut remis ;
» Il doit vengeance au père, il la doit à son fils ;
» Tous deux nous l'attendons : voilà le seul service
» Qui puisse du destin corriger l'injustice ;
» Voilà le seul moyen de me prouver sa foi.
» Des plaisirs ! des grandeurs ! il n'en est plus pour moi ;
» Mais je veux à Pallas, dans le royaume sombre,
» Apprendre que Turnus est promis à son ombre. »
L'Aurore cependant, versant des feux nouveaux,
Aux malheureux mortels ramenoit les travaux ;
Les Troyens, les Toscans, pleins d'une ardeur égale,
Hâtent de leurs guerriers la pompe sépulcrale.
Les deux peuples amis de mille arbres divers
Élèvent un bûcher sur la rive des mers :
Là, chacun en pleurant, suivant l'antique usage,
Va porter les objets de son lugubre hommage.
Déjà l'on voit au loin les flammes s'allumer,
Et dans l'air obscurci leur tourbillon fumer.
Trois fois, autour des feux, dans sa morne tristesse,
A tourné des deux camps la brillante jeunesse ;

It cœlo clamorque virûm, clangorque tubarum.
Hinc alii spolia occisis derepta Latinis
Conjiciunt igni, galeas, ensesque decoros,
Frenaque, ferventesque rotas; pars munera nota,
Ipsorum clypeos, et non felicia tela.
Multa boum circà mactantur corpora morti;
Sætigerosque sues, raptasque ex omnibus agris
In flammam jugulant pecudes : tum littore toto
Ardentes spectant socios, semiustaque servant
Busta; neque avelli possunt, nox humida donec
Invertit cœlum stellis fulgentibus aptum.

Trois fois, poussant des cris funèbres et guerriers,
Autour du bois fatal ils guident leurs coursiers :
Ces yeux jadis si fiers sont humectés de larmes;
Ils en trempent la terre, ils en baignent leurs armes :
L'on entend retentir les côteaux, les vallons,
Et du bruit des sanglots et du bruit des clairons.
Les uns, de leurs amis honorant la mémoire,
Jettent dans le bûcher les signes de leur gloire;
Là, des glaives conquis, des dards étincelans,
Et des chars qui voloient sur leurs essieux brûlans,
Les casques, les freins d'or, les aigrettes brillantes,
En pompe sont livrés aux flammes dévorantes.
Quelques uns en hommage à ces braves guerriers
Offrent des dons connus, leurs traits, leurs boucliers,
Et le fer impuissant qui trahit leur vaillance.
Cependant on immole une hécatombe immense;
Le taureau, l'animal qui s'engraisse de glands,
Sont en foule égorgés sur les bûchers sanglans.
Ces malheureux guerriers dévorés par les flammes
De leurs tristes amis attendrissent les ames :
Plusieurs veillent assis à côté du bûcher;
Rien à ces chers objets ne peut les arracher

Nec minùs et miseri diversâ in parte Latini
Innumeras struxere pyras, et corpora partim
Multa virûm terræ infodiunt, avectaque partim
Finitimos tollunt in agros, urbique remittunt.
Cetera, confusæque ingentem cædis acervum,
Nec numero nec honore cremant. Tunc undique vasti
Certatim crebris collucent ignibus agri.
Tertia lux gelidam cœlo dimoverat umbram,
Mærentes altum cinerem et confusa ruebant
Ossa focis, tepidoque onerabant aggere terræ.
Jam verò in tectis prædivitis urbe Latini
Præcipuus fragor, et longi pars maxima luctûs:
Hîc matres miseræque nurus, hîc cara sororum
Pectora mærentum, puerique parentibus orbi,
Dirum exsecrantur bellum, Turnique hymenæos;
Ipsum armis, ipsumque jubent decernere ferro,
Qui regnum Italiæ et primos sibi poscat honores.

Jusqu'à l'heure où la nuit, rayonnante d'étoiles,
Sur ces tristes tableaux vient déployer ses voiles.
Les Latins, à leur tour, dans des bûchers nombreux
Consument de leurs morts les restes malheureux ;
D'autres sont inhumés dans ces fatales plaines ;
Quelques uns sont portés dans les cités prochaines ;
Le vulgaire en monceaux brûle confusément,
Et l'œil parcourt au loin ce vaste embrasement.
Pour la troisième fois le jour venoit d'éclore,
Dans ces tristes emplois il les retrouve encore.
Les uns vont recueillir ces ossemens chéris,
Les autres dans la terre enferment leurs débris.
Mais c'est dans les remparts de la triste Laurente
Que la douleur se montre encor plus déchirante.
Là, des mères en deuil, de malheureuses sœurs,
Celles qui de l'hymen regrettent les douceurs,
Les pères sans enfans, le fils privé d'un père,
Tout maudit des combats la fureur meurtrière,
Tous détestent Turnus et son hymen fatal :
« Que ne va-t-il lui-même attaquer son rival?
» Jaloux du premier rang, au péril de sa tête
» C'est à lui, disoient-ils, d'en tenter la conquête. »

Ingravat hæc sævus Drances, solumque vocari
Testatur, solum posci in certamina Turnum.
Multa simul contrà variis sententia dictis
Pro Turno, et magnum reginæ nomen obumbrat:
Multa virum meritis sustentat fama tropæis.
Hos inter motus, medio in flagrante tumultu,
Ecce super mæsti magnâ Diomedis ab urbe
Legati responsa ferunt: nihil omnibus actum
Tantorum impensis operum; nil dona, neque aurum,
Nec magnas valuisse preces; alia arma Latinis
Quærenda, aut pacem Trojano ab rege petendam.
Deficit ingenti luctu rex ipse Latinus.
Fatalem Æneam manifesto numine ferri
Admonet ira deûm, tumulique ante ora recentes.
Ergo concilium magnum primosque suorum
Imperio accitos alta intra limina cogit.
Olli convenere, fluuntque ad regia plenis
Tecta viis. Sedet in mediis, et maximus ævo,

Son ennemi Drancès appuyoit ces discours :
« Le Troyen n'en veut pas à nos biens, à nos jours ;
» C'est Turnus qu'il attend, c'est Turnus qu'il défie :
» Faut-il qu'à son orgueil l'État se sacrifie? »
D'autres vengent Turnus : « Il a pour lui ses droits,
» Le grand nom de la reine, et ses brillans exploits. »
Cependant, revenus de leur noble message,
Dont le triste succès se lit sur leur visage,
Ceux qu'au grand Diomède envoya Latinus
Viennent de ce héros annoncer les refus.
Les présens, la prière, ont été sans puissance :
Il faut donc recourir à quelque autre alliance,
Ou demander la paix au héros d'Ilion.
Latinus s'abandonne à son affliction ;
Tant de morts, tant de sang, l'ont averti qu'Enée
Est ce roi qu'aux Latins promet la destinée.
Soudain dans son palais ses souveraines lois
Appellent son conseil. Accourue à sa voix,
Des premiers de l'État la foule l'environne.
Le sceptre dans la main, sur son front la couronne,
Le premier par son âge et par l'autorité,
Le roi s'assied : alors, d'un air de majesté,

Et primus sceptris, haud lætâ fronte, Latinus.
Atque hîc legatos Ætolâ ex urbe remissos
Quæ referant fari jubet, et responsa reposcit
Ordine cuncta suo. Tum facta silentia linguis,
Et Venulus, dicto parens, ita farier infit:
Vidimus, o cives, Diomede Argivaque castra;
Atque, iter emensi, casus superavimus omnes;
Contigimusque manum quâ concidit Ilia tellus.
Illè urbem Argyripam, patriæ cognomine gentis,
Victor Gargani condebat Iapygis arvis.
Postquam introgressi, et coràm data copia fandi,
Munera præferimus, nomen patriamque docemus;
Qui bellum intulerint, quæ causa attraxerit Arpos.
Auditis ille hæc placido sic reddidit ore:
O fortunatæ gentes, Saturnia regna,
Antiqui Ausonii, quæ vos fortuna quietos
Sollicitat, suadetque ignota lacessere bella?
Quicumque Iliacos ferro violavimus agros,

Aux députés Latins il ordonne d'apprendre
Ce que de Diomède enfin on peut attendre.
Tout prend en sa présence un air respectueux;
On se tait. Vénulus, d'un ton majestueux,
Parle en ces mots : « Enfans de l'antique Ausonie,
» Nous avons vu des Grecs l'illustre colonie.
» Après mille travaux, après mille dangers,
» Dans les murs qu'ont bâtis ces nobles étrangers
» Nous avons vu leur chef que Laurente réclame,
» Et touché cette main sous qui tomba Pergame.
» Au pied du mont Gargan son bras victorieux
» D'Argyripe fondoit les remparts glorieux :
» Dignes enfans d'Argos, les peuples de la Pouille
» De la triste Phrygie ont reçu la dépouille.
» Introduits devant lui, nos présens étalés,
» Nous lui disons nos noms, de quels lieux reculés
» Nous venons sur ses bords, quel sujet nous amène.
» Le héros nous répond : — O race Ausonienne!
» Bon peuple de Saturne et si sage et si doux!
» A votre longue paix pourquoi renoncez-vous?
» Aux enfans d'Ilion ne livrez point la guerre.
» Nous tous, de qui l'audace a profané leur terre,

(Mitto ea quæ muris bellando exhausta sub altis,
Quos Simoïs premat ille viros,) infanda per orbem
Supplicia, et scelerum pœnas expendimus omnes,
Vel Priamo miseranda manus. Scit triste Minervæ
Sidus, et Euboicæ cautes, ultorque Caphareus:
Militiâ ex illâ diversum ad littus adacti,
Atrides Protei Menelaüs adusque columnas
Exsulat, Ætneos vidit Cyclopas Ulyxes.
Regna Neoptolemi referam, versosque Penates
Idomenei? Libycone habitantes littore Locros?
Ipse Mycenæus magnorum ductor Achivûm
Conjugis infandæ prima intra limina dextrâ
Oppetiit; devictam Asiam subsedit adulter.
Invidisse deos patriis ut redditus oris
Conjugium optatum et pulchram Calydona viderem!
Nunc etiam horribili visu portenta sequuntur,
Et socii amissi petierunt æthera pennis,
Fluminibusque vagantur aves (heu dira meorum

» Sans vous parler ici de ces braves guerriers
» Que la mort sous leurs murs moissonna par milliers,
» De ceux que dans ses flots roule encor le Scamandre,
» Nous avons payé cher leurs murs réduits en cendre :
» De malheurs en malheurs traînés dans l'univers,
» Hélas ! Priam lui-même auroit plaint nos revers.
» J'en atteste Pallas déchaînant sur nos têtes
» Et le courroux des vents et l'horreur des tempêtes ;
» Et le mont Capharée, et son rocher vengeur :
» Après ces grands combats, malheureux voyageur,
» Que dis-je ? fugitif sur la terre et sur l'onde,
» Ménélas a traîné sa course vagabonde
» Jusqu'aux bords du Protée ; et dans leur antre affreux
» Ulysse a vu d'Etna les enfans monstrueux.
» Vous dirai-je Pyrrhus égorgé par Oreste,
» Idoménée aux dieux offrant son vœu funeste,
» Les compagnons d'Ajax et ses fiers Locriens
» Jetés par la tempête aux sables Libyens ?
» Agamemnon enfin, leur monarque suprême,
» Dans son propre palais, par sa femme elle-même
» Lâchement égorgé, laisse à son traître amant
» Et son trône et son lit de son meurtre fumant.

Supplicia!) et scopulos lacrymosis vocibus implent.
Hæc adeo ex illo mihi jam speranda fuerunt
Tempore, quum ferro cœlestia corpora demens
Appetii, et Veneris violavi vulnere dextram.
Ne verò, ne me ad tales impellite pugnas.
Nec mihi cum Teucris ullum post eruta bellum
Pergama, nec veterum memini lætorve malorum.
Munera, quæ patriis ad me portatis ab oris,
Vertite ad Æneam. Stetimus tela aspera contra,
Contulimusque manus: experto credite, quantus
In clypeum assurgat, quo turbine torqueat hastam.
Si duo præterea tales Idæa tulisset
Terra viros, ultrò Inachias venisset ad urbes
Dardanus, et versis lugeret Græcia fatis.
Quidquid apud duræ cessatum est mœnia Trojæ,
Hectoris Æneæque manu victoria Graiùm
Hæsit, et in decimum vestigia rettulit annum.
Ambo animis, ambo insignes præstantibus armis:

» Et moi, près d'en jouir, la fortune jalouse
» M'envia ma patrie et m'ôta mon épouse.
» Pour comble de malheur, un destin odieux
» Du supplice des miens épouvanta mes yeux.
» Le long des eaux, le long de leurs sauvages rives,
» J'entends leur triste vol, j'entends leurs voix plaintives.
» J'avois trop mérité ce destin plein d'horreur;
» Je devois le prévoir, le jour que ma fureur
» Osa des immortels provoquer la colère,
» Et du sang de Vénus teindre un fer téméraire.
» Souffrez donc que j'oublie en une douce paix
» Les maux que j'ai soufferts et les maux que j'ai faits.
» J'abhorre les combats, je pleure sur ma gloire,
» Et voudrois racheter ma coupable victoire.
» Ces présens que vos mains ont apportés pour moi,
» Faites-en près d'Énée un plus utile emploi :
» C'est lui qu'il faut gagner. De sa haute vaillance
» J'ai fait plus d'une fois la dure expérience,
» Et dans plus d'un combat mes yeux ont vu de près
» De quel bras foudroyant il fait voler ses traits.
» Si deux héros pareils avoient défendu Troie,
» Les vainqueurs des vaincus auroient été la proie,

Hic pietate prior. Coëant in fœdera dextræ,
Quà datur : ast armis concurrant arma cavete.
Et responsa simul quæ sint, rex optime, regis
Audisti, et quæ sit magno sententia bello.
Vix ea legati; variusque per ora cucurrit
Ausonidûm turbata fremor : ceu saxa morantur
Quum rapidos amnes; fit clauso gurgite murmur,
Vicinæque fremunt ripæ crepitantibus undis.

Ut primùm placati animi, et trepida ora quierunt,
Præfatus divos, solio rex infit ab alto :
Antè equidem summâ de re statuisse, Latini,

» Et la Grèce eût changé, rabattant son orgueil,
» Ses pompes de victoire en des pompes de deuil.
» Avec le grand Hector le valeureux Énée
» Recula de dix ans leur fatale journée :
» Tous deux pleins de vertus, pleins de valeur tous deux ;
» Mais rien n'égale Énée en respect pour les dieux :
» Que ne l'ai-je imité ! Vous, cessant vos querelles,
» Renouez de la paix les chaînes mutuelles ;
» Prévenez ce grand choc aux deux peuples fatal,
» Et surtout gardez-vous d'un combat inégal.
» — De la part de ce roi voilà ce que j'annonce ;
» Tels sont ses sentimens, et telle est sa réponse :
» Nos devoirs sont remplis. » Il dit, et le conseil
Aussitôt fait entendre un murmure pareil
A celui d'un torrent qui, fuyant de sa source,
Trouve sur son passage un obstacle à sa course,
Et va contre le roc qui le tient arrêté
Se plaindre en murmurant de sa captivité.
Mais enfin le tumulte a fait place au silence ;
Le roi s'adresse aux dieux, se rassied, et commence :
« Citoyens, vous voyez, nos dangers sont pressans ;
» Nos murs sont entourés d'ennemis menaçans ;

Et vellem, et fuerat melius: non tempore tali
Cogere concilium, quum muros adsidet hostis.
Bellum importunum, cives, cum gente deorum
Invictisque viris gerimus, quos nulla fatigant
Prœlia, nec victi possunt absistere ferro.
Spem si quam adscilis Ætolûm habuistis in armis,
Ponite; spes sibi quisque: sed hæc quàm angusta videti
Cetera quâ rerum jaceant perculsa ruinâ,
Ante oculos interque manus sunt omnia vestras.
Nec quemquam incuso: potuit quæ plurima virtus
Esse, fuit; toto certatum est corpore regni.
Nunc adeo, quæ sit dubiæ sententia menti,
Expediam; et paucis, animos adhibete, docebo.
Est antiquus ager Tusco mihi proximus amni,
Longus in occasum, fines super usque Sicanos:
Aurunci Rutulique serunt, et vomere duros
Exercent colles, atque horum asperrima pascunt.
Hæc omnis regio, et celsi plaga pinea montis,

» Ailleurs on nous attaque, ici l'on délibère :
» Mon devoir m'imposoit un soin plus nécessaire
» Sans doute; et je devois, évitant ces lenteurs,
» Rassembler des soldats, et non des orateurs.
» En vain nous combattons contre un peuple indomptable,
» Contre un peuple divin que nul revers n'accable;
» Rien ne trouble leur cœur, rien n'affoiblit leurs bras;
» Vaincus, vous les voyez revoler aux combats.
» Nous avons dans nos maux imploré Diomède;
» Ce roi, vous le voyez, nous refuse son aide.
» Dès lors, abandonnés à notre propre effort,
» Vainement nous osons lutter contre le sort;
» Ces champs couverts de morts et ce ravage immense,
» Tout atteste nos maux et dit notre impuissance.
» Je n'en accuse point nos chefs ni nos soldats;
» J'ai vu dans tous les rangs et dans tous les états
» Briller du bien public la noble jalousie,
» Et l'Ausonie entière a combattu l'Asie.
» Maintenant apprenez quels accommodemens
» Semblent nous conseiller ces grands évènemens.
» Des lieux qu'arrose en paix le fleuve d'Étrurie
» A ceux où des Sabins commence la patrie,

Cedat amicitiæ Teucrorum; et fœderis æquas
Dicamus leges, sociosque in regna vocemus:
Considant, si tantus amor, et mœnia condant.
Sin alios fines aliamque capessere gentem
Est animus, possuntque solo decedere nostro;
Bis denas Italo texamus robore naves,
Seu plures complere valent: jacet omnis ad undam
Materies; ipsi numerumque modumque carinis
Præcipiant; nos æra, manus, navalia demus.
Præterea, qui dicta ferant et fœdera firment,
Centum oratores primâ de gente Latinos
Ire placet, pacisque manu prætendere ramos;
Munera portantes aurique eborisque talenta,
Et sellam regni trabeamque insignia nostri.
Consulite in medium, et rebus succurrite fessis.

» S'étend vers le couchant un terrain montueux,
» Sauvage en apparence et pourtant fructueux;
» L'Aurunce et le Rutule en cultivent la pente,
» La moisson y jaunit et la vigne y serpente,
» La part la plus stérile est livrée aux troupeaux.
» Cette contrée entière, et ces âpres côteaux
» Qu'une forêt de pins couvre de son ombrage,
» Aux Troyens apaisés cédons-les en partage;
» Et, d'une heureuse paix resserrant les liens,
» Partageons avec eux les droits de citoyens.
» Enfin, si leur penchant préfère cet asile,
» Qu'ils y fixent leur sort, qu'ils y fondent leur ville:
» Ou si leur choix les porte en des climats nouveaux,
» J'y consens; composons de deux fois dix vaisseaux,
» D'un plus grand nombre encor si leur chef le désire,
» Une flotte qui puisse à son gré les conduire.
» Qu'il règle leur grandeur, leur forme, leurs agrès:
» L'argent, les bras, les bois et les chantiers sont prêts.
» C'est peu: cent députés, la fleur de la noblesse,
» Iront, l'olive en main, leur porter la promesse
» D'une constante foi; que mon riche trésor
» Leur prodigue à leur gré l'argent, l'ivoire et l'or,

Lumina tot cecidisse ducum, totamque videmus
Consedisse urbem luctu, dum Troïa tentat
Castra, fugæ fidens, et cœlum territat armis.
Unum etiam donis istis, quæ plurima mitti
Dardanidis dicique jubes, unum, optime regum,
Adjicias; nec te ullius violentia vincat,
Quin gnatam egregio genero dignisque hymenæis
Des pater, et pacem hanc æterno fœdere firmes.
Quòd si tantus habet mentes et pectora terror,
Ipsum obtestemur, veniamque oremus ab ipso;
Cedat, jus proprium regi patriæque remittat.
Quid miseros toties in aperta pericula cives
Projicis, o Latio caput horum et causa malorum?
Nulla salus bello: pacem te poscimus omnes,
Turne, simul pacis solum inviolabile pignus.
Primus ego, invisum quem tu tibi fingis, et esse
Nil moror, en supplex venio: miserere tuorum;
Pone animos, et pulsus abi. Sat funera fusi

» De son esprit hautain rabatte la fierté,
» Et rende à nos discours toute leur liberté ;
» Lui qui, j'ose le dire aux dépens de ma vie,
» Nourrissant des grandeurs l'ambitieuse envie,
» Immola tant de chefs à son sinistre orgueil,
» Et couvrit tout l'état d'un nuage de deuil ;
» Lui qui brave en leurs murs les enfans de Pergame,
» Pour s'échapper bientôt par une fuite infâme,
» Et, loin des champs de Mars, relégué sur les mers,
» De sa vaine bravade épouvante les airs.
» Faites plus : à vos dons, ô glorieux monarque !
» Joignez de votre amour, joignez une autre marque ;
» Et fermant votre oreille aux vains cris d'un rival,
» Serrez ces nœuds de paix par le nœud conjugal.
» Que si le fier Turnus répand tant d'épouvante,
» Eh bien, cédons, prenons une voix suppliante,
» Demandons-lui la vie, implorons à genoux
» Ses bontés pour le roi, pour l'état et pour nous ;
» Qu'il nous laisse une part de nos droits légitimes :
» Trop long-temps des combats nous fûmes les victimes.
» Vous, à qui nous devons tous les maux qu'ils ont faits,
» Terminez cette guerre, et donnez-nous la paix.

Vidimus, ingentes et desolavimus agros.
Aut, si fama movet, si tantum pectore robur
Concipis, et si adeo dotalis regia cordi est,
Aude, atque adversum fidens fer pectus in hostem.
Scilicet, ut Turno contingat regia conjux,
Nos, animæ viles, inhumata infletaque turba,
Sternamur campis! Et jam tu, si qua tibi vis,
Si patrii quid Martis habes, illum adspice contrà
Qui vocat.

» Lavinie en est seule un infaillible gage;
» Qu'au héros des Troyens un nœud sacré l'engage:
» C'est le vœu de l'état, et moi-même avant tous
» (Moi, que vous prétendez animé contre vous,
» Et je ne perdrai pas de temps à m'en défendre,)
» Je demande à genoux que le roi l'ait pour gendre.
» Laissons là nos débats et notre inimitié;
» De vos concitoyens ayez quelque pitié;
» Vaincu, retirez-vous, que votre orgueil fléchisse;
» Enfin faites-nous grâce, et rendez-vous justice.
» Assez nous avons vu nos guérets dépeuplés,
» Nos remparts investis, et nos champs désolés.
» Et si votre grand cœur compte sur sa vaillance,
» S'il aspire à l'honneur d'une illustre alliance,
» A tous ces grands débats nous sommes étrangers,
» Le prix en est pour vous, courez-en les dangers.
» Eh quoi! Pour que Turnus, nommé par la victoire,
» Ait d'un hymen royal le profit et la gloire,
» Nous, ses vils instrumens, et son servile appui,
» Sans gloire et sans tombeau nous périrons pour lui!
» Allons, si l'honneur parle à ce cœur magnanime,
» Si du sang paternel quelque goutte l'anime,

Talibus exarsit dictis violentia Turni;
Dat gemitum, rumpitque has imo pectore voces:
Larga quidem, Drance, semper tibi copia fandi,
Tum quum bella manus poscunt; patribusque vocatis
Primus ades. Sed non replenda est curia verbis,
Quæ tutò tibi magna volant dum distinet hostem
Agger murorum, nec inundant sanguine fossæ.
Proinde tona eloquio, solitum tibi; meque timoris
Argue tu, Drance, quando tot stragis acervos
Teucrorum tua dextra dedit, passimque tropæis
Insignis agros. Possit quid vivida virtus
Experiare licet: nec longè scilicet hostes
Quærendi nobis; circumstant undique muros.
Imus in adversos? Quid cessas? an tibi Mavors
Ventosâ in linguâ pedibusque fugacibus istis
Semper erit?
Pulsus ego! aut quisquam meritò, fœdissime, pulsum

» Partez, méritez seul ce triomphe éclatant;
» Votre rival est prêt, et l'honneur vous attend. »
Ce discours de Turnus aigrit la violence;
Il en frémit de rage; et rompant le silence,
« Oui, vous êtes, Drancès, fécond en beaux discours,
» Il faut que j'en convienne; et l'on vous voit toujours
» Tranquille harangueur au sein de nos murailles,
» Le premier au conseil, le dernier aux batailles;
» Quand les dangers sont loin, lorsqu'à flots débordés
» Le sang ne coule pas dans nos champs inondés,
» Il est beau de vous voir, redoutable en paroles,
» Débiter sans péril vos bravades frivoles.
» Eh bien, parlez, tonnez, insultez à ma peur,
» Vous, Drancès, dont nos camps admirent la valeur,
» Vous, dont tant de hauts faits honorent la mémoire,
» Dont tant de monumens ont consacré la gloire....
» Mais c'est trop supporter un stérile repos;
» Laissez là l'orateur, et montrez le héros:
» L'ennemi nous attend, le danger nous appelle;
» Marchons... Eh quoi! déjà ton courage chancelle!
» N'auras-tu donc jamais un cœur que pour haïr,
» D'audace qu'à parler, d'habileté qu'à fuir?...

Arguet, Iliaco tumidum qui crescere Thybrim
Sanguine, et Evandri totam cum stirpe videbit
Procubuisse domum, atque exutos Arcadas armis?
Haud ita me experti Bitias et Pandarus ingens,
Et quos mille die victor sub Tartara misi,
Inclusus muris, hostilique aggere sæptus.
Nulla salus bello! Capiti cane talia demens
Dardanio rebusque tuis. Proinde omnia magno
Ne cessa turbare metu, atque extollere vires
Gentis bis victæ, contrà premere arma Latini.
Nunc et Myrmidonum proceres Phrygia arma tremiscu
Nunc et Tydides, et Larissæus Achilles:
Amnis et Hadriacas retrò fugit Aufidus undas.
Vel quum se pavidum contra mea jurgia fingit
Artificis scelus, et formidine crimen acerbat.
Numquam animam talem dextrâ hac, absiste moveri,
Amittes; habitet tecum, et sit pectore in isto.
Nunc ad te, et tua magna, pater, consulta revertor.

» Je suis vaincu, dis-tu : moi vaincu, misérable !
» Moi qui dans plus d'un jour à jamais mémorable
» Fis regorger le Tibre et de sang et de morts !
» Moi, que Pallas a vu, foulant aux pieds son corps,
» Remplir les murs d'Évandre et de deuil et de larmes !
» Moi, qui de ses guerriers ai fait tomber les armes !
» Ah ! tel ne m'ont pas vu Pandare et Bitias,
» Et ces milliers de morts entassés par mon bras,
» Lorsqu'en leur propre camp, en leurs propres murailles,
» Ce bras, ce bras vainqueur semoit les funérailles !
» Le peuple craint la guerre ! Exécrable imposteur,
» C'est aux Troyens, à toi, de connoître la peur.
» Cependant par tes cris sème ici l'épouvante,
» Digne ami des brigands que ta lâcheté vante ;
» Célèbre ce héros que j'ai vaincu deux fois,
» Et des braves Latins ravale les exploits.
» A l'entendre parler de ces héros d'Asie,
» Diomède d'effroi sent son ame saisie,
» Ajax pâlit, Achille a tremblé pour ses jours,
» Et l'Aufide sanglant a rebroussé son cours.
» A l'entendre, de moi le traître a tout à craindre ;
» Pour me faire haïr, il veut se faire plaindre.

Si nullam nostris ultrà spem ponis in armis,
Si tam deserti sumus, et semel agmine verso
Funditùs occidimus, neque habet fortuna regressum;
Oremus pacem, et dextras tendamus inertes.
Quamquam o si solitæ quidquam virtutis adesset...
Ille mihi ante alios, fortunatusque laborum,
Egregiusque animi, qui, ne quid tale videret,
Procubuit moriens, et humum semel ore momordit.
Sin et opes nobis, et adhuc intacta juventus,
Auxilioque urbes Italæ populique supersunt;
Sin et Trojanis cum multo gloria venit
Sanguine; sunt illis sua funera, parque per omnes
Tempestas: cur indecores in limine primo
Deficimus? cur ante tubam tremor occupat artus?
Multa dies, variusque labor mutabilis ævi
Rettulit in melius: multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit.
Non erit auxilio nobis Ætolus, et Arpi:

» Vil calomniateur! rassure-toi, ce bras
» A de pareils exploits ne s'abaissera pas;
» Ne crains pas que ton sang jamais me déshonore;
» Garde dans ce corps vil ce cœur plus vil encore:
» Mon dédain m'a vengé. Maintenant, ô grand roi!
» Parlons de nos dangers: si glacés par l'effroi
» Nous daignons écouter de précoces alarmes,
» A peine encor armés si nous jetons les armes,
» Si tout est décidé dès le premier combat,
» Si tout espoir enfin est perdu pour l'état,
» Oui, demandons la paix, congédions l'armée,
» Et tendons aux vainqueurs une main désarmée.
» Que dis-je? Ah! de ce sang qui brûloit pour l'honneur
» Si quelque goutte encore animoit notre cœur,
» Bien loin de racheter une odieuse vie,
» O mes concitoyens! nous porterions envie
» A ceux qui, succombant dans le champ des combats,
» Ont repoussé la honte et choisi le trépas.
» Mais si rien n'est perdu, si le destin nous laisse
» Pour venger nos malheurs une brave jeunesse;
» Si de riches cités, des peuples florissans
» S'offrent à nous aider de leurs secours puissans,

At Messapus erit felixque Tolumnius, et quos
Tot populi misêre duces; nec tarda sequetur
Gloria delectos Latio et Laurentibus agris;
Est et Volscorum egregiâ de gente Camilla,
Agmen agens equitum et florentes ære catervas.
Quòd si me solum Teucri in certamina poscunt,
Idque placet, tantùmque bonis communibus obsto;
Non adeo has exosa manus victoria fugit,
Ut tantâ quidquam pro spe tentare recusem.
Ibo animis contrà; vel magnum præstet Achillem,
Factaque Vulcani manibus paria induat arma
Ille licèt. Vobis animam hanc soceroque Latino,
Turnus ego, haud ulli veterum virtute secundus,
Devovi. Solum Æneas vocat: et vocet oro.
Nec Drances potiùs, sive est hæc ira deorum,
Morte luat; sive est virtus et gloria, tollat.

» Enfin si les Troyens, affoiblis par leur gloire,
» Ont par des flots de sang acheté la victoire ;
» Si la mort dans leurs rangs fit un ravage égal ;
» Pourquoi, quand Mars à peine a donné le signal,
» Quitter honteusement une noble carrière,
» Et dès le premier pas retourner en arrière ?
» Ignorons-nous le sort et ses jeux inconstans ?
» Il détruit, il répare, il change avec le temps,
» Et, jetant à son gré des fers ou des couronnes,
» Des états ébranlés raffermit les colonnes.
» Nous n'aurons pas, dis-tu, le monarque d'Arpos ;
» Mais Messape est à nous ; mais à nos fiers drapeaux
» Tolumnius unit ses enseignes heureuses ;
» Mais du brave Coras les troupes valeureuses
» Pour nous de leurs remparts s'avancent par milliers ;
» Mais Camille, en courage égalant nos guerriers,
» Semble oublier son sexe, et déjà dans la plaine
» Ses brillans escadrons environnent leur reine.
» Que si, pour terminer ces importans débats,
» C'est moi, c'est moi tout seul qu'on appelle aux combats,
» La victoire à ce point ne m'est pas infidèle
» Que je n'ose briguer une palme si belle ;

Illi hæc inter se dubiis de rebus agebant
Certantes: castra Æneas aciemque movebat.
Nuntius ingenti per regia tecta tumultu
Ecce ruit, magnisque urbem terroribus implet;
Instructos acie Tiberino a flumine Teucros
Tyrrhenamque manum totis descendere campis.

» Contre ce vil Troyen je marche sans effroi,
» Et chéris un péril qui n'expose que moi.
» Fût-il dans les combats aussi vaillant qu'Achille,
» En vain Vulcain lui-même a d'une main habile
» Forgé le bouclier dont il arme son bras:
» Pour vous, pour Latinus je me voue au trépas.
» Moi le digne rival (du moins j'ose le croire)
» Du plus fameux héros que vante notre histoire,
» On me défie! Eh bien, quel qu'en soit le succès,
» J'y vole, et ne veux pas que le lâche Drancès,
» Si je dois du destin éprouver l'injustice,
» Souille en le partageant un si beau sacrifice,
» Ou, si le juste ciel me prête son appui,
» Me ravisse un laurier qui n'est pas fait pour lui. »

Durant ces grands débats, du monarque de Troie
L'armée impatiente en ordre se déploie,
Des rivages du Tibre il marche; et des Toscans
Les bataillons en foule abandonnent leurs camps;
Les champs en sont couverts: un avis trop fidèle
En apporte au palais l'effrayante nouvelle.
A ce bruit imprévu, du peuple impétueux
On entend s'agiter les flots tumultueux;

Extemplo turbati animi, concussaque vulgi
Pectora, et arrectæ stimulis haud mollibus iræ.
Arma manu trepidi poscunt; fremit arma juventus;
Flent mæsti mussantque patres: hîc undique clamor
Dissensu vario magnus se tollit in auras:
Haud secus atque alto in luco quum fortè catervæ
Consedêre avium; piscosove amne Padusæ
Dant sonitum rauci per stagna loquacia cycni.
Immo, ait, o cives, arrepto tempore, Turnus,
Cogite concilium, et pacem laudate sedentes:
Illi armis in regna ruant. Nec plura locutus
Corripuit sese, et tectis citus extulit altis.
Tu, Voluse, armari Volscorum edice maniplis;
Duc, ait, et Rutulos: equitem Messapus in armis,
Et cum fratre Coras, latis diffundite campis.
Pars aditus urbis firment, turresque capessant:
Cetera, quà jusso, mecum manus inferat arma.
Ilicet in muros totâ discurritur urbe.

Au récit imprévu succède un cri d'alarmes :
« Aux armes! citoyens, qu'on nous donne des armes! »
Répète avec transport la jeunesse en fureur.
Les vieillards éplorés sont muets de terreur.
L'espérance et l'effroi dans les cœurs se balancent,
Et leurs accens divers jusques aux cieux s'élancent.
Tels des sons confondus de leurs bruyantes voix
D'innombrables oiseaux font retentir les bois ;
Des cygnes attroupés sur les bords du Méandre
Tels en cris éclatans les sons se font entendre.
Turnus saisit l'instant : « Paisibles magistrats,
» Courage, poursuivez vos tranquilles débats,
» Tandis que des Troyens l'armée est à vos portes. »
Il dit, part, et s'échappe. « Et vous, de vos cohortes,
» Volusus, reprend-il, déployez les drapeaux ;
» Vous, Messape, au combat préparez vos chevaux ;
» Partez, brave Coras, suivi de votre frère ;
» Vous, redoublez des murs la défense guerrière ;
» Les autres avec moi tenteront les hasards. »
Le trouble cependant règne dans les remparts ;
Le roi consulte en vain sa prudence étonnée ;
Il hésite ; il gémit d'avoir du grand Enée

Concilium ipse pater et magna incepta Latinus
Deserit, ac tristi turbatus tempore differt.
Multaque se incusat, qui non acceperit ultrò
Dardanium Æneam, generumque adsciverit urbi.
Præfodiunt alii portas, aut saxa sudesque
Subvectant : bello dat signum rauca cruentum
Buccina. Tum muros variâ cinxere coronâ
Matronæ puerique : vocat labor ultimus omnes.
Nec non ad templum summasque ad Palladis arces
Subvehitur magnâ matrum regina catervâ,
Dona ferens; juxtàque comes Lavinia virgo,
Causa malis tantis, oculos dejecta decoros.
Succedunt matres, et templum ture vaporant,
Et mæstas alto fundunt de limine voces :
Armipotens, belli præses, Tritonia virgo,
Frange manu telum Phrygii prædonis, et ipsum
Pronum sterne solo, portisque effunde sub altis.
Cingitur ipse furens certatim in prœlia Turnus,

Méconnu les destins; il voudroit aujourd'hui
Avoir choisi pour gendre un héros tel que lui.
Tandis qu'il va cacher son repentir stérile,
Les Latins de fossés environnent leur ville,
Les hérissent de pieux, l'entourent de remparts;
On voit au haut des tours les enfans, les vieillards;
Ce grand péril confond le rang, la force et l'âge;
Et l'airain belliqueux anime leur courage.
Elle-même, au milieu des femmes de la cour,
Pour détourner les maux de ce funeste jour,
Aux autels de Pallas, entourés de guirlandes,
La reine vient porter de superbes offrandes.
Cause aimable des maux dont on est menacé,
Lavinie auprès d'elle a le regard baissé.
Les mères, à sa suite apportant leur hommage,
Font fumer leur encens qui s'élève en nuage;
Et du seuil de son temple à Pallas s'adressant:
« Déesse des combats, viens, que ton bras puissant
» Brise du Phrygien la lance meurtrière,
» Et le laisse sanglant couché sur la poussière! »
Cependant, déjà prêt à braver les hasards,
Turnus a revêtu l'or de ses longs cuissards;

Jamque adeo Rutulum thoraca indutus ahenis
Horrebat squamis : surasque incluserat auro,
Tempora nudus adhuc ; laterique accinxerat ensem ;
Fulgebatque altâ decurrens aureus arce ;
Exsultatque animis, et spe jam præcipit hostem :
Qualis, ubi abruptis fugit præsepia vinclis
Tandem liber equus, campoque potitus aperto ;
Aut ille in pastus armentaque tendit equarum,
Aut assuetus aquæ perfundi flumine noto
Emicat, arrectisque fremit cervicibus altè
Luxurians, luduntque jubæ per colla, per armos.

Et déjà sur son sein, avide de batailles,
Sa cuirasse d'airain hérisse ses écailles ;
Sa tête est nue encor, mais son riche cimier
Est prêt à la couvrir de son panache altier.
A son côté déjà pend son glaive fidèle.
Il s'agite, il frémit, et de la citadelle
Dans son habit guerrier, tout éblouissant d'or,
Déjà brûlant de vaincre, il a pris son essor :
Tel un coursier captif, mais fougueux et sauvage,
Las des molles langueurs d'un oisif esclavage,
Tout à coup rompt sa chaîne, et loin de sa prison
Possesseur libre enfin de l'immense horizon,
Tantôt fier, l'œil en feu, les narines fumantes,
Demande aux vents les lieux où paissent ses amantes ;
Tantôt, par la chaleur et la soif enflammé,
Court, bondit, et se plonge au fleuve accoutumé ;
Tantôt le cou dressé, du pied frappant les ondes,
Pour reprendre à son choix ses courses vagabondes,
Part, et dans un vallon propice à ses ébats,
Battant l'air de sa tête et les champs de ses pas,
Levant ses crins mouvans que le zéphir déploie,
Vole, et frémit d'amour, et d'orgueil, et de joie.

Obvia cui, Volscorum acie comitante, Camilla
Occurrit, portisque ab equo regina sub ipsis
Desiluit: quam tota cohors imitata relictis
Ad terram defluxit equis. Tum talia fatur:
Turne, suî meritò si qua est fiducia forti,
Audeo, et Æneadûm promitto occurrere turmæ,
Solaque Tyrrhenos equites ire obvia contra.
Me sine prima manu tentare pericula belli:
Tu pedes ad muros subsiste, et mœnia serva.
Turnus ad hæc, oculos horrendâ in virgine fixus:
O, decus Italiæ, virgo, quas dicere grates,
Quasve referre parem? sed nunc, est omnia quando
Iste animus supra, mecum partire laborem.
Æneas, ut fama fidem missique reportant
Exploratores, equitum levia improbus arma
Præmisit, quaterent campos: ipse, ardua montis
Per deserta jugo superans, adventat ad urbem.
Furta paro belli convexo in tramite silvæ,

Elle-même guidant ses escadrons poudreux,
Camille tout à coup vient s'offrir à ses yeux.
A peine parvenue aux portes de la ville,
Légère, elle descend de son coursier docile;
Son escadron l'imite, et soudain au héros
Avec une voix fière elle adresse ces mots :
« Chacun doit écouter l'instinct de son courage;
» J'ai consulté le mien, me voici, je m'engage,
» Turnus, à terrasser les insolens Troyens :
» Seule je veux marcher aux fiers Tyrrhéniens,
» Seule à leurs escadrons j'oppose mon audace.
» Vous, de vos bataillons que l'invincible masse
» Protège nos remparts, et laissez à mon bras
» Et les premiers dangers et les premiers combats. »
L'intrépide Turnus que son courage étonne,
« Que ne vous dois-je pas, intrépide amazone?
» O des guerriers Latins modèle généreux,
» Venez donc partager ces honneurs dangereux.
» Si de nos éclaireurs le rapport est sincère,
» Énée a fait partir une troupe légère
» Qui doit battre la plaine et tromper les regards.
» Lui, prêt à rassembler ces pelotons épars,

Ut bivias armato obsidam milite fauces.
Tu Tyrrhenum equitem collatis excipe signis;
Tecum acer Messapus erit, turmæque Latinæ,
Tiburnique manus: ducis et tu concipe curam.
Sic ait, et paribus Messapum in prœlia dictis
Hortatur, sociosque duces; et pergit in hostem.

Est curvo anfractu valles, accommoda fraudi
Armorumque dolis; quam densis frondibus atrum
Urget utrimque latus; tenuis quò semita ducit,
Angustæque ferunt fauces, aditusque maligni.
Hanc super, in speculis, summoque in vertice montis,
Planities ignota jacet, tutique receptus,
Seu dextrâ lævâque velis occurrere pugnæ,

» Il doit des monts voisins s'élancer sur la ville :
» Répondons par un piège à son piège inutile.
» Dans la gorge du mont, sous ces bois ténébreux,
» Je l'attendrai, suivi de combattans nombreux :
» Vous, des braves Latins, des enfans d'Étrurie,
» Rivale des héros, dirigez la furie ;
» Le généreux Messape, et Catille, et Coras,
» Unis sous vos drapeaux, marcheront sur vos pas. »
Ensuite, s'adressant à ces chefs qu'il anime,
Il verse dans leurs cœurs son espoir magnanime.
Leur courage docile à ses lois est soumis.
Tout à coup il s'élance et vole aux ennemis.
Un noir vallon s'étend dans ces monts solitaires,
Dont le terrain, propice aux pièges militaires,
De toutes parts s'enfonce en sinueux détours.
Une épaisse forêt sur ces vastes contours
Penche son noir ombrage, et sous sa voûte obscure
Ne laisse d'autre accès qu'une étroite ouverture ;
Une plaine au-dessus, cachée à tous les yeux,
Présente une retraite, un abri spacieux,
Qui sur les ennemis règne avec avantage,
Et de tous les côtés menace leur passage.

Sive instare jugis et grandia volvere saxa.
Huc juvenis notâ fertur regione viarum,
Arripuitque locum, et silvis insedit iniquis.

Velocem interea superis in sedibus Opim,
Unam ex virginibus sociis sacrâque catervâ,
Compellabat, et has tristis Latonia voces
Ore dabat: Graditur bellum ad crudele Camilla,
O virgo, et nostris nequidquam cingitur armis,
Cara mihi ante alias: neque enim novus iste Dianæ
Venit amor, subitâque animum dulcedine movit.
Pulsus ob invidiam regno viresque superbas,
Priverno antiquâ Metabus quum excederet urbe,
Infantem, fugiens media inter prœlia belli,
Sustulit exsilio comitem, matrisque vocavit
Nomine Casmillæ, mutatâ parte, Camillam.
Ipse, sinu præ se portans, juga longa petebat

Là, Turnus à son choix peut combattre en tous sens,
Les fuir, les attaquer, ou des roes bondissans
Précipiter sur eux la masse impétueuse.
Suivant donc des chemins la pente tortueuse,
Il accourt; et, caché dans l'épaisse forêt,
Attend les Phrygiens dans ce poste secret.
Diane cependant, sur la voûte azurée
Entretenant Opis, sa compagne sacrée,
Exprimoit en ces mots ses plaintives frayeurs:
« Toi, l'honneur de mes bois, l'ornement de mes chœurs,
» Chère Opis, tu le sais, mon aimable Camille,
» Portant mes traits, mon arc, hélas! arme inutile,
» Affronte les combats. Ce n'est pas de ce jour
» Que cette jeune nymphe est chère à mon amour.
» Je me rappelle encor sa naissance fatale.
» Chassé de Privernum, sa vieille capitale,
» Par son peuple irrité de ses fiers attentats,
» Son père Métabus privé de ses états
» Fuyoit de bois en bois, de montagne en montag
» D'un exil qu'elle ignore innocente compagne,
» Camille, encore enfant, consoloit son chagri
» Son père malheureux la pressoit sur son sein

Solorum nemorum : tela undique sæva premebant,
Et circumfuso volitabant milite Volsci.
Ecce fugæ medio summis Amasenus abundans
Spumabat ripis, tantus se nubibus imber
Ruperat : ille, innare parans, infantis amore
Tardatur, caroque oneri timet. Omnia secum
Versanti subitò vix hæc sententia sedit :
Telum immane, manu validâ quod fortè gerebat
Bellator, solidum nodis et robore cocto,
Huic natam, libro et silvestri subere clausam,
Implicat, atque habilem mediæ circumligat hastæ.
Quam dextrâ ingenti librans, ita ad æthera fatur :
Alma, tibi hanc, nemorum cultrix, Latonia virgo,
Ipse pater famulam voveo : tua prima per auras
Tela tenens supplex hostem fugit. Accipe, testor,
Diva, tuam, quæ nunc dubiis committitur auris.
Dixit, et adducto contortum hastile lacerto
Immittit : sonuere undæ; rapidum super amnem

» Et, tremblant pour l'objet de ses tendres alarmes,
» Fuyoit, prêtant l'oreille au bruit lointain des armes.
» Dans sa fuite soudain se présente à ses yeux
» L'Amasène grondant, dont les flots furieux,
» Grossis pendant la nuit par les eaux des orages,
» Rouloient gonflés d'écume, et battoient les rivages.
» Il s'arrête; il voudroit, dans son premier transport,
» S'élancer à la nage et gagner l'autre bord;
» Mais, tremblant pour l'objet de sa tendresse extrême,
» Il craint pour ce doux poids bien plus que pour lui-même.
» Long-temps il délibère; il se décide enfin.
» Autour d'un dard noueux, dont il arme sa main,
» De son cœur inquiet la crainte paternelle
» L'enveloppe avec soin d'une écorce fidèle;
» Puis l'élevant dans l'air, sa suppliante voix
» Implore par ces mots la déesse des bois:
— « O déesse, tu vois cet enfant que j'adore!
» Ses tristes jours à peine ont commencé d'éclore,
» Son père en ce moment la voue à tes autels;
» Prends pitié de tous deux dans ces dangers cruels!
» Pour la première fois elle a saisi tes armes;
» Elle fuit un vil peuple, auteur de mes alarmes.

Infelix fugit in jaculo stridente Camilla.
At Metabus, magnâ propiùs jam urgente catervâ,
Dat sese fluvio, atque hastam cum virgine victor
Gramineo, donum Triviæ, de cespite vellit.
Non illum tectis ullæ, non mœnibus, urbes
Accepere; neque ipse manus feritate dedisset:
Pastorum et solis exegit montibus ævum.
Hîc natam, in dumis interque horrentia lustra,
Armentalis equæ mammis et lacte ferino
Nutribat, teneris immulgens ubera labris.
Utque pedum primis infans vestigia plantis
Institerat, jaculo palmas oneravit acuto:
Spiculaque ex humero parvæ suspendit et arcum.
Pro crinali auro, pro longæ tegmine pallæ,
Tigridis exuviæ per dorsum a vertice pendent.
Tela manu jam tum tenerâ puerilia torsit,
Et fundam tereti circum caput egit habenâ,
Strymoniamque gruem aut album dejecit olorem.

» Tandis qu'avec le trait elle vole dans l'air,
» O déesse ! prends soin de ce dépôt si cher :
» Déesse, c'est ton bien qu'à tes soins je confie ;
» A toi seule à jamais appartiendra sa vie..... »
« Il dit, lance le dard de son bras vigoureux ;
» Le fleuve en retentit ; avec le trait heureux
» Camille fend les airs et vole à l'autre rive.
» L'ennemi s'approchoit ; lui, devant qu'il arrive,
» S'élance, nage, aborde, et, d'un bras triomphant,
» Arrache du gazon son dard et son enfant.
» Cet enfant, désormais réclamé par Diane,
» La ville ne fut point sa demeure profane,
» Son père à ce séjour préféra les forêts ;
» Moi-même la cachai dans des antres secrets.
» D'une fière jument, sa nourrice sauvage,
» Sur sa lèvre enfantine exprimant le breuvage,
» Son père l'élevoit, et sa jeune fierté
» Prit du cœur paternel la farouche âpreté.
» Sur ses pieds chancelans elle se tient à peine,
» Et de ses premiers pas marque la molle arène,
» Déjà, ses traits en main, elle court dans les bois,
» Portant son arc léger et son petit carquois.

Multæ illam frustra Tyrrhena per oppida matres
Optavere nurum : solâ contenta Dianâ,
Æternum telorum et virginitatis amorem
Intemerata colit. Vellem haud correpta fuisset
Militiâ tali, conata lacessere Teucros ;
Cara mihi, comitumque foret nunc una mearum.
Verùm age, quandoquidem fatis urgetur acerbis,
Labere, nympha, polo, finesque invise Latinos,
Tristis ubi infausto committitur omine pugna.
Hæc cape, et ultricem pharetrâ deprome sagittam :
Hac, quicumque sacrum violârit vulnere corpus,
Tros Italusve, mihi pariter det sanguine pœnas.
Pòst ego nube cavâ miserandæ corpus et arma
Inspoliata feram tumulo, patriæque reponam.
Dixit : at illa leves cœli delapsa per auras
Insonuit, nigro circumdata turbine corpus.

» Une robe à longs plis n'étoit point sa parure,
» L'or ne renouoit pas sa simple chevelure;
» Derrière elle pendoit la peau d'un léopard.
» Déjà sa jeune main savoit lancer un dard;
» Déjà siffloit la fronde à l'entour de sa tête;
» Déjà, d'un air vainqueur rapportant sa conquête,
» Elle offroit en triomphe à son père enchanté,
» Ou la grue au long bec, ou le cygne argenté.
» Jusqu'au fond des déserts où mes soins la cachèrent,
» Les plus nobles Toscans en vain la recherchèrent;
» Préférant à ces nœuds la liberté des bois,
» Sa rebelle pudeur n'obéit qu'à mes lois.
» Mais combien je la plains! qu'à regret ma tendresse
» A ces sanglans combats voit voler sa jeunesse!
» Hélas! j'aurois voulu que, chère à mon amour,
» De ses chastes attraits elle embellît ma cour;
» Mais, hélas! elle touche à son heure dernière.
» Pars donc, vole, et descends sur ton aile légère
» Aux lieux où les Latins, dévoués au trépas,
» Sous un sinistre augure avancent aux combats.
» Mais avant, prends toi-même en mon carquois fidèle
» Le trait qui doit venger sa blessure mortelle,

At manus interea muris Trojana propinquat,
Etruscique duces, equitumque exercitus omnis,
Compositi numero in turmas. Fremit æquore toto
Insultans sonipes, et pressis pugnat habenis,
Huc obversus et huc : tum latè ferreus hastis
Horret ager, campique armis sublimibus ardent.
Nec non Messapus contrà, celeresque Latini,
Et cum fratre Coras, et virginis ala Camillæ,
Adversi campo apparent, hastasque reductis
Protendunt longè dextris, et spicula vibrant :
Adventusque virûm, fremitusque ardescit equorum.

» Et malheur au guerrier dont la coupable main
» De son fer sacrilège aura percé son sein!
» Troyen, Latin, n'importe, il expîra son crime;
» Et moi, dans un nuage enlevant sa victime,
» Je veux que son beau corps, ses traits victorieux,
» Soient avec son tombeau rendus à ses ayeux. »
Elle dit : autour d'elle Opis roule un nuage,
Part d'un vol plus bruyant et plus prompt que l'orage.
Mais déjà les Troyens, déjà les fiers Toscans,
Pour attaquer vers Laurente ont déployé leurs rangs;
Ils marchent : le coursier de sa tête hautaine
Bat l'air, ronge le frein, et bondit dans la plaine;
Les champs sont hérissés d'une moisson de fer,
Et chaque javelot fait partir un éclair.
Et Messape, et Coras et son valeureux frère,
Et la chaste Camille et sa troupe légère,
Se présentent ensemble. On voit de toutes parts
Et s'alonger la lance, et s'agiter les dards;
Sous les pas des guerriers les champs poudreux gémissent;
Et soldats et coursiers de colère frémissent.
Enfin, à la distance où le trait peut porter,
Les partis ennemis viennent de s'arrêter :

Jamque intra jactum teli progressus uterque
Substiterat : subito erumpunt clamore, frementesque
Exhortantur equos ; fundunt simul undique tela
Crebra, nivis ritu ; cœlumque obtexitur umbrâ.
Continuò adversis Tyrrhenus et acer Aconteus
Connixi incurrunt hastis, primique ruinam
Dant sonitu ingenti, perfractaque quadrupedantum
Pectora pectoribus rumpunt. Excussus Aconteus
Fulminis in morem, aut tormento ponderis acti,
Præcipitat longè, et vitam dispergit in auras.
Extemplo turbatæ acies ; versique Latini
Rejiciunt parmas, et equos ad mœnia vertunt.
Troës agunt ; princeps turmas inducit Asylas.
Jamque propinquabant portis ; rursusque Latini
Clamorem tollunt, et mollia colla reflectunt.
Hi fugiunt, penitùsque datis referuntur habenis.
Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus
Nunc ruit ad terras, scopulosque superjacit undam

On s'écrie, on s'élance, et, d'un essor rapide,
Chacun pousse en avant son coursier intrépide.
Plus pressés que la neige au retour des hivers,
Des nuages de traits ont obscurci les airs.
Le terrible Acontès sur Tyrrhène s'élance,
Contre lui ce rival a dirigé sa lance;
Ils partent, et soudain leurs coursiers indomptés
Se heurtent à grand bruit, l'un vers l'autre emportés:
L'air en gronde; et, frappé du choc épouvantable,
Acontès expirant va tomber sur le sable.
L'épouvante aussitôt saisit les combattans;
Les Latins consternés abandonnent leurs rangs,
Et, sous leurs boucliers rejetés en arrière,
Ils évitent des traits l'atteinte meurtrière.
Le Troyen les poursuit, et le brave Asylas
Jusque sous leurs remparts a poussé leurs soldats.
Les Latins à leur tour, rappelant leur courage,
Retournent leurs coursiers avec des cris de rage,
Et poussent de nouveau l'ennemi qui s'enfuit.
Le vainqueur s'épouvante, et le vaincu poursuit;
Le sort balance entr'eux la défaite et la gloire,
Le courage et la peur, la fuite et la victoire.

Spumeus, extremamque sinu perfundit arenam :
Nunc rapidus retrò, atque æstu revoluta resorbens
Saxa, fugit, littusque vado labente relinquit.
Bis Tusci Rutulos egêre ad mœnia versos;
Bis rejecti armis respectant terga tegentes.
Tertia sed postquam congressi in prœlia, totas
Implicuere inter se acies, legitque virum vir :
Tum verò et gemitus morientum, et sanguine in alto
Armaque, corporaque, et permixti cæde virorum
Semianimes volvuntur equi; pugna aspera surgit.

Orsilochus Remuli, quando ipsum horrebat adire,
Hastam intorsit equo, ferrumque sub aure reliquit;
Quo sonipes ictu furit arduus, altaque jactat,

Tels dans leur flux rapide et leur bruyant reflux
Se balancent des mers les flots irrésolus ;
Tantôt sur les rochers que son écume inonde
L'Océan courroucé précipitant son onde
Couvre, en grondant, ses bords ; tantôt, dans son bassin
Reportant les cailloux qu'avoit vomis son sein,
Il ramène sur lui ses ondes fugitives :
Tels, poussant des Latins les cohortes craintives,
Les Troyens à grands flots inondoient les sillons,
Et tantôt replioient leurs foibles bataillons.
Mais sitôt qu'on a vu de l'une et l'autre armée,
Dans son troisième choc encor plus animée,
Une égale fureur confondre les soldats,
Que chacun de plus près porte ou craint le trépas,
Alors on n'entend plus dans ce vaste carnage
Que l'accent de la mort et le cri de la rage ;
Armes, soldats, coursiers, confusément épars,
Dans des torrens de sang roulent de toutes parts.
Partout, en même temps, on s'attaque, on se choque.
Sur le fier Rémulus fond le jeune Orsilòque ;
Mais, au lieu du héros, attaquant son coursier,
De son dard sous l'oreille il enfonce l'acier.

Et nunc lenta manu spargens hastilia denset,
Nunc validam dextrâ rapit indefessa bipennem.
Aureus ex humero sonat arcus, et arma Dianæ.
Illa etiam, si quando in tergum pulsa recessit,
Spicula converso fugientia dirigit arcu.
At circùm lectæ comites, Larinaque virgo,
Tullaque, et æratam quatiens Tarpeia securim,
Italides; quas ipsa decus sibi dia Camilla
Delegit, pacisque bonas bellique ministras.
Quales Threïciæ, quum flumina Thermodontis
Pulsant, et pictis bellantur Amazones armis;
Seu circum Hippolyten, seu quum se martia curru
Penthesilea refert, magnoque ululante tumultu
Feminea exsultant lunatis agmina peltis.
Quem telo primum, quem postremum, aspera virgo,
Dejicis? aut quot humi morientia corpora fundis?
Eunæum Clytio primum patre, cujus apertum
Adversi longâ transverberat abiete pectus:

Un carquois sur l'épaule, un sein nu, l'œil brûlant,
Tantôt de traits légers qu'elle darde en volant
Poursuit les Phrygiens; tantôt, plus redoutable,
Arme d'un fer tranchant sa main infatigable;
Sur son dos retentit le céleste carquois
Plein des traits dont l'arma la déesse des bois.
Tantôt quand des vainqueurs ardens à sa poursuite
La force inévitable a décidé sa fuite,
Terrible, elle se tourne, et, d'un bras foudroyant,
Leur porte l'épouvante et triomphe en fuyant.
Avec la même ardeur vole et combat près d'elle
De ses vaillantes sœurs une troupe fidèle,
Appui de sa valeur, ame de ses projets,
Son escorte aux combats, son conseil dans la paix:
C'est Tulla, c'est Larine, et toi, jeune Tarpée,
Dont la hache est de sang incessamment trempée.
Tel, dans les champs glacés de Mars et des frimas,
Quand la fière Hippolyte appelle les combats,
Ou lorsque, sur son char traversant la mêlée,
Une lance à la main vole Penthésilée;
Soudain s'élance, armé de son léger croissant,
Des héros de son sexe un essaim frémissant,

Sanguinis ille vomens rivos cadit, atque cruentam
Mandit humum, moriensque suo se in vulnere versat.
Tum Lirim, Pagasumque super; quorum alter habenas
Suffosso revolutus equo dum colligit, alter
Dum subit, ac dextram labenti tendit inermem,
Præcipites pariterque ruunt. His addit Amastrum
Hippotaden; sequiturque incumbens eminus hastâ
Tereaque, Harpalycumque, et Demophoonta, Chromimqu
Quotque emissa manu contorsit spicula virgo,
Tot Phrygii cecidere viri. Procul Ornytus armis
Ignotis et equo venator Iapyge fertur:
Cui pellis latos humeros erepta juvenco
Pugnatori operit; caput ingens oris hiatus
Et malæ texêre lupi cum dentibus albis;
Agrestisque manus armat sparus: ipse catervis
Vertitur in mediis, et toto vertice suprà est.
Hunc illa exceptum, neque enim labor agmine verse,
Trajicit, et super hæc inimico pectore fatur:

Qui, frappant à grand bruit ses armes colorées,
Heurle son chant barbare aux monts hyperboréens:
Les monts, les bois, les eaux, répondent à leurs voix.
Quel trépas le premier signale tes exploits,
Quel héros le dernier expire ta victime,
O guerrière intrépide et nymphe magnanime?
O dieux! combien de morts entassés par ton bras!
Eunéus le premier a reçu le trépas;
Ce fils de Clytius, digne de sa naissance,
Dans son corps traversé reçoit ta longue lance:
Il tombe, et, sur la terre en vain se débattant,
De rage mord la poudre et se roule en son sang.
Deux guerriers à leur tour sont couchés sur ces plaines:
De son coursier blessé l'un reprenoit les rènes,
Liris étoit son nom; Pagasus près de lui
De son bras désarmé lui présentoit l'appui:
Tous deux tombent frappés par la nymphe guerrière.
Amastre à côté d'eux termine sa carrière.
Sur des monceaux de morts elle suit son chemin;
De loin, le corps penché, le javelot en main,
Elle poursuit Chromis, Harpalyce et Térée;
Du sang de Démophon sa lance est altérée:

Silvis te, Tyrrhene, feras agitare putasti?
Advenit qui vestra dies muliebribus armis
Verba redarguerit. Nomen tamen haud leve patrum
Manibus hoc referes, telo cecidisse Camillæ.
Protenus Orsilochum et Buten, duo maxima Teucrûm
Corpora : sed Buten aversum cuspide fixit
Loricam galeamque inter, quâ colla sedentis
Lucent, et lævo dependet parma lacerto :
Orsilochum, fugiens magnumque agitata per orbem,
Eludit gyro interior, sequiturque sequentem.
Tum validam perque arma viro perque ossa securim,
Altior exsurgens, oranti et multa precanti
Congeminat : vulnus calido rigat ora cerebro.

Autant il part de traits de son terrible bras,
Autant de Phrygiens sont voués au trépas.
Sur un coursier nourri dans les champs de la Pouille
Elle voit Ornytus, elle veut sa dépouille :
Chasseur déjà fameux, mais combattant nouveau,
D'un buffle sur son corps il étale la peau ;
Sur son cimier un loup dans sa gueule béante
Présente la blancheur de sa dent menaçante ;
Et de son bras velu la sauvage vigueur
S'arme d'un bois grossier courbé dans sa longueur ;
Il marche : il a passé de Diane à Bellone,
Et surpasse du front tout ce qui l'environne ;
Seul, il résiste encor ; son bataillon a fui.
Elle vole, l'attaque ; et, s'adressant à lui,
« Crois-tu dans tes forêts faire encore la guerre ?
» Dit-elle ; de ton corps va mesurer la terre.
» Ainsi sont réfutés tes insolens propos ;
» Une femme suffit à de pareils héros :
» Meurs, et va te vanter dans le royaume sombre
» Que tu meurs de ma main ; c'est assez pour ton ombre. »
Avec non moins d'ardeur elle poursuit de près
Et le jeune Orsiloque et l'énorme Butès.

Incidit huic, subitoque adspectu territus hæsit,
Appenninicolæ bellator filius Auni,
Haud Ligurum extremus, dum fallere fata sinebant.
Isque, ubi se nullo jam cursu evadere pugnæ
Posse, neque instantem reginam avertere, cernit,
Consilio versare dolos ingressus et astu,
Incipit hæc: Quid tam egregium, si femina forti
Fidis equo? dimitte fugam, et te comminus æquo
Mecum crede solo, pugnæque accinge pedestri:

Butès expire atteint de sa lance fatale,
A l'endroit où, laissant un étroit intervalle,
Sa cuirasse, son casque et son court bouclier,
Offrent à découvert le cou de ce guerrier.
Orsiloque à son tour, dont le bras la menace,
Décrit un vaste cercle en courant sur sa trace;
Dans un cercle moins vaste elle échappe, elle fuit,
Et poursuit à son tour celui qui la poursuit;
Puis sur ses pieds dressés se levant tout entière,
Sa hache, sans égard pour sa vaine prière,
Fend son épaisse armure et ses robustes os;
Et du crâne brisé le sang coule à grands flots.
Tout à coup à ses yeux le hasard fait paroître
Le rusé fils d'Annus, que l'Apennin vit naître.
Nul des Liguriens, peuple artificieux,
Ne fut ni moins vaillant, ni plus insidieux.
A l'aspect de Camille, il s'écrie, il s'arrête;
Voyant qu'il ne peut fuir et que sa mort s'apprête,
A la ruse aussitôt sa frayeur a recours,
Et pour tromper Camille il lui tient ce discours:
« Pour s'assurer sans doute une fuite facile,
» Camille se confie à ce coursier agile;

At non hæc nullis hominum sator atque deorum
Observans oculis summo sedet altus Olympo.
Tyrrhenum genitor Tarchontem in prœlia sæva
Suscitat, et stimulis haud mollibus injicit iras.
Ergo inter cædes cedentiaque agmina Tarchon
Fertur equo, variisque instigat vocibus alas,
Nomine quemque vocans; reficitque in prœlia pulsos:
Quis metus, o numquam dolituri, o semper inertes
Tyrrheni, quæ tantâ animis ignavia venit?
Femina palantes agit, atque hæc agmina vertit.
Quò ferrum? quidve hæc gerimus tela irrita dextris?
At non in venerem segnes nocturnaque bella,
Aut, ubi curva choros indixit tibia Bacchi,
Exspectare dapes et plenæ pocula mensæ.

Il arrête en son vol sa victime tremblante,
Il la presse, il la tient sous sa serre sanglante,
Enfonce dans son sein son bec victorieux;
Le plumage sanglant tombe du haut des cieux :
Ainsi vole, combat et triomphe Camille.
Cependant Jupiter de son palais tranquille
Voit les Toscans tomber sous ses rapides coups :
Aussitôt, de Tarchon irritant le courroux,
Il veut que sa valeur rallume leur vaillance.
D'un cours impétueux l'Étrurien s'élance
Parmi les cris, le sang, les morts et les fuyards;
Il nomme par leurs noms les combattans épars,
Les ramène au combat, et gourmandant leur fuite :
« Lâches Tyrrhéniens, où courez-vous si vite?
» Leur dit-il; quelle peur vous a saisis? Eh quoi!
» C'est une femme ici qui vous glace d'effroi!
» Que font donc dans vos mains ces impuissantes armes?
» Les combats de Vénus ont pour vous plus de charmes,
» Sans doute; et vos pareils préférèrent toujours
» Aux clairons belliqueux la lyre des Amours:
» Sitôt que de Bacchus les cymbales résonnent,
» Dans la coupe à plein bord lorsque les vins bouillonnent,

Hic amor, hoc studium, dum sacra secundus haruspex
Nuntiet, ac lucos vocet hostia pinguis in altos.

Hæc effatus, equum in medios, moriturus et ipse,
Concitat, et Venulo adversum se turbidus infert:
Dereptumque ab equo dextrâ complectitur hostem,
Et gremium ante suum multâ vi concitus aufert.
Tollitur in cœlum clamor, cunctique Latini
Convertêre oculos: volat igneus æquore Tarchon,
Arma virumque ferens: tum summâ ipsius ab hastâ
Defringit ferrum, et partes rimatur apertas
Quà vulnus letale ferat. Contrà ille repugnans
Sustinet a jugulo dextram, et vim viribus exit.
Utque volans altè raptum quum fulva draconem
Fert aquila, implicuitque pedes, atque unguibus hæsit;
Saucius at serpens sinuosa volumina versat,
Arrectisque horret squamis, et sibilat ore,
Arduus insurgens; illa haud minùs urget obunco

» Intrépides buveurs, convives courageux,
» Aux jeux sanglans de Mars vous préférez ces jeux.
» Allez, la flûte en main vos prêtres vous demandent,
» Et dans vos bois sacrés les festins vous attendent. »
Il dit, brave la mort, et portant la terreur,
Sur Vénulus s'élance enflammé de fureur,
L'arrache à son coursier, le saisit et l'enlève.
Soudain un bruit confus de toutes parts s'élève :
Les Latins consternés les regardent tous deux.
Le fier Toscan emporte en ses bras vigoureux
Et l'homme et son armure, et dans toute la plaine
Serré contre son sein malgré lui le promène ;
Et tandis que d'un bras il le soutient dans l'air,
De sa lance qu'il rompt l'autre arrache le fer ;
Il cherche, pour l'atteindre au défaut de l'armure,
La place où doit sa main adresser la blessure.
Vénulus, contre lui se débattant en vain,
Arrête le poignard suspendu sur son sein.
Ainsi, lorsque l'oiseau qui porte le tonnerre
Se saisit d'un dragon élancé de la terre,
Il le presse, il le tient, il attache à ses flancs
Et sa robuste serre et ses ongles tranchans ;

Luctantem rostro; simul æthera verberat alis:
Haud aliter prædam Tiburtum ex agmine Tarchon
Portat ovans; ducis exemplum eventumque secuti
Mæonidæ incurrunt. Tum fatis debitus Aruns
Velocem jaculo et multâ prior arte Camillam
Circuit, et quæ sit fortuna facillima tentat.
Quà se cumque furens medio tulit agmine virgo,
Hàc Aruns subit, et tacitus vestigia lustrat:
Quà victrix redit illa, pedemque ex hoste reportat,
Hàc juvenis furtim celeres detorquet habenas.
Hos aditus, jamque hos aditus, omnemque pererrat
Undique circuitum, et certam quatit improbus hastam.
Fortè sacer Cybelæ Chloreus, olimque sacerdos,
Insignis longè Phrygiis fulgebat in armis;
Spumantemque agitabat equum, quem pellis ahenis
In plumam squamis auro conserta tegebat.
Ipse, peregrinâ ferrugine clarus et ostro,
Spicula torquebat Lycio Gortynia cornu:

Le superbe animal que la douleur tourmente,
Terrible, l'œil ardent et la gueule écumante,
Siffle, s'enfle, et de l'aigle embarrassant l'essor,
Se courbant, se dressant, se recourbant encor,
Lutte contre le bec qui perce ses entrailles;
La rage sur son corps a dressé ses écailles:
Inutiles efforts! l'aigle victorieux
L'emporte, bat de l'aile, et se perd dans les cieux:
Tel Tarchon triomphant part emportant sa proie;
Il vole, tous les siens le suivent avec joie,
Et d'un bras courageux secondent son effort.
Dans ce moment Aruns, qu'attend déjà son sort,
Voyant de tous côtés Camille triomphante,
Parmi les combattans suivoit sa course errante,
S'attachoit à ses pas, et son œil avec art
D'un moment favorable épioit le hasard:
Partout où dans les rangs s'élance son audace,
Il la suit en silence et vole sur sa trace;
Revient-elle en triomphe à de nouveaux combats,
De son coursier vainqueur son coursier suit les pas;
Partout où vient, s'éloigne, ou revient l'héroïne,
L'opiniâtre Aruns autour d'elle s'obstine,

Facta ferent: hæc dira meo dum vulnere pestis
Pulsa cadat, patrias remeabo inglorius urbes.
Audiit, et voti Phœbus succedere partem
Mente dedit, partem volucres dispersit in auras.
Sterneret ut subitâ turbatam morte Camillam,
Annuit oranti: reducem ut patria alta videret,
Non dedit; inque notos vocem vertère procellæ.

Soit que dans son espoir ces dépouilles conquises
Au temple de ses dieux fussent déjà promises,
Soit que d'un or conquis sa noble vanité
En secret se flattât d'embellir sa beauté,
Pour cet or, ces habits, l'amazone s'enflamme,
Les dispute en héros et les admire en femme;
Et ces riches atours, dont son cœur est épris,
Du triomphe à ses yeux ont rehaussé le prix :
Tout danger, tout obstacle a disparu pour elle.
Aruns posté tout près tient sa lance mortelle,
Cherche du coup fatal l'heureuse occasion;
Et prêt à la frapper : « O divin Apollon!
» S'écria-t-il soudain, ô dieu de la lumière!
» Que dans son temple saint le Soracte révère,
» Devant qui nous courbons nos fronts respectueux,
» Pour qui des verts sapins les rameaux onctueux
» D'un bûcher éternel entretiennent les flammes;
» Toi qui par un saint zèle allumé dans nos ames
» Sur ces ardens brâsiers nous fais marcher sans peur,
» Dieu puissant! par mes mains lave le déshonneur
» Qu'imprime à notre nom cette Volsque insolente!
» Sa dépouille, grand dieu, n'est pas ce qui me tente,

Ergo, ut missa manu sonitum dedit hasta per auras,
Convertêre animos acres, oculosque tulere
Cuncti ad reginam Volsci. Nihil ipsa neque auræ
Nec sonitûs memor, aut venientis ab æthere teli;
Hasta sub exsertam donec perlata papillam
Hæsit, virgineumque altè bibit acta cruorem.
Concurrunt trepidæ comites, dominamque ruentem
Suscipiunt. Fugit ante omnes exterritus Aruns,
Lætitiâ mixtoque metu; nec jam ampliùs hastæ
Credere, nec telis occurrere virginis audet.

» Plus d'un autre trophée a signalé mon bras;
» Mais que de ce fléau je purge ces climats,
» Qu'elle expie en mourant notre gloire flétrie,
» Je pars, et vais obscur mourir dans ma patrie. »
Apollon imploré l'entendit, et ce dieu
Accorde à sa prière une part de son vœu,
Et l'autre dans les airs se dissipe et s'envole:
Il lui cède Camille, et consent qu'il l'immole;
Mais revoir ses foyers n'est plus en son pouvoir,
Et les vents ennemis emportent son espoir.
Enfin des mains d'Aruns le trait bruyant s'élance:
On se trouble, on regarde, et le Volsque en silence
Se tourne vers sa reine, et pour elle pâlit;
Mais la lance fatale, et son vol, et son bruit,
Rien ne peut l'effrayer, quand la flèche mortelle
Vient blesser son sein nu de sa pointe cruelle,
Et le fer altéré boit son sang virginal.
On s'étonne; ses sœurs volent au coup fatal,
Et présentent leurs bras à leur reine expirante.
De son propre succès le vainqueur s'épouvante,
Et fuit, le cœur rempli de joie et de terreur.
Tel, lorsque de sa faim appaisant la fureur

Ac velut ille, priùs quàm tela inimica sequantur,
Continuò in montes sese avius abdidit altos,
Occiso pastore, lupus, magnove juvenco,
Conscius audacis facti, caudamque remulcens
Subjecit pavitantem utero, silvasque petivit:
Haud secus ex oculis se turbidus abstulit Aruns,
Contentusque fugâ, mediis se immiscuit armis.
Illa manu moriens telum trahit; ossa sed inter
Ferreus ad costas alto stat vulnere mucro.
Labitur exsanguis, labuntur frigida leto
Lumina; purpureus quondam color ora reliquit.
Tum sic exspirans Accam, ex æqualibus unam,
Alloquitur, fida ante alias quæ sola Camillæ,
Quîcum partiri curas; atque hæc ita fatur:
Hactenus, Acca soror, potui: nunc vulnus acerbum
Conficit, et tenebris nigrescunt omnia circùm.
Effuge, et hæc Turno mandata novissima perfer:
Succedat pugnæ, Trojanosque arceat urbe.

Un loup vient d'égorger dans son audace extrême
Une belle génisse ou le berger lui-même,
Tremblant, épouvanté de ses hardis exploits,
Déjà des chiens vengeurs croit entendre la voix;
Avant que le jour naisse, avant que la victime
Et les traces du sang déposent de son crime,
Dans le fond des forêts le meurtrier a fui,
Et sa queue en tremblant se dérobe sous lui:
Tel, timide vainqueur, et content de la fuite,
Dans la foule à l'instant Aruns se précipite;
De ce qu'osa sa main son cœur se sent troubler,
Et Camille en mourant le fait encor trembler.
La malheureuse en vain veut arracher la lance:
De ce coup meurtrier telle est la violence,
Le fer perçant du trait dont son sein est blessé,
Rebelle à ses efforts, y demeure enfoncé;
Elle tombe, ses sens par degré s'affoiblissent,
Son teint se décolore, et ses lèvres pâlissent.
Alors sa voix mourante appelle Acca sa sœur,
Acca toujours admise aux secrets de son cœur:
» O toi! dont j'éprouvai la tendresse fidèle,
» J'ai, tant que je l'ai pu, vengé notre querelle;

Jamque vale. Simul his dictis linquebat habenas,
Ad terram non sponte fluens. Tum frigida toto
Paulatim exsolvit se corpore, lentaque colla
Et captum leto posuit caput, arma relinquens;
Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.
Tum verò immensus surgens ferit aurea clamor
Sidera: dejectâ crudescit pugna Camillâ.
Incurrunt densi simul omnis copia Teucrûm,
Tyrrhenique duces, Evandrique Arcades alæ.
At Triviæ custos jam dudum in montibus Opis
Alta sedet summis, spectatque interrita pugnas.
Utque procul medio juvenum in clamore furentum
Prospexit tristi multatam morte Camillam;
Ingemuitque, deditque has imo pectore voces:
Heu! nimiùm, virgo, nimiùm crudele luisti
Supplicium, Teucros conata lacessere bello!
Nec tibi desertæ in dumis coluisse Dianam
Profuit, aut nostras humero gessisse pharetras.

» Mais enfin je succombe, et j'ai fini mon sort;
» Déjà tout se noircit des ombres de la mort;
» Entends les derniers vœux de la triste Camille;
» Cours avertir Turnus qu'il défende la ville :
» Et toi, reçois mon ame et mes adieux. » Soudain
Les rênes en flottant s'échappent de sa main.
Ce corps jadis rempli de son ame enflammée,
De la mort aujourd'hui victime inanimée,
Descend de son coursier, entraîné par son poids;
Il tombe, ce beau front si brillant autrefois;
Son pouls meurt; sur ses yeux nagent des vapeurs sombres,
Et son ame en courroux s'envole chez les ombres.
Soudain partent des cris de rage et de terreur;
Le combat se rallume avec plus de fureur;
Troyens, Arcadiens, Toscans, tout se rassemble;
Hardis par cette mort, tous s'élancent ensemble.
Et cependant Opis, du haut des monts voisins,
Tranquille, regardoit ces combats inhumains :
Tout à coup, à l'entour de Camille expirante,
Elle voit s'agiter une jeunesse ardente,
Et son cœur affligé laisse échapper ces mots :
« Ornement de ton sexe! exemple des héros!

Non tamen indecorem tua te regina reliquit
Extremâ jam in morte : neque hoc sine nomine letum
Per gentes erit, aut famam patieris inultæ.
Nam quicumque tuum violavit vulnere corpus,
Morte luet meritâ. Fuit ingens monte sub alto
Regis Dercenni terreno ex aggere bustum
Antiqui Laurentis, opacâque ilice tectum :
Hîc dea se primùm rapido pulcherrima nisu
Sistit, et Aruntem tumulo speculatur ab alto.
Ut vidit fulgentem armis ac vana tumentem :
Cur, inquit, diversus abis? huc dirige gressum,
Huc periture veni : capias ut digna Camillæ
Præmia, tuque etiam telis moriere Dianæ.
Dixit, et auratâ volucrem Threissa sagittam
Deprompsit pharetrâ, cornuque infensa tetendit,
Et duxit longè, donec curvata coirent
Inter se capita, et manibus jam tangeret æquis,
Lævâ aciem ferri, dextrâ nervoque papillam.

» Que t'a servi d'avoir au tumulte des villes
» Préféré ta déesse et ses forêts tranquilles?
» Et de quoi t'ont servi mes inutiles traits?
» Mais si j'en crois mon cœur, ta gloire et mes regrets,
» Ton nom, que pour jamais signala ta vaillance,
» Ne sera pas sans lustre, et ta mort sans vengeance;
» Le sort l'a résolu : son téméraire auteur
» En recevra le prix. » Il est une hauteur
Où l'yeuse croissant sur sa terre isolée
Couvre d'un roi Latin l'antique mausolée:
Là vient s'abattre Opis méditant son dessein,
Et delà de Camille observe l'assassin.
A peine elle apperçoit l'auteur de sa blessure,
Tout fier de sa victoire et vain de son armure:
« Où vas-tu? lui dit-elle: approche, malheureux,
» Viens recevoir le prix de ton triomphe affreux;
» Viens et meurs à ton tour des flèches de Diane:
» Je les plains de tremper dans un sang si profane. »
Puis sa main du carquois tire le trait fatal,
Le place, tend son arc; et d'un effort égal
Chacune de ses mains remplit son ministère;
La gauche tient le fer de la flèche légère;

Extemplo teli stridorem aurasque sonantes
Audiit unà Aruns, hæsitque in corpore ferrum.
Illum exspirantem socii atque extrema gementem
Obliti ignoto camporum in pulvere linquunt :
Opis ad ætherium pennis aufertur Olympum.

Prima fugit, dominâ amissâ, levis ala Camillæ;
Turbati fugiunt Rutuli; fugit acer Atinas;
Disjectique duces desolatique manipli
Tuta petunt, et equis aversi ad mœnia tendunt.
Nec quisquam instantes Teucros letumque ferentes
Sustentare valet telis, aut sistere contrà;
Sed laxos referunt humeris languentibus arcus;
Quadrupedumque putrem cursu quatit ungula campum.
Volvitur ad muros caligine turbidus atrâ
Pulvis; et e speculis percussæ pectora matres
Femineum clamorem ad cœli sidera tollunt.
Qui cursu portas primi irrupere patentes,

L'autre amène la corde; et, lents à s'approche
Les bouts obéissans sont prêts à se toucher :
Aussitôt vers Aruns le trait divin s'échappe,
Et le bruit, et le fer, au même instant le frappe.
Nul ne plaint son trépas; et, sans être honoré,
Sur des bords inconnus son corps gît ignoré.
La nymphe pour les cieux quitte aussitôt la terre
Et remet au hasard les succès de la guerre.
A peine de Camille on a su le trépas,
Un même effroi saisit les chefs et les soldats :
Son bataillon léger, vainqueur sous sa conduite,
Mais vaincu par sa mort, le premier prend la fuite.
Atinas même fuit; et de ses vétérans
Un tumulte confus désordonne les rangs.
Bataillons, escadrons, et cohorte et phalange,
De vingt peuples tremblans vaste et confus mélange,
Dans les champs d'alentour dispersent leurs débris,
Et des lieux les plus surs vont chercher les abris.
Le carquois charge en vain leurs épaules craintives,
Leurs arcs sont détendus, et leurs flèches oisives.
Tout cède : des coursiers épouvantés comme eux,
Les pas retentissans battent les champs poudreux,

Hos inimica super mixto premit agmine turba :
Nec miseram effugiunt mortem; sed limine in ipso,
Mœnibus in patriis, atque inter tuta domorum,
Confixi exspirant animas. Pars claudere portas;
Nec sociis aperire viam, nec mœnibus audent
Accipere orantes; oriturque miserrima cædes
Defendentum armis aditus, inque arma ruentum.
Exclusi, ante oculos lacrymantumque ora parentum,
Pars in præcipites fossas, urgente ruinâ,
Volvitur; immissis pars cæca et concita frenis
Arietat in portas et duros obice postes.

Et vers la ville enfin, leur unique ressource,
Dans des flots de poussière ils dirigent leur course;
Les femmes, en voyant revenir ces débris,
Poussent des cris affreux, frappent leurs seins meurtris:
L'ennemi les poursuit, et jusque sous leurs portes
Atteint ceux dont les murs reçoivent les cohortes.
Malheureux, au trépas ils pensoient échapper,
Sur le seuil paternel la mort vient les frapper;
Quelques-uns sont percés à l'aspect de leurs Lares;
D'autres que le péril, que l'effroi rend barbares,
Referment leur asile, et leurs tristes amis
En vain les bras tendus demandent d'être admis;
On repousse sur eux la porte impitoyable:
Alors se renouvelle un carnage effroyable
De ceux qui de leurs murs tentent en vain l'abord,
Et des concitoyens qui leur donnent la mort:
Plusieurs qu'exclut, hélas! l'enceinte desirée,
Aux yeux de leurs parens, de leur mère éplorée,
Pour fuir les ennemis, choisissant le trépas,
Dans les fossés profonds précipitent leurs pas;
Cet autre, aiguillonnant le coursier qui l'emporte,
Frappe à coups redoublés l'inexorable porte.

Ipsæ de muris summo certamine matres
(Monstrat amor verus patriæ) ut vidêre Camillam,
Tela manu trepidæ jaciunt, ac robore duro
Stipitibus ferrum sudibusque imitantur obustis
Præcipites, primæque mori pro mœnibus ardent.

Interea Turnum in silvis sævissimus implet
Nuntius, et juveni ingentem fert Acca tumultum:
Deletas Volscorum acies, cecidisse Camillam,
Ingruere infensos hostes, et marte secundo
Omnia corripuisse; metum jam ad mœnia ferri.
Ille furens (et sæva Jovis sic numina poscunt)
Deserit obsessos colles, nemora aspera linquit.
Vix e conspectu exierat campumque tenebat,
Quum pater Æneas, saltûs ingressus apertos,
Exsuperatque jugum, silvâque evadit opacâ.
Sic ambo ad muros rapidi totoque feruntur
Agmine; nec longis inter se passibus absunt.

Mais de Camille à peine on distingue le corps,
On redouble de crainte et de zèle et d'efforts;
Les femmes même alors deviennent intrépides,
Le fer étincelant charge leurs mains timides;
Et de longs pieux armant leur courage indompté,
Ont du fer dans la flamme acquis la dureté;
Chacune d'un héros a pris l'ame guerrière,
Et vent pour sa patrie expirer la première.
Cependant à Turnus de ces revers affreux
Acca vient apporter le récit désastreux:
« Les Latins sont vaincus, Camille est expirée,
» Aux Troyens triomphans l'Ausonie est livrée;
» Tout fuit, tout a subi leur rapide fureur,
» Et jusque dans Laurente a volé la terreur. »
Le héros furieux (le ciel ainsi l'ordonne)
Frémit de ce désastre; il part, il abandonne
Les gorges, les forêts qu'occupent ses soldats.
Le Troyen à son tour précipite ses pas;
Après avoir franchi les bois et les montagnes,
De leurs sombres hauteurs descend dans les campagnes.
Ainsi, se rapprochant, ces deux fameux rivaux,
Vers les murs laurentins marchent à pas égaux;

Ac simul Æneas fumantes pulvere campos
Prospexit longè, Laurentiaque agmina vidit;
Et sævum Æneam agnovit Turnus in armis,
Adventumque pedum flatusque audivit equorum:
Continuòque ineant pugnas, et prœlia tentent,
Ni roseus fessos jam gurgite Phœbus Ibero
Tingat equos, noctemque, die labente, reducat.
Considunt castris ante urbem, et mœnia vallant.

L'un pour les attaquer, l'autre pour les défendre.
Énée, en avançant au loin a vu s'étendre
Les escadrons latins et leurs fiers bataillons,
De torrens de poussière inondant les sillons:
De Turnus à son tour la surprise est pareille;
Déjà de toutes parts arrive à son oreille
Le bruit des escadrons précipitant leurs pas;
C'est l'intrépide Énée avançant aux combats;
Et peut-être à l'instant aux pieds de ces murailles
Tous deux auroient tenté le destin des batailles,
Si Phébus, déposant ses rayons amortis,
N'avoit plongé son char dans les flots de Thétis.
Tous deux veillent campés sous les murs de la ville,
Et cette nuit du moins leur fureur est tranquille.

REMARQUES

SUR LE LIVRE ONZIÈME.

Placée au milieu des tableaux de la guerre, la plus grande partie de ce onzième chant paroît destinée à en faire déplorer les résultats, et présente au lecteur une diversion aussi heureuse que naturellement amenée. Les gémissemens et les pompes funèbres succèdent au bruit des armes; et des torrens de larmes coulent en expiation du sang qui vient d'être répandu. Le poëte s'arrête longtemps à ces scènes de deuil, et son ame sensible s'y déploie tout entière. Mais de pareilles leçons furent toujours perdues; l'épuisement ou la destruction seuls terminent les querelles des nations. Aussi, après avoir représenté les deux peuples livrés aux regrets les plus douloureux, et ne songeant qu'à rétablir la paix, Virgile termine ce livre par la reprise des hostilités, et par un combat non moins sanglant que ceux qui précèdent. Le récit de cette guerre n'est autre chose qu'un tableau de ce qui s'est passé dans tous les siècles et chez tous les peuples de l'univers. Il n'en est aucun dans les annales duquel on ne pût reconnoître après une bataille san-

glante l'épouvante et les irrésolutions des Latins, les conseils de la peur opposés aux élans du courage, et enfin les effets de l'éloquence pacifique de Drancès bientôt détruits par l'orgueilleuse audace de Turnus. L'indécision et la foiblesse du bon Latinus trouveroient aussi de nombreuses applications.

La muse de Virgile étoit fatiguée du carnage ; elle semble avoir eu de la peine à finir le chant qui précède ; elle n'a fait qu'indiquer la victoire, laissant à l'imagination du lecteur le soin d'achever le tableau d'une aussi horrible journée, et d'en voir les résultats dans les faits glorieux qui ont signalé la valeur troyenne. Une nouvelle scène va s'ouvrir ; et l'Aurore, en commençant le onzième livre, vient montrer aux humains les funestes effets des fureurs de la veille. Après un court récit des actions de grâces et des trophées de son héros, le poëte le représente tout entier livré à ses regrets. Il a fait de grandes pertes, et le nombre de ses fidèles compagnons diminue de jour en jour ; mais la mort de Pallas doit surtout l'affliger. Il voit les larmes du malheureux Évandre, il l'entend lui demander son fils, l'accuser de sa mort, et il s'en accuse lui-même de la manière la plus touchante : *Hæc mea magna fides!*

Circùm omnes famulûmque manus, Trojanaque turba,
Et mœstùm Iliades crinem de more solutæ.
. . . . . .
Ipse caput nivei fultum Pallantis et ora
Ut vidit levique patens in pectore vulnus...

Le corps de ce jeune guerrier, entouré par ses amis et ses plus fidèles serviteurs, par des femmes éplorées, et surtout par le vieux Acète, offre le tableau le plus attendrissant. La poésie de Virgile est toujours comme la peinture ; et il semble que ce soit dans la lecture de ses ouvrages qu'Horace a puisé ce précepte important. L'épithète *nivei*, qui exprime la beauté de ce jeune héros, doit ajouter aux regrets que sa mort fait naître. C'est ainsi qu'Euryale mourant a été représenté dans le neuvième livre : *Pulchrosque per artus it cruor.* L'épithète *levi* est d'une hardiesse qui n'appartient qu'à la langue latine, et elle est fort adroitement mise en opposition avec la profondeur de la blessure dont ce jeune cœur est atteint. Tous ces effets sont vrais ; Virgile n'a rendu que les plus remarquables, parce que la poésie, qui exprime plusieurs choses interdites à la peinture, a aussi l'avantage de pouvoir en supprimer d'inutiles que celle-ci est obligée de rendre. Ces deux avantages, en étendant la carrière du poëte, ajoutent aux difficultés, et rendent les écueils plus fréquens.

> Qualem virgineo demessum pollice florem,
> Seu mollis violæ, seu languentis hyacinthi,
> Cui neque fulgor adhuc, nec dum sua forma recessit;
> Non jam mater alit tellus, viresque ministrat.

Comme la tendre fleur qui périt dès qu'elle ne reçoit plus le suc nourricier de la terre, Pallas succombe la première fois qu'il a quitté le toit paternel. Cette com-

paraison est d'un charme inexprimable ; c'est une des plus belles de Virgile, par l'exactitude des images et la perfection des vers. Toutes les expressions y sont languissantes et très-convenables aux sentimens que doivent faire naître les funérailles d'un jeune héros.

Post bellator equus, positis insignibus, Æthon
It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora.

Cette image d'un vieux cheval de bataille pleurant derrière le corps de son maître immolé, complète bien le tableau de la douleur générale, et elle est très-poétique. Mais on a aussi voulu qu'elle fût vraisemblable ; et c'est dans Pline le naturaliste que les défenseurs de Virgile ont trouvé une réponse aux critiques ; il parle ainsi des chevaux : *Amissos lugent dominos, lacrymasque interdùm desiderio fundunt.* Le portrait beaucoup plus étendu que Buffon a fait de cet animal vient à l'appui de cette assertion ; il a été cité ailleurs. Homère a aussi fait répandre des larmes aux chevaux d'Achille après la mort de Patrocle.

Quoi qu'il en soit, la marche de cette pompe funèbre est vraiment imposante, et le poëte l'a entourée des plus lugubres couleurs. Il ne peut plus rien y ajouter, et il la coupe adroitement en revenant à son héros, occupé d'autres soins non moins importans.

Jamque oratores aderant ex urbe Latinâ, etc.

Cette députation solennelle est un hommage éclatant,

rendu à la valeur d'Énée par ses ennemis eux-mêmes ils le reconnoissent pour leur vainqueur, en lui demandant la permission de rendre les derniers devoirs à leurs morts; et cette circonstance fournit au poëte une heureuse occasion de signaler la générosité de son héros, de faire remarquer la justice de sa cause, et de préparer le dénouement du poëme. Ces trois objets importans se trouvent remplis dans ces trois vers:

Equidem et vivis concedere vellem.
Nec veni, nisi fata locum sedemque dedissent;
. . . . . .
Æquius huic Turnum fuerat se opponere morti.

Ferro sonat icta bipenni
Fraxinus; evertunt actas ad sidera pinus;
Robora nec cuneis et olentem scindere cedrum,
Nec plaustris cessant vectare gementibus ornos.

Ces vers sont remarquables par l'harmonie, l'extrême propriété des expressions, et l'exactitude des détails. Le premier, qui exprime les coups inégaux et précipités dont retentit la forêt, est dur et difficile à prononcer; c'est évidemment un effet calculé de l'harmonie imitative. Le dernier, d'une élégance facile, semble marcher avec les chars qu'il décrit. Une autre remarque qui pourra paroître minutieuse, mais qui cependant n'est pas moins importante, c'est le soin que Virgile a de ne jamais employer que l'expression propre, et de donner aux moindres détails la plus sévère exactitude. Il s'est servi

ici de trois différentes images pour exprimer la coupe des arbres. D'abord ce sont les coups portés sur le frêne qui retentissent, et l'on sait que cette espèce de bois est plus sonore que les autres. Ensuite il représente la chute du pin, parce que l'élévation de cet arbre rend sa chute plus remarquable. Le cèdre est cité pour sa dureté, et le poëte n'a pas oublié de rendre les efforts des cognées qui le fendent avec peine.

Cette trève et les premières négociations ont un moment suspendu les pleurs et les chants de mort, et en rapprochant un instant les deux peuples ont offert un heureux présage de ce qu'ils seront un jour. Le poëte a quitté la pompe funèbre pendant une longue marche qui ne pouvoit rien offrir à ses descriptions; c'est au moment le plus intéressant qu'il y revient, au moment où elle entre dans la ville de Pallantée.

Arcades ad portas ruere; et de more vetusto
Funereas rapuere faces: lucet via longo
Ordine flammarum, et latè discriminat agros.
Contrà turba Phrygum veniens plangentia jungunt
Agmina. Quas postquam matres succedere tectis
Viderunt, mœstam incendunt clamoribus urbem.

C'étoit dans les cérémonies funèbres les plus affligeantes et pour les morts prématurées qu'on se servoit de flambeaux. Cette idée jette d'abord sur la cérémonie les plus sombres couleurs. Ces longues files de torches funéraires que l'œil suit au loin dans la cam-

pagne, sont très-pittoresques. Les Troyens réunissent leurs pleurs à ceux des Arcadiens. Il est à observer que Virgile se sert ici du mot *plangentia* pour exprimer la douleur des guerriers, c'est-à-dire qu'ils poussent des gémissemens; mais lorsqu'il veut exprimer la douleur des femmes, il les représente remplissant la ville de leurs cris : cette différence est bien prise dans la nature.

> At non Evandrum potis est vis ulla tenere;
> Sed venit in medios; feretro Pallanta reposto
> Procubuit super, atque hæret lacrymansque gemensque, etc.

Rien de plus touchant que le spectacle de ce malheureux père se jetant sur le corps de son fils, et l'arrosant de ses larmes; et rien n'est en général plus digne de compassion que les vieillards survivant à leurs enfans. *Infelices quidem qui liberos suos ad rogum deflent*, a dit Quintilien. Pallas, digne fils de ce bon roi, étoit l'unique espoir de son trône, et l'objet de sa plus tendre affection. Les expressions de sa douleur sont coupées avec art, et marquent ainsi les sanglots qui les interrompent. Addisson a cru trouver dans ce passage une imitation des derniers chants de l'*Iliade*; il a dit que ce tableau d'Évandre pleurant la mort de Pallas, étoit dessiné sur celui de Priam déplorant la perte d'Hector, et que Virgile étoit resté au-dessous de son modèle. Si ce passage de l'*Enéide* est en effet une imitation, il n'est pas douteux que cette imitation ne soit inférieur

à l'original. La situation de Priam venant lui-même demander le corps de son fils à un ennemi féroce, qui ne peut être retenu ni par les ordres des dieux, ni par le souvenir de son père, est du plus grand intérêt; c'est le morceau le plus pathétique de l'*Iliade*. Mais quelle ressemblance peut-il y avoir entre le jeune Pallas sorti pour la première fois du toit paternel, et le plus digne rival d'Achille, mourant sous les remparts de Troie aux yeux de son père et de tout un peuple dont il est le plus ferme appui? Quel rapport trouvera-t-on entre le bon Évandre pleurant sur le corps de son fils unique qu'on lui amène entouré de la pompe la plus solennelle, et le monarque troyen oubliant son trône et sa puissance, et s'exposant, pour obtenir les restes sanglans d'Hector, à toute la fureur de ses ennemis? Il n'y a de ressemblant dans ces deux situations que le désespoir paternel. L'auteur de l'*Iliade* avoit pris celui de Priam dans la nature, et c'est à la même source que Virgile a pris celui d'Évandre; l'un et l'autre n'ont oublié aucune des beautés dont leur sujet étoit susceptible.

On se rappelle les adieux d'Évandre dans le huitième livre; nous avons fait remarquer que ces adieux portoient sur deux idées principales. Le roi de Pallantée se rappeloit les beaux jours de sa jeunesse, et la gloire sourioit encore à ses vieux ans: dans la dernière partie de son discours, son cœur revenoit tout entier aux

sentimens de la nature, et il trembloit pour la destinée de Pallas. Dans ce discours du onzième livre, il commence par déplorer la mort de son fils; il parle ensuite de la gloire; et les trophées du jeune héros consolent son désespoir.

Quelque vive que soit sa douleur, et quel que soit le désordre de ses pensées et de ses discours, il n'accuse pas les Troyens de la mort de son fils; il sait qu'ils se sont conduits en fidèles alliés, et c'est d'eux seuls qu'il attend sa vengeance:

> Dextera causa tua est, Turnum gnatoque patrique
> Quam debere vides:

Cet appel d'Évandre à la fidélité d'Énée devient pour lui une impérieuse loi, et justifie d'avance tout ce qu'il pourra entreprendre contre Turnus et les Latins; il se trouve ainsi porté au dénouement du poëme et à l'accomplissement de ses destinées par les plus puissans motifs. Mais déjà le poëte a décrit toutes les scènes les plus intéressantes de l'affliction des Arcadiens; il revient sur le champ de bataille, et y fait une touchante description des bûchers funéraires, et des cérémonies célébrées en l'honneur des morts. On trouve dans ce passage les détails les plus exacts des coutumes des anciens; rien n'y est oublié, et l'esprit religieux de Virgile prolonge ce récit avec toute l'étendue qu'exigeoit le respect de l'antiquité pour ces cérémonies.

On doit regretter que l'auteur de la *Henriade* n'ait point introduit dans son poëme ces scènes attendrissantes; il les a abandonnées à Scudéri et au père Lemoine, qui les ont gâtées. Scudéri, dans *Rome vaincue*, fait ainsi la description des funérailles d'Athalarie:

D'un air lent et plaintif les trompettes sonnantes,
Les troupes, les yeux bas et les armes traînantes,
Marchant avec un ordre aussi triste que beau,
Filent depuis le camp jusques au grand tombeau.
D'un crêpe noir et clair les enseignes couvertes
Traînent nonchalamment sur les campagnes vertes;
Et le bruit des tambours et celui des clairons
Font gémir après lui les lieux des environs.
Mille et mille flambeaux touchent les yeux et l'âme
Par l'objet lumineux d'une forêt de flamme, etc.

Le père Lemoine a traité le même sujet dans un style peut-être encore plus barbare. Le ridicule des vers de Scudéri et du père Lemoine est d'autant plus impardonnable, qu'ils paroissent avoir eu le poëte latin sous les yeux. Ce sont là les poëtes que Lamotte préféroit à Homère et à Virgile; la citation que nous venons de faire doit prouver combien il avoit peu de goût ou de bonne foi. Il faut cependant avouer que l'auteur du poëme de *Saint-Louis* n'étoit pas sans imagination; il a imité assez heureusement les prédictions d'Anchise dans le sixième livre de l'*Enéide* en faisant prédire par un ange à saint Louis les destinées de sa race. Voltaire a profité de cette idée, et il n'a fait que mettre en beaux vers

la pensée du père Lemoine. C'est aussi du même poëte que Voltaire a emprunté la belle comparaison d'Aréthuse.

Spargitur et tellus lacrymis, sparguntur et arma.

Cette image est exagérée; elle est cependant empruntée de l'*Iliade*, chant vingt-troisième. Quintus de Smyrne (1), renchérissant encore sur cette idée, dit qu'aux funérailles d'Achille les larmes des peuples furent si abondantes, que les armes, les tentes et les vaisseaux en étoient inondés.

Jam vero in tectis prædivitis urbe Latini
Præcipuus fragor, et longi pars maxima luctûs, etc.

C'est chez les Latins, c'est dans le palais de leur roi, que le deuil et les larmes doivent être à leur comble. Non seulement ils ont fait de plus grandes pertes que les Troyens, mais ils ne trouvent point de consolations dans la victoire. Un ennemi vainqueur est à leurs portes: dans cette extrémité ils accusent l'auteur de leurs maux; et Drancès saisit cette occasion de diriger leur haine

(1) Quintus de Smyrne, ou le Calabrois, vivoit quelque temps avant Virgile. Il a fait un poëme intitulé *la Guerre de Troie*, en forme de supplément à Homère, pensant que l'*Iliade* n'étoit pas finie: on a fait de même un supplément à l'*Énéide*. L'ouvrage de Quintus, où l'on trouve de grands défauts avec quelques beautés, a été traduit récemment en français par M. Tourlet.

contre Turnus ; il rappelle adroitement la proposition d'un combat singulier que lui a faite Énée, et il veut ainsi le pousser à sa perte. Cette situation est naturelle et vraie ; on la retrouve à chaque page de l'histoire ; elle conduit admirablement bien le poëte à son dénouement.

Vidimus, o cives, Diomede Argivaque castra ;

Cette exclamation par laquelle les ambassadeurs commencent leur rapport, peint bien l'enthousiasme et la vénération dont les a pénétrés un héros si fameux déplorant au fond de l'Italie les écarts de sa bouillante jeunesse. L'univers étoit alors rempli de la guerre de Troie, et il n'étoit aucun pays où la renommée n'eût porté les noms de ceux qui s'y étoient signalés. C'étoit donc une grande faveur d'être admis en la présence de Diomède, et pour les ennemis des Troyens une grande satisfaction de pouvoir dire qu'ils avoient touché la main qui renversa Pergame :

Contigimusque manum quâ concidit Ilia tellus.

Nous avons dit que le principal but d'une grande partie de ce chant paroît être d'effrayer les nations des résultats de la guerre. Rien n'est plus propre à remplir cet objet que le spectacle d'un des plus illustres guerriers de son temps finissant sa carrière dans l'oubli et loin du *tumulte des armes*, après avoir perdu tous ses amis,

après avoir vu périr tous les compagnons de ses travaux, et ne trouvant plus de jouissances que dans le calme et la paix, occupé de bâtir une ville, et ne se rappelant qu'avec la plus vive douleur la part qu'il prit à la ruine d'Ilion. L'aspect des Latins qui lui proposent de reprendre les armes réveille sa douleur, et il s'écrie dans toute l'amertume de ses regrets :

O fortunatæ gentes, Saturnia regna,
Antiqui Ausonii, quæ vos fortuna quietos
Sollicitat, suadetque ignota lacessere bella ?

Cette exclamation est extrêmement touchante ; elle est un prélude heureux pour tout ce que Diomède va dire. On voit déjà quelle sera sa réponse.

Quicumque Iliacos ferro violavimus agros,
. . . . . infanda per orbem
Supplicia, et scelerum pœnas expendimus omnes...

Virgile veut que les murs de Rome soient inviolables, et il donne ce privilège à ceux de Troie, dont il a transmis les droits et l'illustration à sa patrie. C'est évidemment dans cette intention qu'il fait dire à Énée dans le second chant :

O patria ! o divûm domus Ilium ! et inclyta bello
Mœnia Dardanidûm !

Le nouvel Ilion est aussi la patrie des dieux et des héros ; ses murs sont illustrés par les armes ; et la cité que les Romains se plaisoient dans leur orgueil à appeler

la ville éternelle, *urbs æterna*, ne doit pas être moins sacrée que celle de Priam. Les peuples et les rois qui oseront l'attaquer ou lui résister seront victimes de leur imprudente audace. La mort d'Annibal, d'Antiochus, de Mithridate, devoit avoir pour les Romains quelque ressemblance avec le sort tragique d'Agamemnon, d'Ajax, de Pyrrhus, et des autres chefs de la ligue grecque: les uns et les autres avoient attaqué la patrie des dieux, et le courroux céleste étoit retombé sur leur tête. Les malheurs qui poursuivirent les destructeurs d'Ilion et les meurtriers de Priam sont ici présentés par Virgile comme une leçon profonde et sublime. Il célébroit la fondation d'un empire, et sa muse devoit attacher d'avance la malédiction sur ceux qui chercheroient à le renverser.

Le crime que Diomède se reproche avec le plus d'amertume, c'est d'avoir blessé Vénus sous les murs de Troie; c'est à cela qu'il attribue tous ses malheurs. Ce guerrier n'avoit pas été moins audacieux envers Mars lui-même; mais il n'en parle pas en cette occasion: on voit que le poëte s'est principalement attaché à venger la mère de son héros, la divinité protectrice d'Ilion et de Rome. Les remords de Diomède achèvent l'expiation d'un aussi grand sacrilège, et ils sont pour les Troyens et leur postérité un triomphe éclatant. Rien n'est plus heureux et plus adroit que l'éloge d'Énée, que le poëte met dans la bouche du héros grec. En général, cet épisode de Diomède est digne de la plus haute admiration.

Aucun des commentateurs ne paroît l'avoir suffisamment apprécié. L'idée en appartient toût entière à Virgile.

Nunc adeo, quæ sit dubiæ sententia menti,
Expediam, etc.

Ce caractère de foiblesse et d'indécision de Latinus étoit nécessaire à la vraisemblance de l'action. Il justifie les Troyens, auxquels ce prince manque de parole, quelque favorables que leur soient ses intentions. Il contribue aussi à faire ressortir le caractère de Turnus, qui, ne rencontrant que de foibles obstacles, se livre à toute son impétuosité. Latinus propose de se soumettre à tout ce que demanderont les Troyens; s'ils veulent rester en Italie, il leur cèdera une partie de ses états; s'ils veulent se rendre dans d'autres contrées, ses trésors et tous ses moyens de construction sont prêts pour leur préparer une flotte. Cette proposition n'est pas accueillie par Turnus, ni par la plus grande partie de l'assemblée. Au milieu d'une crise violente, ce sont presque toujours les passions qui triomphent, surtout lorsque l'assemblée est nombreuse. Le septième livre de l'*Iliade* renferme une situation à peu près semblable et des résultats pareils. Anténor conseille aux Troyens de rendre Hélène aux Grecs, s'ils consent à retourner dans leur patrie. Les Troyens refusent de suivre ce conseil, et ils aiment mieux s'exposer à toutes les horreurs de la guerre, que de rendre Hélène. Quelques commentateurs n'ont pu croire

à cette obstination des Troyens, et c'est sans doute pour la rendre vraisemblable qu'ils ont imaginé que cette Hélène, personnage allégorique, n'étoit autre chose que le commerce d'Orient, dont les Troyens s'étoient emparés à l'exclusion des Grecs. Cette explication est digne de notre siècle, où l'on ne fait la guerre que pour le commerce, et où, comme on l'a dit, un clou de girofle suffit pour faire pencher la balance politique des nations.

Tum Drances idem infensus, quem gloria Turni
Obliquâ invidiâ stimulisque agitabat amaris,
Largus opum, et linguâ melior, sed frigida bello, etc.

Quelques commentateurs ont pensé que Virgile, voulant faire sa cour à Auguste, avoit représenté Cicéron sous ces odieuses couleurs : cette pensée lui feroit peu d'honneur. Mais comment accuser de tant de bassesse celui qui osa faire l'éloge de Caton à la cour d'Auguste ? Qui est-ce qui auroit pu d'ailleurs reconnoître dans un tel portrait le prince des orateurs, lorsque Rome étoit encore remplie de sa gloire ? Qui auroit pu voir dans cette astucieuse hypocrisie le courage et la fermeté de celui qui accusa Catilina, et dans cette lâcheté de Drancès celui qui remporta une victoire signalée sur les Parthes ? Quoiqu'Auguste eût odieusement abandonné Cicéron à la vengeance de ses collègues, il est probable que de pareilles calomnies eussent été mal accueillies à sa cour. On se rappelle que voyant un jour un des ouvrages de cet ora-

teur entre les mains d'un de ses neveux, qui s'efforçoit de le cacher de peur de lui déplaire, il le prit, en lut une grande partie; et, le rendant à son neveu, il lui dit: *C'étoit un savant homme, et qui aimoit fort son pays.*

Voltaire a imité ce passage de Virgile dans *la Mort de César*, où il fait dire à un des conjurés:

> Cicéron, qui d'un traître a puni l'insolence,
> Ne sert la liberté que par son éloquence;
> Hardi dans le sénat, foible dans le danger
> Fait pour haranguer Rome et non pour la venger.

Ces vers précisément appliqués à Cicéron pourroient faire croire que Voltaire étoit du même avis que les commentateurs, si dans sa tragédie de *Rome sauvée* il n'avoit pas fait le portrait le plus brillant de l'orateur romain, auquel il étoit d'ailleurs très-flatté qu'on le comparât pour l'étendue de ses connoissances. Au reste, ce portrait de Drancès est fort bien tracé; et il n'est que trop vrai qu'il est bien pris dans la nature. Il est probable que Virgile avoit devant les yeux une de ces viles idoles de la populace, un de ces chefs de partis qui se montrent dans les temps orageux, et dont Rome avoit plus d'une fois éprouvé la funeste influence.

> Talibus exarsit dictis violentia Turni;
> Dat gemitum, rumpitque has imo pectore voces.

Ces deux vers rendent très-bien la bouillante colère de

Turnus, qui s'est long-temps contenu. Le mot *exarsit* rappelle heureusement la comparaison du septième livre, dont il prouve encore l'exactitude. Ce discours de Turnus est peut-être le plus beau de l'*Enéide*; et, quoiqu'il soit en opposition avec celui de Drancès, que Virgile a représenté comme un grand orateur, il le surpasse de beaucoup. Turnus commence par employer l'ironie contre son ennemi; puis, s'échauffant de plus en plus, il finit par l'accabler de mépris et d'outrages. Revenant ensuite au sujet que Latinus a mis en délibération, il discute avec calme les intérêts de l'état, et réfute avec respect et ménagement les avis pacifiques du roi. Quoique dicté par les plus violentes passions, ce discours est dans toutes les formes oratoires; c'est la force de Démosthènes avec l'art de Cicéron. On sait que le premier étudioit quelquefois dans Homère les principes de son art; Virgile lisoit souvent les ouvrages de l'orateur grec et de l'orateur romain; on retrouve dans les discours qu'il a mis dans la bouche de quelques personnages de son poëme la vigueur et la véhémence de l'un réunies à la méthode et à l'harmonie de l'autre. La situation dans laquelle Turnus prononce son discours ressemble à celle de Démosthènes haranguant les Athéniens lorsque Philippe est à leurs portes; et le trait par lequel il termine la discussion, *cogite concilium et paoem laudate sedentes*, etc., paroît emprunté de la douzième *Philippique*.

Multa dies, variusque labor mutabilis ævi
Rettulit in melius : multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit.

Cette sentence est belle, parfaitement vraie, et très-bien exprimée. Nous ne partageons cependant pas l'enthousiasme de Desfontaines pour ce passage ; il renferme une de ces pensées dont l'application est si fréquente qu'elles peuvent naître dans l'imagination la moins féconde, et sont si naturelles qu'elles ont quelque chose de commun. Au reste, c'est une des perles que Virgile tiroit du fumier d'Ennius. Voici les vers de ce poëte :

Multa dies in bello conficit unus,
Et rursus multæ fortunæ forte recumbunt
Haud quaquam, quempiam semper fortuna secuta est.

Ces vers, durs et obscurs, ne méritent pas assurément d'être comparés à ceux de Virgile ; mais la pensée en est la même. Pline a dit aussi avec une précision admirable, mais moins convenable aux formes poétiques : *Alius de alio judicat dies.* Turnus finit par déclarer qu'il est prêt à se rendre au combat singulier dont le poëte lui a fait adroitement transmettre la proposition par l'organe de Drancès. Ainsi s'approche le dénouement ; ainsi tout concourt à la marche du poëme, *Semper ad eventum festinat.* Tout ce qui se passe dans cette assemblée peut être comparé au conseil des Troyens dans l'*Iliade.* Anténor, homme lâche et astucieux, propose, comme nous l'avons dit, de rendre Hélène aux

Grecs, et de leur envoyer des présens. Cet avis est repoussé par le ravisseur Pâris, et Priam ne montre pas moins de foiblesse que Latinus; mais il faut avouer que les discours et les portraits d'Homère sont bien au-dessous de ceux de Virgile. Quintus le Calabrois offre aussi une scène à peu près semblable dans le deuxième chant de sa *Guerre de Troie.*

Mais déjà ce conseil s'est trop long-temps prolongé; et le poëte, retournant brusquement au camp d'Énée, fait remarquer sa fermeté et son activité guerrière opposée à la lenteur et à l'incertitude des Latins: déjà les Troyens approchent de la ville, et la consternation est dans tous les esprits. Virgile fait une belle description du désordre qui en est la suite, et il donne à chacun le caractère qui lui est propre: la jeunesse court aux armes, tandis que les vieillards s'affligent et gémissent. Le caractère de Turnus au milieu de cette agitation générale est parfaitement soutenu. Il lance dans le conseil un dernier trait contre les amis de la paix; puis, sans trop s'inquiéter de ce que décidera Latinus, qui

De l'état ébranlé laisse flotter les rênes,

il s'en empare avec audace, et donne les ordres et les instructions nécessaires à la défense avec le calme d'un chef aussi ferme dans le danger qu'il a été éloquent dans la discussion.

Nec non ad templum summasque ad Palladis arces
Subvehitur magnâ matrum regina catervâ,

Dona ferens; juxtàque comes Lavinia virgo,
Causa malis tantis, oculos dejecta decoros.

Ce tableau de la reine des Latins allant avec un grand nombre d'autres mères invoquer les dieux dans un si grand danger rappelle les dames romaines courant en foule dans les temples avant la bataille de Cannes. La description que Tite-Live fait de ce jour mémorable ressemble beaucoup à ce passage de Virgile. L'histoire romaine offre plusieurs traits à peu près semblables; et on voit que Virgile a souvent célébré par ses fictions les circonstances les plus remarquables des annales de sa patrie. Homère présente aussi un tableau à peu près semblable dans le sixième chant de l'*Iliade*, où Hécube va invoquer Pallas. Lavinie, cause innocente de tant de maux, accompagnant sa mère les yeux baissés, donne un grand intérêt à celui de Virgile.

Cingitur ipse furens certatim in prælia Turnus.
Jamque adeo Rutulum thoraca indutus ahenis
Horrebat squamis : surasque incluserat auro,
Tempora nudus adhuc; laterique accinxerat ensem, etc.

Le poëte paroît ici conduit par la même impatience que le guerrier; ses vers sont coupés, brusques et rapides comme les mouvemens de Turnus: les différentes parties de l'armure ne sont désignées que par des épithètes, et il se garde bien de décrire longuement des préparatifs qui paroissent déjà trop longs à l'impétuosité du héros. Enfin Turnus s'élance des portes de la citadelle; c'est

alors que Virgile le compare à un jeune cheval qui a rompu ses liens, et qui,

Possesseur libre enfin de l'immense horizon,

se livre à toute son ardeur. Cette comparaison, empruntée d'Homère, est fort belle dans les vers de Virgile, qui y a ajouté plusieurs traits remarquables. On en a suffisamment parlé dans la préface. Voltaire l'a employée dans le huitième chant de la *Henriade :*

Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe.

Ces vers sont beaux, mais loin de la perfection de Virgile.

Après un aussi brillant essor, on a de la peine à croire que le bouillant Turnus aille attendre son ennemi dans une embuscade, et qu'il se détermine à le vaincre par la ruse, tandis que Camille le combattra en plaine campagne à la tête de la cavalerie. Mais en cela il faut encore admirer l'art du poëte : c'est sur le point qu'Énée doit attaquer en personne que Turnus se dirige ; cela est fort naturel. Ensuite Virgile s'est bien gardé de mettre ces deux héros sur la même scène que Camille. C'est de cette héroïne presque seule qu'il va nous entretenir ; et il est sûr qu'il lui eût été impossible de faire éclater sa

valeur en présence d'Énée, et même de Turnus. Il n'eût pas été naturel que celui-ci lui laissât toute la gloire de cette journée. Le Troyen n'auroit pu se dispenser de la combattre, et Virgile ne veut pas souiller la main de son héros du meurtre d'une femme; c'est à un Ligurien obscur qu'est réservé cet odieux exploit, et sa mort expiera le sacrilège commis sur la fille de Diane.

Has tristis Latonia voces
Ore dabat: Graditur bellum ad crudele Camilla, etc.

On est d'abord étonné que ce récit de la vie de Camille, qui remonte jusqu'à son enfance, vienne interrompre celui d'évènemens importans. On pourroit regretter que le poëte ne l'ait pas fait plus tôt, au moment, par exemple, où cette héroïne paroît, pour la première fois sur la scène à la fin du septieme livre; mais, après y avoir réfléchi, on est frappé du jugément que Virgile a montré dans cette disposition de son poëme. S'il avoit raconté la naissance et l'éducation de Camille dans le septième livre, le lecteur auroit oublié ces détails, et le grand intérêt attaché à la mort de cette héroïne se seroit perdu; car cet intérêt a principalement sa source dans le récit des premières circonstances de sa vie. On trouve dans la même page tout ce qui a rendu sa carrière remarquable, et tout ce qui va rendre son trépas glorieux; sa naissance est ainsi rapprochée de ses derniers instans; et les scènes de l'enfance, les espérances de la jeunesse, sont adroite-

ment mises à côté du trépas, devant lequel tout va s'évanouir. Au reste, on voit bien que le poëte a craint de ralentir la marche de l'action principale, et il omet dans le récit de Diane des circonstances qui auroient encore pu jeter un grand intérêt sur Camille. Il ne dit pas même comment l'éclat de ses vertus et de son courage l'a replacée sur le trône de ses pères.

Métabus, poursuivi par ses sujets qu'il a fatigués de sa tyrannie, mérite peu de pitié; et tout l'intérêt de sa situation est ainsi rejeté sur sa fille. Virgile a déjà représenté le féroce Mézence chassé de ses états par suite de ses cruautés; et il a dans plusieurs autres occasions signalé les châtimens inévitables qui poursuivent ceux qui ont abusé de leur pouvoir. On voit que si quelquefois il a flatté Auguste auquel il devoit quelque reconnoissance, il ne s'est jamais dégradé au point d'excuser les actes de cruauté qui marquèrent les premières années de sa puissance, et qu'il lui a souvent donné des leçons courageuses et utiles.

Fremit æquore toto
Insultans sonipes, et pressis pugnat habenis, etc.

Le spectacle du cheval déployant dans tous ses mouvemens son audace et sa fierté guerrière est un des traits les plus remarquables du tableau qu'offrent ces deux armées presque toutes composées de cavalerie. Virgile se plaît à décrire toutes les attitudes des chevaux, et

dans tous ses tableaux on trouve l'exactitude du naturaliste réunie à tout l'éclat de la poésie. On croit voir dans celui-ci ce superbe animal se dessiner avec orgueil sous la main qui le gouverne, et lutter contre le frein qui s'oppose à son impatience. Le poëte achève cette description des préliminaires du combat par une belle image :

Tum latè ferreus hastis
Horret ager, campique armis sublimibus ardent.

Il fait ensuite un tableau rapide des premiers engagemens et des premiers efforts des deux armées tour à tour victorieuses; puis il les représente livrées au plus affreux carnage, et dans tout le désordre d'une sanglante mêlée :

Implicuere inter se acies, legitque virum vir:
Tum vero et gemitus morientum, et sanguine in alto
Armaque, corporaque, et permixti cæde virorum
Semianimes volvuntur equi; pugna aspera surgit.

Plutarque dit que Xénophon *présente les faits, non pas comme des évènemens passés, mais comme s'ils étoient sous les yeux du lecteur; et qu'il décrit les combats avec une telle énergie, qu'on croit, en les lisant, être dans la mêlée et en partager tous les dangers.* Ce brillant éloge est en tous points applicable à Virgile; il décrit ce combat avec toute l'exactitude de l'historien, et ses images sont assurément plus frappantes qu'il n'est possible de les rendre en prose. Les

chevaux en forment encore un des traits les plus remarquables; et les vers qui représentent celui de Rémulus atteint d'une blessure mortelle offrent une belle peinture de cet animal dans une pareille occasion.

Quo sonipes ictu furit arduus, altaque jactat,
Vulneris impatiens, arrecto pectore, crura.

Tout l'intérêt va désormais être porté sur Camille signalant son courage et son adresse au milieu de cette affreuse mêlée, et jouissant d'un tel spectacle, *Medias inter cædes exsultat Amazon;* tantôt frappant ses ennemis de sa hache redoutable; tantôt fuyant avec la rapidité des éclairs, *pernicibus igneæ plantis*, elle leur lance des traits meurtriers,

Leur porte l'épouvante, et triomphe en fuyant.

Virgile la compare aux Amazones, avec lesquelles il est sûr qu'elle a une très-grande ressemblance; il paroît même qu'il a tracé son portrait sur la Penthésilée d'Homère, ou plutôt sur celle de Quintus, qui fait venir cette reine des Amazones au secours des Troyens. Aussi intrépide que Camille, après avoir immolé une foule de Grecs, elle ose se mesurer avec Achille, qui ajoute à ses exploits celui de la mort d'une femme. On voit que Virgile a été en cela beaucoup plus adroit que le Calabrois, duquel il a d'ailleurs emprunté quelquefois de fort bonnes choses. Ennius n'étoit pas le seul fumier où il alloit chercher des perles; mais il savoit toujours

se les approprier, en les polissant et en leur donnant un nouvel éclat.

> Quem telo primum, quem postremum, aspera virgo,
> Dejicis? aut quot humi morientia corpora fundis? etc.

L'épithète *aspera* contraste heureusement avec le mot *virgo*. Le poëte fait ici une description très-variée des nombreux exploits de Camille et des guerriers qu'elle immole, il la termine par le plus intéressant de tous, par celui qui signale le mieux sa légèreté : on a suffisamment fait sentir dans la préface l'intérêt de ce récit. Camille poursuivant le traître Ligurien, et lavant dans son sang la honte de s'être laissé tromper, est comparée à un épervier déchirant dans ses serres une timide colombe :

> Comprensamque tenet, pedibusque eviscerat uncis
> Tum cruor et vulsæ labuntur ab æthere plumæ.

Le premier de ces deux vers montre fort bien le foible oiseau déchiré par les serres cruelles ; dans le second on voit tomber les plumes sanglantes. Cette comparaison n'approche pas néanmoins, pour la grandeur et la beauté des images, de celle du dragon qu'un aigle enlève dans les airs :

> Implicuitque pedes, atque unguibus hæsit;
> *Saucĭus āt sērpēns sĭnŭōsă vŏlŭmĭnă vērsāt,*
> *Arrēctīque hŏrrēt squāmīs, ēt sĭbĭlāt ōre,*
> Arduus insurgens: illa haud minus urget obunco
> Luctantem rostro; simul æthera verberat alis;

Le mot *implicuit* exprime bien la force de l'oiseau de Jupiter; le second vers presque tout composé de dactyles, rend à merveille la flexibilité et les replis du serpent; sa douleur et ses efforts sont peints avec une grande vérité dans les spondées, les sons aspirés et les sifflemens du troisième. Les mots *arduus insurgens* renvoyés à la fin de la période la prolongent fort adroitement. Le vol de l'aigle est rendu par des syllabes rapides et légères; le calme du superbe oiseau qui bat de l'aile et plane au plus haut des airs présente un beau contraste avec la colère impuissante du reptile. Le fonds de cette comparaison est tiré d'un prodige décrit dans le douzième livre de l'*Iliade*. Cicéron a laissé un fragment d'un poëme intitulé *Marius*, dans lequel il a imité le poëte grec. Claudius, Ovide et Nonnius en ont aussi donné de foibles esquisses. Voltaire a fait une imitation plutôt qu'une traduction du morceau de Cicéron et de celui de Virgile:

Comme on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre,
Il s'envole, il emporte au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré;
Le sang tombe des airs. Il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore:
Il le presse, il le tient sous ses ongles vainqueurs;
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre en expirant se débat, se replie;
Il exhale en poisons les restes de sa vie;
Et l'aigle tout sanglant, fier et victorieux,
Le rejette en fureur et plane au haut des cieux.

Ac velut ille, priùs quam tela inimica sequantur,
Continuo in montes sese avius abdidit altos,
Occiso pastore, lupus, magnove juvenco,
Conscius audacia facti, caudamque remulcens
Subjecit pavitantem utero, silvasque petivit...

Ce tableau du loup qui vient de ravager une bergerie, qui a immolé le berger lui-même, et qui sent toute l'audace de son entreprise, est d'un naturel parfait. Ces mots *occiso pastore*, cachés pour ainsi dire au milieu de la phrase expriment bien l'idée d'un brigandage nocturne. Peut-être La Fontaine avoit-il ce passage sous les yeux, lorsque dans sa fable des *Animaux malades de la peste*, il a fait dire au lion :

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

Dans une autre fable il peint le renard à peu près de la même manière que le loup est ici représenté :

Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Les vers du poëte latin appartiennent au genre sublime ou élevé, et ceux de La Fontaine au genre naïf. On a fait mille définitions de l'un et l'autre de ces genres ; et c'est, à notre avis, une preuve qu'on ne peut pas plus les définir que le génie qui les produit. Le naïf, comme le sublime, se trouve dans la pensée, dans les expressions, et quelquefois dans la situation des person-

nages. Le naïf de La Fontaine est ici dans les expressions et dans la situation : la situation du renard est plaisante ; les mots que le poëte emploie pour la peindre sont très-expressifs, mais simples et familiers. Dans Virgile, au contraire, l'action du loup inspire l'horreur et l'effroi, et les expressions latines tendent à entretenir ces deux sentimens dans l'ame du lecteur ; ce qui exclut l'idée du naïf. Du reste, la pensée est la même dans les deux poëtes.

Labitur exsanguis, labuntur frigida leto
Lumina ; purpureus quondam color ora reliquit.

Toutes les circonstances de la mort de cette reine des Volsques sont pleines de vérité et d'intérêt. Le Tasse étoit si frappé de la beauté du caractère de Camille, qu'il en a emprunté les principaux traits pour peindre Clorinde. L'héroïne du poëte italien est, comme celle de Virgile, élevée dans les forêts ; l'une et l'autre ont négligé l'aiguille et le fuseau pour les armes de Bellone ; toutes deux trouvent la mort sur le champ de bataille. A l'arrivée de Camille, tous les regards se fixent sur elle ; le portrait admirable qu'en a fait Virgile justifie cet empressement général. Le portrait de Clorinde est moins vivement dessiné ; mais ce qui y manque est compensé par l'acte de générosité qui ouvre la carrière brillante de cette héroïne ; elle sauve du bûcher Olinde et

Sophronie. Virgile se contente de dire, en parlant de Camille, que la mère la desire pour son fils; le Tasse rend Tancrède amoureux de Clorinde : le caractère de l'une est dans les mœurs épiques, le caractère de l'autre est plus dans les mœurs de la chevalerie : l'histoire de Camille est un petit poëme, celle de Clorinde n'est qu'un roman plein d'intérêt. Ce qui met surtout l'héroïne de Virgile au-dessus de l'héroïne du Tasse, c'est que l'une conserve toujours le caractère d'une femme, même sur le champ de bataille, et que l'autre n'a que le courage et les mœurs d'un farouche guerrier. Le lecteur a souri à ces vers dans lesquels Virgile montre Camille avide des dépouilles brillantes du prêtre de Cérès:

Totumque incauta per agmen
Femineo prædæ et spoliorum ardebat amore.

C'est ce mouvement de vanité qui cause la mort de la reine des Volsques : ce trait est aussi ingénieux qu'il est naturel. On ne retrouve rien de semblable dans le caractère de Clorinde; son amant lui-même la prend pour un guerrier; et le lecteur pourroit fort bien faire la même méprise, s'il n'étoit enfin averti par le désespoir amoureux de Tancrède.

Ce onzième livre est un des plus intéressans de l'*Enéide*. Au reste, tel est l'ascendant qu'exerce sur les lecteurs le génie du poëte latin, que le chant de son

poëme qui paroît le plus beau est toujours le dernier qu'on vient de lire; mais si celui que nous venons d'analyser n'est pas le plus parfait, il est du moins celui où Virgile a mis le plus de naturel et de sensibilité. Virgile étoit attaqué d'une maladie de langueur quand il composa ses derniers livres; et plusieurs fois, en les lisant, on croit s'appercevoir que ce poëte se sentoit mourir, et qu'il aimoit à s'environner des images de deuil; il voit les parques inexorables filer ses derniers instans, comme elles filent ceux de Lausus dans le livre qui précède, *extremaque Lauso parcæ fila legunt.* Les derniers soupirs de Camille, les funérailles de Pallas, le discours d'Évandre, la description des cérémonies funèbres, respirent la plus touchante mélancolie. On doit s'étonner que dans ce siècle, où les hommes se piquent de sensibilité, et qu'on a surnommé *l'âge de la mélancolie*, ces tableaux ne soient pas mieux appréciés; on seroit tenté de croire que la sensibilité ne consiste que dans de vaines paroles: les couleurs qu'on lui donne aujourd'hui sont si loin de la nature, qu'elles ne peuvent faire illusion à personne. Le lecteur n'a qu'à comparer les complaintes d'Young sur la mort de sa fille avec la douleur véritable d'Évandre. On trouve dans les poésies d'Ossian, qui sont, comme on sait, l'ouvrage d'un écrivain moderne, une situation semblable à celle dont parle Virgile. Fingal apprend la mort de Ryno, le plus

jeune de ses fils, et il s'écrie avec une froide emphase : « N'est-il donc jamais plus, celui de mes enfans qui » étoit le plus léger à la course, le plus prompt à ban- » der l'arc ? O mon fils ! à peine ton père a-t-il eu le » temps de te connoître. Bientôt on ne verra plus la » trace de mes pas : les bardes chanteront le nom de » Fingal, et les pierres parleront de sa gloire ; mais toi, » jeune Ryno, tu as péri, et les bardes n'ont point en- » core chanté ta renommée ! Adieu : toi qui étois tou- » jours le premier sur le champ de bataille, ton père » ne dirigera plus ton javelot ! toi, le plus beau de mes » enfans, mes yeux ne te verront plus ! » Après ce discours, le poëte nous avertit naïvement que les larmes couloient sur les joues de Fingal ; et nous avions besoin de l'apprendre, car le bon Fingal paroissoit avoir pris son parti. En déplorant dans un autre passage la mort d'Orla, le poëte dit que ses dogues fidèles hurlent de douleur sur les collines, et que les bêtes sauvages qu'il poursuivoit dans les bois se réjouissent de sa mort. Combien ces tableaux sont froids, et même ridicules, à côté de ceux de Virgile !

Nous avons pris trop souvent l'exagération de la sensibilité pour la sensibilité elle-même ; les hommes n'exagèrent que les sentimens qu'ils n'ont pas. La mélancolie, chez plusieurs écrivains modernes, ressemble à une bacchante échevelée qui s'agite et pleure dans un

lointain obscur, et sous un ciel orageux; on s'approche, et cette bacchante qui paroissoit si tourmentée n'est plus qu'une froide statue de marbre. Dans Virgile, au contraire, c'est une jeune et simple bergère qui gémit sans affectation, sous un ciel pur, à l'ombre d'un vert cyprès; l'écho répète ses sons plaintifs; les passans sont touchés de sa douleur, et ils s'arrêtent pour pleurer avec elle.

ÆNEIS.

LIBER DUODECIMUS.

Turnus ut infractos adverso marte Latinos
Defecisse videt, sua nunc promissa reposci,
Se signari oculis; ultro implacabilis ardet,
Attollitque animos. Pœnorum qualis in arvis
Saucius ille gravi venantum vulnere pectus
Tum demum movet arma leo, gaudetque comantes
Excutiens cervice toros, fixumque latronis
Impavidus frangit telum, et fremit ore cruento:
Haud secus accenso gliscit violentia Turno.
Tum sic affatur regem, atque ita turbidus infit:
Nulla mora in Turno; nihil est quòd dicta retractent
Ignavi Æneadæ, nec quæ pepigere recusent.
Congredior: fer sacra, pater, et concipe fœdus.
Aut hâc Dardanium dextrâ sub Tartara mittam
Desertorem Asiæ (sedeant spectentque Latini),

L'ÉNÉIDE.

LIVRE DOUZIÈME.

Dès qu'il voit des Latins les soldats dispersés,
Sur lui seul désormais tous les regards fixés,
L'état à haute voix réclamant sa promesse,
Turnus laisse éclater la fureur qui le presse;
Rien ne la contient plus. Ainsi quand de ses traits
Le Numide a percé le tyran des forêts,
L'excès de la douleur irritant son courage,
Aussitôt il s'élance impatient de rage,
Frémit, de ses longs crins bat son cou vigoureux,
Du chasseur dans son flanc rompt le trait douloureux,
Et des terribles sons de sa gueule sanglante
A son vainqueur lui-même inspire l'épouvante;
Tel s'enflamme Turnus; et, s'adressant au roi,
« Aux lâches Phrygiens s'il reste quelque foi,
» Voici le temps enfin de tenir leur parole;
» Qu'il vienne ce Troyen qu'il est temps que j'immole:
» Turnus est prêt. Et vous, grand prince, préparez
» La pompe, les autels, et les pactes sacrés:

Et solus ferro crimen commune refellam;
Aut habeat victos, cedat Lavinia conjux.

Olli sedato respondit corde Latinus;
O præstans animi juvenis, quantùm ipse feroci
Virtute exsuperas, tantò me impensiùs æquum est
Consulere, atque omnes metuentem expendere casus.
Sunt tibi regna patris Dauni, sunt oppida capta
Multa manu; nec non aurumque animusque Latino est:
Sunt aliæ innuptæ Latio et Laurentibus agris,
Nec genus indecores. Sine me hæc haud mollia fatu
Sublatis aperire dolis; animo hoc simul hauri.
Me natam nulli veterum sociare procorum
Fas erat; idque omnes divique hominesque canebant:
Victus amore tui, cognato sanguine victus,
Conjugis et mæstæ lacrymis, vincla omnia rupi;
Promissam eripui genero; arma impia sumpsi.

» L'affaire est entre nous ; que l'armée immobile
» Demeure du combat spectatrice tranquille ;
» Oui, des champs phrygiens ce lâche déserteur
» Va de ce bras fatal sentir la pesanteur,
» Et seul j'aurai vengé la querelle commune ;
» Ou si contre Turnus prononce la Fortune,
» Et Lavinie et moi serons en son pouvoir. »
A sa fougueuse ardeur le roi, sans s'émouvoir,
Répond : « Jeune guerrier, plus votre ame est sublime,
» Plus je dois tempérer cette ardeur magnanime ;
» S'il faut un grand empire au grand cœur de Turnus,
» Les états qu'il joignit aux états de Daunus
» Sont pour son héritier un assez beau partage ;
» Et moi, par mes sujets, par mon propre courage,
» J'espère de mon rang soutenir la grandeur.
» Si d'un illustre hymen vous briguez la splendeur,
» Il est d'autres beautés dans cet empire immense,
» Qu'honorent la vertu, les grâces, la naissance ;
» Souffrez donc qu'entre nous laissant parler mon cœur
» Je découvre du sort l'inflexible rigueur.
» De tous ceux qu'à ma fille on vit d'abord prétendre,
» Nul ne peut espérer de devenir mon gendre ;
» Tout met à cet hymen un obstacle puissant :
» Vaincu par l'amitié, par les liens du sang,

Ex illo qui me casus, quæ, Turne, sequantur
Bella, vides; quantos primus patiare labores.
Bis maguâ victi pugnâ vix urbe tuemur
Spes Italas; recalent nostro Tiberina fluenta
Sanguine adhuc, campique ingentes ossibus albent.
Quò referor toties? quæ mentem insania mutat?
Si, Turno exstincto, socios sum adscire paratus,
Cur non incolumi potiùs certamina tollo?
Quid consanguinei Rutuli, quid cetera dicet
Italia, ad mortem si te (fors dicta refutet!)
Prodiderim, natam et connubia nostra petentem?
Respice res bello varias; miserere parentis
Longævi, quem nunc mæstum patria Ardea longè
Dividit. Haudquaquam dictis violentia Turni
Flectitur: exsuperat magis, ægrescitque medendo.
Ut primùm fari potuit, sic institit ore:
Quam pro me curam geris, hanc precor, optime, pro m
Deponas, letumque sinas pro laude pacisci.
Et nos tela, pater, ferrumque haud debile dextrâ
Spargimus, et nostro sequitur de vulnere sanguis.

» Par mon épouse en pleurs, des dieux, de leurs ministres,
» J'ai bravé pour vous seul les présages sinistres;
» De la paix, de l'hymen, j'ai rompu tous les nœuds
» En combattant les droits d'un peuple aimé des dieux.
» Depuis ce jour fatal et fécond en disgrâces,
» Vous voyez quels malheurs s'attachent à nos traces;
» Vous le voyez, Turnus; des mêmes coups frappé,
» Vous-même aux maux publics n'avez pas échappé.
» A nos fiers ennemis, vainqueurs dans deux batailles,
» Nous opposons en vain l'abri de nos murailles;
» Notre sang teint le Tibre, et de nos bataillons
» Les ossemens épars ont blanchi les sillons.
» L'irrésolution fatigue enfin mon ame;
» Il faut se décider : aux enfans de Pergame
» Si le sort quelque jour doit unir Latinus,
» Pourquoi payer ces nœuds par le sang de Turnus?
» Laissez-moi donc former ce lien légitime;
» Soyez-en le témoin et non pas la victime.
» Et que diroient de moi vos sujets et les miens,
» Si, lorsque recherchant les plus tendres liens,
» Et fier de ses ayeux, à ma noble famille
» Turnus cherche à s'unir par l'hymen de ma fille,
» Votre mort (loin de moi ces présages affreux!)
» Payoit seule vos soins, vos bienfaits et vos feux?

Longè illi dea mater erit, quæ nube fugacem
Feminеâ tegat, et vanis sese occulat umbris.

At regina, novâ pugnæ conterrita sorte,
Flebat, et ardentem generum moritura tenebat:
Turne, per has ego te lacrymas, per si quis Amatæ
Tangit honos animum (spes tu nunc una, senectæ
Tu requies miseræ, decus imperiumque Latini

» Rappelez-vous du sort l'inconstance ordinaire ;
» Songez à la vieillesse, aux longs chagrins d'un père
» Qui, loin de votre vue, exilé dans sa cour,
» De son fils aux autels implore le retour. »
Ce discours, qu'à regret le fier Turnus endure,
Bien loin de l'adoucir irrite sa blessure ;
Sitôt qu'il peut parler il répond en ces mots :
« Trop d'intérêt pour moi trouble votre repos,
» Grand prince ; permettez que, servant la patrie,
» J'achète quelque gloire aux dépens de ma vie.
» Entre Énée et Turnus le danger est égal,
» Et peut-être je suis digne d'un tel rival ;
» Ce fer n'est pas novice à venger mon injure,
» Et le sang quelquefois a suivi sa blessure.
» Ce guerrier n'aura plus pour secourir sa peur
» Ni Vénus, ni l'abri d'un nuage trompeur.
» Qu'il vienne ce héros que protège une femme,
» Il verra qui je suis, et si l'honneur m'enflamme. »
La reine cependant, craignant ces grands combats,
Tremblante et l'œil en pleurs, le tenoit dans ses bras,
Et son cœur en ces mots épanche ses alarmes :
« Si vous êtes sensible à ma gloire, à mes larmes,
» Turnus, ne m'ôtez pas mon unique secours,
» Seul espoir de mes maux, seul bien de mes vieux jours ;

Te penes, in te omnis domus inclinata recumbit),
Unum oro : desiste manum committere Teucris.
Qui te cumque manent isto certamine casus,
Et me, Turne, manent : simul hæc invisa relinquam
Lumina ; nec generum Æneam captiva videbo.
Accepit vocem lacrymis Lavinia matris,
Flagrantes perfusa genas ; cui plurimus ignem
Subjecit rubor et calefacta per ora cucurrit.
Indum sanguineo veluti violaverit ostro
Si quis ebur ; aut mixta rubent ubi lilia multâ
Alba rosâ : tales virgo dabat ore colores.
Illum turbat amor, figitque in virgine vultus :
Ardet in arma magis, paucisque affatur Amatam :
Ne, quæso, ne me lacrymis, neve omine tanto,
Prosequere in duri certamina Martis euntem,
O mater : neque enim Turno mora libera mortis.
Nuntius hæc, Idmon, Phrygio mea dicta tyranno
Haud placitura refer : quum primùm crastina cœlo
Puniceis invecta rotis Aurora rubebit,
Non Teucros agat in Rutulos : Teucrûm arma quiescant

» Sur vous seul est fondé le bonheur de ma fille,
» Le salut des Latins, l'honneur de ma famille.
» Au nom de votre amie, au nom de tout l'état,
» Turnus, n'affrontez pas ce terrible combat;
» Je meurs si vous mourez. Ce brigand du Scamandre
» Ne deviendra jamais mon maître ni mon gendre;
» Et la même journée aura vu son orgueil
» Traîner ma fille au temple et sa mère au cercueil. »
Amate exhale ainsi sa tristesse mortelle.
La jeune Lavinie, immobile auprès d'elle,
Lui répond par des pleurs. Un feu subit a peint
D'un ardent incarnat l'albâtre de son teint;
Il brûle sur sa joue; il court sur son visage,
De la pudeur timide intéressante image.
Ainsi des mains de l'art nos yeux verroient sortir
L'ivoire coloré de la pourpre de Tyr;
Ou tel en un bouquet de fleurs fraîches écloses
Le lis peint sa blancheur du doux reflet des roses:
Telle on voit Lavinie; ainsi l'instant fatal
Du trouble de son cœur peint son front virginal.
Du superbe Turnus, qui des yeux la dévore,
La fureur et l'amour s'en accroissent encore;
Et tous deux en secret enflammant le héros,
A la plaintive Amate il s'adresse en ces mots:

Et Rutulûm : nostro dirimamus sanguine bellum :
Illo quæratur conjux Lavinia campo.

Hæc ubi dicta dedit, rapidus in tecta recessit :
Poscit equos, gaudetque tuens ante ora frementes ;
Pilumno quos ipsa decus dedit Orithyia ;
Qui candore nives anteirent, cursibus auras.
Circumstant properi aurigæ, manibusque lacessunt
Pectora plausa cavis, et colla comantia pectunt.
Ipse dehinc auro squalentem alboque orichalco
Circumdat loricam humeris ; simul aptat habendo

« Reine, cessez vos pleurs, et que ce noir présage
» Ne suive pas Turnus dans le champ du courage;
» De son sort désormais Turnus n'a plus le choix,
» Le destin a parlé, j'obéis à ses lois.
» Allez, Idmon, portez au tyran de Pergame
» Ces mots qui jetteront quelque effroi dans son ame :
» Sitôt que sur son char l'Aurore de retour
» Rouvrira la carrière au dieu brillant du jour,
» Qu'il suspende l'ardeur de ses bandes troyennes,
» Dans le même repos je retiendrai les miennes;
» C'est trop à notre cause immoler deux états,
» C'est à nous de finir ces funestes débats;
» Nous seuls déciderons du sort de l'Ausonie,
» Et le fer nommera l'époux de Lavinie. »
Il dit, et se retire au fond de son palais,
Du combat solennel ordonne les apprêts,
Demande ses chevaux, enfans de la Scythie,
Que reçut Pilumnus de la jeune Orythie;
Moins blancs sont les frimas, moins légers sont les vents;
Les dents du buis doré peignent leurs crins mouvans:
Au seul son de sa voix leur noble ardeur éclate,
Et répond au doux bruit de la main qui les flatte.
Puis il prend sa cuirasse, où se mêle avec l'or
Un métal fruit d'un art plus précieux encor;

Ensemque, clypeumque, et rubræ cornua cristæ:
Ensem, quem Dauno ignipotens deus ipse parenti
Fecerat, et Stygiâ candentem tinxerat undâ.
Exin, quæ mediis ingenti adnixa columnæ
Ædibus adstabat, validam vi corripit hastam,
Actoris Aurunci spolium, quassatque trementem,
Vociferans: Nunc, o numquam frustrata vocatus
Hasta meos, nunc tempus adest: te maximus Actor,
Te Turni nunc dextra gerit: da sternere corpus,
Loricamque manu validâ lacerare revulsam
Semiviri Phrygis, et fœdare in pulvere crines
Vibratos calido ferro, myrrhâque madentes.
His agitur furiis, totoque ardentis ab ore
Scintillæ absistunt; oculis micat acribus ignis:
Mugitus veluti quum prima in prœlia taurus
Terrificos ciet, atque irasci in cornua tentat,
Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsâ ad pugnam proludit arenâ.

Orne son front guerrier d'une aigrette flottante;
Saisit avidement son épée éclatante,
Sa foudroyante épée, ouvrage de Vulcain,
Que dans le Styx fatal il trempa de sa main,
Et qui, du fier Turnus défense héréditaire,
Fut à son bras vaillant transmise par son père;
D'un des pilastres d'or de son palais pompeux,
Il détache, il saisit de son bras vigoureux,
Il agite en ses mains sa formidable lance
Qu'au belliqueux Actor arracha sa vaillance.
« O toi que nul mortel n'affronte impunément;
» Toi que jamais Turnus n'invoqua vainement,
» Et qui des mains d'Actor as passé dans la mienne,
» Viens, dit-il, viens dompter cette race troyenne:
» Que ce vil Phrygien qu'elle appelle son roi,
» Ce chef voluptueux tombe immolé par toi;
» Déchire sur son corps sa cuirasse impuissante;
» Que je traîne à mes pieds dans la poudre sanglante
» Ces cheveux sur son front avec art assemblés,
» Qu'en anneaux élégans un fer chaud a roulés;
» Ces cheveux embaumés des parfums de Pergame,
» Opprobre d'un guerrier, parure d'une femme! »
Ainsi parle Turnus enflammé de fureur;
Tel son courage ardent bouillonne dans son cœur,

Nec minùs interea maternis sævus in armis
Æneas acuit martem, et se suscitat irâ,
Oblato gaudens componi fœdere bellum.
Tum socios mœstique metum solatur Iuli,
Fata docens; regique jubet responsa Latino
Certa referre viros, et pacis dicere leges.

Postera vix summos spargebat lumine montes
Orta dies, quum primùm alto se gurgite tollunt
Solis equi, lucemque elatis naribus efflant:
Campum ad certamen, magnæ sub mœnibus urbis,
Dimensi Rutulique viri Teucrique parabant;
In medioque focos, et dis communibus aras
Gramineas; alii fontemque ignemque ferebant,

Étincelle en ses yeux, brille sur son visage :
Ainsi brûlant d'amour, et mugissant de rage,
D'un taureau furieux le superbe rival,
Quand son naissant courroux prélude au choc fatal,
Lutte contre les vents, s'exerce contre un chêne,
Et sous ses bonds fougueux disperse au loin l'arène.
Cependant à son tour le rival de Turnus,
Couvert du bouclier que lui donna Vénus,
Aiguise sa fureur, prépare son courage ;
Mars au fond de son cœur souffle toute sa rage :
Fier de sauver l'empire, il s'applaudit tout bas
De s'exposer lui seul au hasard des combats,
D'Ascagne et des Troyens appaise les alarmes,
Leur parle des destins protecteurs de ses armes,
Et par un prompt courrier fait annoncer au roi
De ce noble cartel la salutaire loi.
A peine de la mer quittant le noir abîme
Les coursiers du Soleil des monts doroient la cime,
Et, chassant devant eux l'humide obscurité,
Souffloient de leurs naseaux des torrens de clarté,
Auprès de la cité, tranquille spectatrice,
A ces rivaux fameux on prépare la lice :
Les feux du sacrifice au milieu sont placés,
En gazons verdoyans les autels sont dressés ;

Velati lino, et verbenâ tempora vincti.
Procedit legio Ausonidûm, pilataque plenis
Agmina se fundunt portis : hinc Troïus omnis,
Tyrrhenusque ruit variis exercitus armis :
Haud secus instructi ferro, quàm si aspera Martis
Pugna vocet. Nec non mediis in millibus ipsi
Ductores auro volitant ostroque decori,
Et genus Assaraci Mnestheus, et fortis Asylas,
Et Messapus equûm domitor, Neptunia proles.
Utque, dato signo, spatia in sua quisque recessit,
Defigunt tellure hastas, et scuta reclinant.
Tum studio effusæ matres, et vulgus inermum,
Invalidique senes, turres et tecta domorûm
Obsedere : alii portis sublimibus adstant.

Là, des divinités aux deux peuples communes
Et Troyens et Latins attendent leurs fortunes.
Le front ceint de verveine et d'un voile de lin,
D'autres portent l'eau sainte et le brasier divin;
Tout est prêt : des Latins les nombreuses cohortes
S'élancent de leurs murs et franchissent les portes.
Les Troyens à leur tour et les braves Toscans
Sous leurs drapeaux divers abandonnent leurs camps;
Tous ils marchent armés, comme si des batailles
Le dieu les appeloit à sauver leurs murailles.
De pourpre revêtus et d'or éblouissans,
Les chefs des deux partis volent de rangs en rangs;
Ici brille Asylas, et là Mnesthée étale
L'antique majesté de sa race royale;
Et le fougueux Messape, enfant du dieu des mers,
De ses yeux enflammés fait jaillir des éclairs.
Le signal est donné; soudain un large espace
Sépare les deux camps, et chacun à sa place,
Debout, son javelot dans la terre enfoncé,
Tient, tranquille témoin, son bouclier baissé.
Les mères cependant et la foule sans armes,
Et les foibles vieillards pleins d'espoir et d'alarmes,
Pour voir ce grand combat assiègent à la fois
Et les créneaux des tours et les sommets des toits;

At Juno, e summo, qui nunc Albanus habetur,
(Tum neque nomen erat, nec honos, aut gloria monti)
Prospiciens tumulo, campum adspectabat, et ambas
Laurentum Troumque acies, urbemque Latini.
Extemplo Turni sic est affata sororem
Diva deam stagnis quæ fluminibusque sonoris
Præsidet; hunc illi rex ætheris altus honorem
Jupiter ereptâ pro virginitate sacravit:
Nympha, decus fluviorum, animo gratissima nostro,
Scis ut te cunctis unam, quæcumque Latinæ
Magnanimi Jovis ingratum ascendêre cubile,
Prætulerim, cœlique lubens in parte locârim.
Disce tuum, ne me incuses, Juturna, dolorem.
Quà visa est fortuna pati, Parcæque sinebant
Cedere res Latio, Turnum et tua mœnia texi:
Nunc juvenem imparibus video concurrere fatis,
Parcarumque dies et vis inimica propinquat.
Non pugnam adspicere hanc oculis, non fœdera possu

Et des portes, des murs, d'autres couvrant le faîte,
Contemplent en tremblant cette terrible fête.
Cependant, des hauteurs d'un mont alors sans nom,
Qu'Albe illustra depuis, la puissante Junon
En silence fixoit cette scène imposante,
Les deux peuples, leurs camps, et les murs de Laurente.
Aussitôt de Turnus elle appelle la sœur,
Juturne, qu'en tout temps distingua sa faveur,
Qui voit sous son pouvoir et les ruisseaux limpides,
Et les marais dormans, et les fleuves rapides :
Pour prix de sa pudeur qu'outragèrent ses feux,
Jupiter lui donna cet emploi glorieux.
La déesse en ces mots à la nymphe s'adresse :
« Nymphe, ornement des cieux et chère à ma tendresse,
» De celles qu'en dépit de mon orgueil jaloux
» Dans sa couche infidèle appela mon époux,
» Nulle, vous le savez, n'a de mon indulgence
» Obtenu tant d'égards ; et ma toute-puissance,
» Oubliant d'un époux l'amour injurieux,
» De mon lit profané vous porta dans les cieux.
» Eh bien, apprenez donc quel malheur vous menace,
» Et n'allez point du sort m'imputer la disgrâce :
» Autant que l'ont permis les sévères destins
» J'ai secouru Turnus et sauvé les Latins ;

Tu, pro germano si quid præsentius audes,
Perge; decet: forsan miseros meliora sequentur.

Vix ea, quum lacrymas oculis Juturna profudit;
Terque quaterque manu pectus percussit honestum.
Non lacrymis hoc tempus, ait Saturnia Juno;
Accelera, et fratrem, si quis modus, eripe morti:
Aut tu bella cie, conceptumque excute fœdus.
Auctor ego audendi. Sic exhortata reliquit
Incertam, et tristi turbatam vulnere mentis.

Interea reges, ingenti mole Latinus
Quadrijugo vehitur curru, cui tempora circum
Aurati bis sex radii fulgentia cingunt,
Solis avi specimen; bigis it Turnus in albis,

» Mais c'en est fait, je vois venir l'heure fatale,
» Turnus court affronter une lutte inégale,
» Mon œil avec effroi voit ce dernier combat.
» Vous, protégez des jours si chers à tout l'état :
» Si vous osez tenter quelque noble entreprise,
» Partez, de tous ses vœux Junon vous favorise ;
» D'un frère infortuné secourez la valeur,
» Peut-être le hasard servira le malheur. »
Juturne à ce discours laisse échapper des larmes,
Et sa pitié touchante augmente encor ses charmes ;
Par trois fois elle frappe et meurtrit son beau sein.
« Ce n'est point par des pleurs qu'on fléchit le destin ;
» Partez, lui dit Junon ; à ce destin sévère
» Hâtez-vous, s'il se peut, d'arracher votre frère,
» Ou d'un fatal traité prévenant les effets
» Qu'un stratagème heureux fasse avorter la paix :
» Partez, courez, volez, c'est moi qui vous l'ordonne. »
Junon s'exprime ainsi, s'éloigne, et l'abandonne
Au tumulte orageux de son cœur incertain.
Au même instant le chef de l'empire latin
Marche dans tout l'éclat de sa magnificence ;
Quatre brillans coursiers traînent son char immense :
Noble image du dieu dont son ayeul est né,
De douze rayons d'or son front est couronné.

Bina manu lato crispans hastilia ferro.
Hinc pater Æneas, Romanæ stirpis origo,
Sidereo flagrans clypeo et cœlestibus armis,
Et juxtà Ascanius, magnæ spes altera Romæ,
Procedunt castris; purâque in veste sacerdos
Sætigeri fetum suis intonsamque bidentem
Attulit, admovitque pecus flagrantibus aris.
Illi, ad surgentem conversi lumina solem,
Dant fruges manibus salsas, et tempora ferro
Summa notant pecudum, paterisque altaria libant.
Tum pius Æneas, stricto sic ense precatur:
Esto nunc, Sol, testis, et hæc mihi terra vocanti,
Quam propter tantos potui perferre labores,
Et Pater omnipotens, et tu, Saturnia Juno,
Jam melior, jam, diva, precor: tuque, inclyte Mavors,
Cuncta tuo qui bella, pater, sub numine torques:
Fontesque, fluviosque voco, quæque ætheris alti
Relligio, et quæ cæruleo sunt numina ponto.
Cesserit Ausonio si fors victoria Turno,
Convenit Evandri victos discedere ad urbem;

Turnus ouvre à pas lents sa marche solennelle ;
Deux coursiers aussi blancs que la neige nouvelle
Traînent son char superbe, et de leur large fer
Deux dards entre ses mains font rejaillir l'éclair.
Énée alors paroît : à l'éclat de ses armes
On reconnoît Vulcain, et Vénus à ses charmes ;
Énée, ami des dieux, modèle des humains :
Près de lui c'est Ascagne, autre espoir des Romains.
Chacun sort de ses camps : le pontife suprême,
Revêtu d'un lin pur et ceint du diadème,
Conduit le porc avide et la jeune brebis
Dont le fer n'a jamais dépouillé les habits.
L'œil tourné vers les lieux où le jour se rallume,
Les princes sur l'autel où déjà l'encens fume
Placent les saints gâteaux qu'assaisonne le sel ;
Des fronts prêts à tomber sous le couteau mortel
D'autres coupent le poil, gage des sacrifices,
Et de la coupe sainte épanchent les prémices.
Le glaive en main, alors le héros des Troyens
S'écrie : « Entends les vœux de mon peuple et les miens,
» Astre brillant du jour ! et toi, belle Ausonie,
» Pour qui j'ai supporté ma trop pénible vie ;
» Toi, puissant Jupiter ; toi, sévère Junon,
» Qui vois d'un œil plus doux les malheurs d'Ilion ;

Cedet Iulus agris; nec post arma ulla rebelles
Æneadæ referent, ferrove hæc regna lacessent.
Sin nostrum annuerit nobis victoria Martem,
(Ut potiùs reor, et potiùs dî numine firment!)
Non ego nec Teucris Italos parere jubebo,
Nec mihi regna peto. Paribus se legibus ambæ
Invictæ gentes æterna in fœdera mittant.
Sacra deosque dabo: socer arma Latinus habeto;
Imperium solemne socer: mihi mœnia Teucri
Constituent, urbique dabit Lavinia nomen.

Sic prior Æneas: sequitur sic deinde Latinus,
Suspiciens cœlum, tenditque ad sidera dextram:
Hæc eadem, Ænea, terram, mare, sidera, juro,
Latonæque genus duplex, Janumque bifrontem,
Vimque deûm infernam, et duri sacraria Ditis.
Audiat hæc genitor, qui fœdera fulmine sancit.
Tango aras; medios ignes et numina testor:

» Jadis mon ennemie, aujourd'hui ma déesse ;
» Et toi, terrible Mars, à qui ma voix s'adresse ;
» Vous tous, ô dieux des eaux, de la terre et des cieux,
» Si le sort de Turnus fait triompher les vœux,
» J'en jure ici par vous, dans la cité d'Évandre
» Nos dieux seront portés, et sans plus rien prétendre
» Ascagne et les Troyens laisseront à jamais
» Leurs armes en repos, et ce royaume en paix.
» Mais si (puissent les dieux servir notre espérance !)
» Le sort pour les Troyens fait pencher la balance,
» Je ne réclame point la couronne des rois,
» Et vaincus et vainqueurs auront les mêmes lois ;
» Latinus m'admettra dans sa noble famille,
» Il recevra mes dieux, me donnera sa fille ;
» Et bâti par nos mains un nouvel Ilion
» Du nom de Lavinie empruntera son nom. »
Tel parle le premier le héros du Scamandre.
Latinus à son tour ainsi se fait entendre,
L'œil tourné vers l'olympe et la main sur l'autel :
« Par la mer, par la terre, et la voûte du ciel,
» Par Janus aux deux fronts, par Diane et son frère,
» Par le dieu du Tartare et son noir sanctuaire
» Que jamais les mortels n'attestèrent en vain,
» Par ces feux solennels où je plonge ma main ;

Nulla dies pacem hanc Italis nec fœdera rumpet,
Quò res cumque cadent; nec me vis ulla volentem
Avertet; non, si tellurem effundat in undas
Diluvio miscens, cœlumque in tartara solvat:
Ut sceptrum hoc (dextrâ sceptrum nam fortè gerebat)
Numquam fronde levi fundet virgulta neque umbras,
Quum semel in silvis imo de stirpe recisum
Matre caret, posuitque comas et brachia ferro;
Olim arbos, nunc artificis manus ære decoro
Inclusit, patribusque dedit gestare Latinis.
Talibus inter se firmabant fœdera dictis,
Conspectu in medio procerum. Tum ritè sacratas
In flammam jugulant pecudes, et viscera vivis
Eripiunt, cumulantque oneratis lancibus aras.

At verò Rutulis impar ea pugna videri
Jam dudum, et vario misceri pectora motu:
Tum magis, ut propiùs cernunt, non viribus æquis.
Adjuvat incessu tacito progressus, et aram

» Comme vous j'y consens, comme vous je le jure :
» Qu'il m'entende ce dieu qui punit le parjure!
» Plutôt que mes sujets, attaquant les Troyens,
» Osent rompre la paix et briser nos liens,
» Qu'avec les noirs enfers l'olympe se confonde,
» Que la terre à mes yeux s'engloutisse dans l'onde,
» Ou ce sceptre (il tenoit son sceptre dans les mains),
» Ce sceptre à moi transmis par tant de souverains,
» Qui perdit sous le fer sa molle chevelure,
» Et dont ce cercle d'or remplace la verdure,
» Verra, redevenu ce qu'il étoit jadis,
» Sa feuille renaissante et ses bras reverdis,
» Avant que la Discorde, ensanglantant la terre,
» Revienne secouer les torches de la guerre. »
Tels ces deux souverains, entourés de leur cour,
Par de communs sermens s'engageoient tour à tour.
Soudain le fer se lève et le glaive étincelle,
Le sang des animaux dans la flamme ruisselle,
Et de leurs corps tombés sous le couteau mortel
Les intestins sanglans palpitent sur l'autel.
Cependant pour Turnus son peuple entier se trouble ;
Plus le moment approche et plus l'effroi redouble ;
Et, voyant de plus près l'un et l'autre rival,
Ils craignent plus encor ce combat inégal.

Suppliciter venerans demisso lumine Turnus,
Tabentesque genæ, et juvenali in corpore pallor.
Quem simul ac Juturna soror crebrescere vidit
Sermonem, et vulgi variare labantia corda,
In medias acies, formam adsimulata Camerti,
Cui genus a proavis ingens, clarumque paternum
Nomen erat virtutis, et ipse acerrimus armis,
In medias dat sese acies, haud nescia rerum,
Rumoresque serit varios, ac talia fatur:
Non pudet, o Rutuli, pro cunctis talibus unam
Objectare animam? numerone an viribus æqui
Non sumus? En omnes et Troës et Arcades hi sunt,
Fatalisque manus, infensa Etruria Turno:
Vix hostem, alterni si congrediamur, habemus.
Ille quidem ad superos, quorum se devovet aris,
Succedet famâ, vivusque per ora feretur:
Nos, patriâ amissâ, dominis parere superbis
Cogemur, qui nunc lenti consedimus arvis.

Là, le roi des Troyens semble à sa contenance
Avoir pour lui les dieux, ses droits et sa vaillance ;
Ici, le beau Turnus, pâle et baissant les yeux,
Semble en les implorant se défier des dieux.
L'éclat de ses exploits, l'éclat de sa jeunesse,
Sa touchante pâleur, pour lui tout intéresse :
Sitôt qu'il apparoît, tout le peuple troublé
Sent son cœur incertain, son courage ébranlé.
Appelant à son aide une heureuse imposture,
Juturne de Camerte emprunte la figure,
De ce mortel qui, fier de ses nobles ayeux,
Joignit sa propre gloire à leurs faits glorieux ;
Et, sous ces traits menteurs déguisant sa présence,
Au milieu des soldats la déesse s'élance,
Court semer dans les rangs mille adroites rumeurs,
Et par ces mots amers aiguillonne les cœurs :
« Ainsi votre valeur sans honte se repose :
» Faut-il que pour nous tous un seul guerrier s'expose ?
» Ces sauvages enfans des monts Arcadiens,
» Ces bannis attroupés sous les drapeaux troyens,
» Ces Toscans qu'un oracle arma pour leur défense,
» Dont la haine en Turnus poursuit encor Mézence ;
» Tous ces peuples ligués, les voilà sous vos yeux :
» Sommes-nous vaillans ? sommes-nous moins nombreux ?

Talibus incensa est juvenum sententia dictis
Jam magis atque magis; serpitque per agmina murmur.
Ipsi Laurentes mutati, ipsique Latini:
Qui sibi jam requiem pugnæ rebusque salutem
Sperabant, nunc arma volunt, fœdusque precantur
Infectum, et Turni sortem miserantur iniquam.
His aliud majus Juturna adjungit, et alto
Dat signum cœlo; quo non præsentius ullum
Turbavit mentes Italas, monstroque fefellit.
Namque volans rubrâ fulvus Jovis ales in æthrâ
Littoreas agitabat aves, turbamque sonantem

» Comptez leurs bataillons : dans cette armée entière
» Chacun de nous à peine auroit un adversaire ;
» A peine tous leurs rangs suffiroient à nos coups.
» Ces dieux à qui Turnus se dévoua pour vous,
» Ces dieux jusques au ciel porteront sa mémoire,
» Il entendra le monde applaudir à sa gloire !
» Et nous, nous, sans patrie ainsi que sans honneur,
» Il nous faudra ramper sous ce vil suborneur ;
» Nous, qui de son danger spectateurs immobiles,
» N'osons servir l'état que par des vœux stériles ! »

Tels étoient ses discours. Tout s'enflamme à sa voix :
Même ardeur a saisi tous les cœurs à la fois ;
Dans tous les rangs circule un sourd et long murmure ;
Tous, disposés naguère à quitter leur armure,
Latins et Laurentins, changent de volonté ;
Ceux mêmes qui tantôt sur la foi du traité
Espéroient voir finir ces combats sanguinaires,
Et voyoient dans la paix un terme à leurs misères,
De la soif du repos tout à coup revenus,
Appellent les combats, et tremblent pour Turnus.
C'est peu : pour achever le succès du prestige,
Elle ajoute à ces mots un étonnant prodige,
Un prodige inoui, tel que jamais les cieux
De fait plus surprenant ne frappèrent les yeux.

Agminis aligeri; subitò quum lapsus ad undas
Cycnum excellentem pedibus rapit improbus uncis.
Arrexere animos Itali; cunctæque volucres
Convertunt clamore fugam (mirabile visu)
Æheraque obscurant pennis, hostemque per auras
Factâ nube premunt; donec vi victus et ipso
Pondere defecit, prædamque ex unguibus ales
Projecit fluvio, penitùsque in nubila fugit.
Tum verò augurium Rutuli clamore salutant,
Expediuntque manus; primusque Tolumnius, augur,
Hoc erat, hoc votis, inquit, quod sæpè petivi:
Accipio, agnoscoque deos. Me, me duce, ferrum
Corripite, o miseri, quos improbus advena bello
Territat invalidas ut aves; et littora vestra
Vi populat: petet ille fugam, penitùsque profundo
Vela dabit: vos unanimi densate catervas,
Et regem vobis pugnâ defendite raptum.

Un aigle fendoit l'air, et des célestes plages
Menaçant les oiseaux, nourrissons des rivages,
Pressoit l'essaim bruyant de ces hôtes des eaux.
Tout à coup il s'abat, et parmi les roseaux
Atteint, saisit, enlève en sa robuste serre
Un cygne au beau plumage, et fuit loin de la terre.
On regarde, on s'étonne; ô prodige soudain!
Les oiseaux à grands cris ralliant leur essaim
Obscurcissent les airs de leur épais nuage,
Et sur le ravisseur fondent avec courage;
De l'aile, de la voix pressent son vol troublé,
Tant qu'enfin, succombant sous leur choc redoublé,
Et lassé du fardeau, de sa serre vaincue
L'oiseau lâche sa proie, et se perd dans la nue.
Chacun les bras levés vers les dieux protecteurs,
Salue avec transport ces présages flatteurs.
Tolumnius surtout instruit dans les augures,
Dont l'œil lit de si loin dans les choses futures:
« Le voilà, leur dit-il, ce garant de nos vœux,
» Tant desiré par moi, tant promis par les dieux!
» Je vois, je reconnois leur faveur solennelle;
» Marchez, courez, volez, c'est moi qui vous appelle.
» Et vous que ce Troyen, auteur de tous nos maux,
» Ose poursuivre ainsi que de foibles oiseaux,

Dixit, et adversos telum contorsit in hostes
Procurrens; sonitum dat stridula cornus, et auras
Certa secat: simul hoc, simul ingens clamor, et omnes
Turbati cunei, calefactaque corda tumultu.
Hasta volans, ut fortè novem pulcherrima fratrum
Corpora constiterant contrà, quos fida creârat
Una tot Arcadio conjux Tyrrhena Gylippo;
Horum unum ad medium, teritur quà sutilis alvo
Balteus, et laterum junctura fibula mordet,
Egregium formâ juvenem et fulgentibus armis,
Transadigit costas, fulvâque effundit arenâ.
At fratres, animosa phalanx, accensaque luctu,
Pars gladios stringunt manibus, pars missile ferrum
Corripiunt, cæcique ruunt: quos agmina contra
Procurrunt Laurentum: hinc densi rursus inundant
Troës, Agyllinique, et pictis Arcades armis.

» Le barbare ! bientôt vous le verrez sur l'onde
» Précipiter au loin sa fuite vagabonde.
» Vous donc, serrez vos rangs, venez, secondez-moi,
» Et de ce ravisseur défendez votre roi. »
Il dit, et dans la plaine impétueux s'avance ;
Son arc a retenti, le trait fatal s'élance ;
Un cri part, et soudain de nouvelles fureurs
Ont armé tous les bras, embrasé tous les cœurs.
Neuf guerriers, éclatans de beauté, de jeunesse,
Brilloient au premier rang où la flèche s'adresse.
Une mère toscane, un père arcadien
Ont formé ces beaux fruits de leur fécond hymen.
Leur mère étoit Ida, Gylippe étoit leur père.
Le plus jeune reçoit l'atteinte meurtrière
A l'endroit où flottant vers le milieu du corps
Le baudrier s'agraffe et rejoint ses deux bords.
Mortellement atteint sous l'armure impuissante
Il rougit de son sang l'arène jaunissante ;
Il tombe ; et tout à coup, pour venger son malheur,
Ses frères sont partis furieux de douleur ;
Chacun sur l'ennemi fond avec violence ;
L'un a saisi son arc, l'autre agite sa lance ;
Une égale fureur anime les deux camps,
D'un côté les Latins, de l'autre les Toscans.

Sic omnes amor unus habet decernere ferro.
Diripuere aras: it toto turbida cœlo
Tempestas telorum, ac ferreus ingruit imber:
Craterasque focosque ferunt. Fugit ipse Latinus,
Pulsatos referens infecto fœdere divos.
Infrenant alii currus, aut corpora saltu
Subjiciunt in equos, et strictis ensibus adsunt.

Messapus regem, regisque insigne gerentem,
Tyrrhenum Aulesten, avidus confundere fœdus,
Adverso proterret equo: ruit ille recedens,
Et miser oppositis a tergo involvitur aris
In caput inque humeros. At fervidus advolat hastâ
Messapus, teloque orantem multa trabali
Desuper altus equo graviter ferit, atque ita fatur:
Hoc habet; hæc melior magnis data victima divis.
Concurrunt Itali, spoliantque calentia membra.

Latins, Arcadiens, fiers de leur riche armure,
Courent ou soutenir, ou venger cette injure.
On pille les autels, on voit voler dans l'air
Un nuage de traits, une grêle de fer;
Des feux, des vases saints, chacun se fait des armes;
Latinus fuit lui-même, et, l'œil baigné de larmes,
Et réclamant la foi des augustes traités,
Se plaint de son outrage à ses dieux insultés.
Les uns d'un char guerrier guident le vol docile,
D'autres sur leurs coursiers montent d'un saut agile;
Le fer est dans leurs mains, la rage dans leurs yeux.
Messape, du traité pour mieux briser les nœuds,
Sur Auleste étonné de son audace extrême,
Malgré son nom de roi, malgré son diadème,
Pousse son fier coursier. Le monarque tremblant,
Pressé contre un autel, le heurte en reculant,
Et du coup qu'il reçoit, et du choc qui l'arrête,
Tombe sur le bandeau qui couronne sa tête.
L'ardent Messape accourt, et du roi suppliant
Du haut de son coursier il a percé le flanc.
« Dieux! recevez, dit-il, ce tribut légitime,
» Et félicitez-vous d'une telle victime;
» Cette offrande est plus digne et de vous et de moi. »
Les Latins, accourus vers ce malheureux roi

Obvius ambustum torrem Corynæus ab arâ
Corripit, et venienti Ebuso, plagamque ferenti,
Occupat os flammis: olli ingens barba reluxit:
Nidoremque ambusta dedit. Super ipse secutus
Cæsariem lævâ turbati corripit hostis,
Impressoque genu nitens terræ applicat ipsum:
Sic rigido latus ense ferit. Podalirius Alsum
Pastorem, primâque acie per tela ruentem,
Ense sequens nudo superimminet: ille securi
Adversi frontem mediam mentumque reductâ
Disjicit, et sparso lætè rigat arma cruore.
Olli dura quies oculos et ferreus urget
Somnus; in æternam clauduntur lumina noctem.

At pius Æneas dextram tendebat inermem,
Nudato capite, atque suos clamore vocabat:
Quò ruitis? quæve ista repens discordia surgit?
O cohibete iras! ictum jam fœdus, et omnes

Ont saisi sa dépouille encor de sang trempée.
Plus loin c'est Ébusus brandissant son épée :
Corynée avec art prévient le coup mortel;
Il s'arme d'un tison enlevé sur l'autel,
Le lui lance au visage, et la flamme brillante
Parcourt rapidement sa barbe petillante,
Qui de ses poils brûlans exhale au loin l'odeur.
Corynée à l'instant s'élance avec ardeur,
Saisit ses longs cheveux, avec force l'entraîne,
Et d'un genou nerveux l'appliquant sur l'arène,
Tandis que sous son bras il se débat en vain,
Lève sur lui le fer et le plonge en son sein.
Parti pour les combats d'un agreste héritage,
Alsus au premier rang signaloit son courage;
De près le glaive en main Podalire le suit;
Alsus vers le guerrier dont le bras le poursuit
Se retourne, et, d'un coup de sa hache pesante,
Il partage son front et sa bouche sanglante.
Il expire, et ses yeux, où la mort peint ses traits
D'un repos sans réveil sont fermés pour jamais.
Cependant l'ardeur croît, le massacre redouble.
D'Énée à cet aspect le tendre cœur se trouble;
Aussitôt vers les siens au carnage animés
Il court, la tête nue et les bras désarmés,

Compositæ leges : mihi jus concurrere soli :
Me sinite, atque auferte metus : ego fœdera faxo
Firma manu : Turnum jam debent hæc mihi sacra.
Has inter voces, media inter talia verba,
Ecce viro stridens alis allapsa sagitta est :
Incertum quâ pulsa manu, quo turbine adacta ;
Quis tantam Rutulis laudem, casusne, deusne,
Attulerit : pressa est insignis gloria facti ;
Nec sese Æneæ jactavit vulnere quisquam.

Turnus, ut Æneam cedentem ex agmine vidit,
Turbatosque duces, subitâ spe fervidus ardet :
Poscit equos atque arma simul, saltuque superbus
Emicat in currum, et manibus molitur habenas.
Multa virûm volitans dat fortia corpora leto ;
Semineces volvit multos, aut agmina curru
Proterit, aut raptas fugientibus ingerit hastas.
Qualis apud gelidi quum flumina concitus Hebri

Et, leur tendant les mains, d'une voix paternelle,
Il s'écrie : « Arrêtez, quelle ardeur criminelle
» Vous ramène aux combats ? Arrêtez, arrêtez ;
» Moi seul dois en ce jour accomplir les traités ;
» De Turnus les destins me promirent la tête,
» Moi seul je dois tenter cette grande conquête.
» Ne craignez rien ; j'y cours, et le ciel aujourd'hui
» Verra finir Turnus et la guerre avec lui :
» Les dieux m'en sont garans. » Tandis qu'il parle encore,
Un trait siffle et l'atteint. D'où part-il ? On l'ignore.
Quel bras peut s'honorer de ce coup glorieux ?
Est-ce la main du sort, des hommes ou des dieux ?
Un dieu seul sur Énée obtint cette victoire
Sans doute, et nul mortel n'en réclama la gloire.
A peine des Troyens il voit partir le roi,
Ses chefs déconcertés, son camp saisi d'effroi ;
Animé par l'espoir, enflammé de colère,
Mes armes ! mes chevaux ! dit son fier adversaire :
Tout est prêt ; sur son char il s'élance soudain,
Élève un front superbe, et, les rênes en main,
Il presse ses coursiers ; ils volent, le char roule,
Des Troyens dans sa course il écrase la foule ;
Ici tombent les morts, là roulent les mourans,
De bataillons entiers il moissonne les rangs,

Sanguineus Mavors clypeo increpat, atque furentes
Bella movens immittit equos: illi æquore aperto
Ante Notos Zephyrumque volant; gemit ultima pulsu
Thraca pedum; circùmque atræ Formidinis ora,
Iræque, Insidiæque: dei comitatus, aguntur:
Talis equos alacer media inter prœlia Turnus
Fumantes sudore quatit, miserabilè cæsis
Hostibus insultans; spargit rapida ungula rores
Sanguineos, mixtâque cruor calcatur arenâ.
Jamque neci Sthenelumque dedit, Thamyrimque, Pholumque
Hunc congressus et hunc, illum eminus, eminus ambo
Imbrasidas, Glaucum atque Laden, quos Imbrasus ipse
Nutrierat Lyciâ, paribusque ornaverat armis,
Vel conferre manum, vel equo prævertere ventos.
Parte aliâ, media Eumedes in prœlia fertur,
Antiqui proles bello præclara Dolonis;
Nomine avum referens, animo manibusque parentem,
Qui quondam, castra ut Danaûm speculator adiret,
Ausus Pelidæ pretium sibi poscere currus:
Illum Tydides alio pro talibus ausis

Désarme les fuyards, s'élance à leur poursuite,
Et de leurs propres traits ensanglante leur fuite.
Tel de l'Hèbre glacé quand le terrible dieu
Frappant son bouclier, farouche, l'œil en feu,
A lancé ses coursiers, précurseurs de la guerre,
Plus prompts que les zéphirs, plus craints que le tonnerre;
Ils partent, le char vole, et la terre en frémit,
Sous leurs pas foudroyans la Thrace au loin gémit;
De cadavres sanglans la Victoire entourée,
La Déroute au front pâle, à la marche égarée,
La bouillante Fureur, le Piège insidieux,
Le Meurtre au bras sanglant, et le fer, et les feux,
Du dieu dévastateur sont l'escorte effrayante;
Après lui la Ruine, au-devant l'Épouvante:
Tel s'élance Turnus; de ses coursiers fumans
Ainsi sa main terrible aiguillonne les flancs;
Dans son œil enflammé brille une affreuse joie;
Il presse, atteint, égorge et foule aux pieds sa proie;
Et des rangs enfoncés écrasant les débris,
Des morts sous les mourans il étouffe les cris:
Le sang au loin jaillit sous sa roue embrasée,
Sur le sable rougi pleut l'affreuse rosée,
Et du char dont la course emporte le héros
Le rapide sillon s'en abreuve à grands flots;

Affecit pretio; nec equis adspirat Achillis.
Hunc procul ut campo Turnus prospexit aperto,
Antè levi jaculo longum per inane secutus,
Sistit equos bijuges, et curru desilit, atque
Semianimi lapsoque supervenit, et pede collo
Impresso, dextræ mucronem extorquet, et alto
Fulgentem tingit jugulo, atque hæc insuper addit:
En, agros, et quam bello, Trojane, petisti,
Hesperiam metire jacens: hæc præmia, qui me
Ferro ausi tentare, ferunt; sic mœnia condunt.

Il abat de sa main Sthénélus et Thamyre;
De loin du trait mortel l'ardent Pholus expire;
De loin il a frappé les deux fils d'Imbrasus,
Qu'aux sommets lyciens leur mère avoit conçus;
C'est Glaucus, c'est Ladon, qui, fiers des mêmes armes,
Avec la même ardeur affrontoient les alarmes,
Soit qu'il fallût à pied combattre aux premiers rangs,
Soit que leurs prompts coursiers devançassent les vents;
Plus loin du grand Dolon le neveu téméraire
Au nom de son ayeul joint l'ame de son père;
Son père d'un haut fait audacieux auteur,
Lui, qui des ennemis nocturne observateur,
Hasarda dans leur camp sa valeur inutile,
Et demanda pour prix les beaux coursiers d'Achille;
Mais Diomède, hélas! lui garde un autre sort:
Au lieu du char d'Achille il lui donne la mort.
Turnus a vu son fils, il en frémit de joie,
Longtemps avec ardeur le héros suit sa proie,
Et, le fer à la main, élancé sur ses pas
Sans l'atteindre, long-temps médite son trépas;
Enfin d'un saut léger il descend sur l'arène,
Il fond sur le Troyen tremblant et hors d'haleine,
Et, le pied sur son cou fortement imprimé,
Arrache le poignard dont il étoit armé,

Huic comitem Asbuten, conjectâ cuspide, mittit;
Chloreaque, Sybarimque, Daretaque, Thersilochumque,
Et sternacis equi lapsum cervice Thymœten.
Ac velut Edoni Boreæ quum spiritus alto
Insonat Ægæo, sequiturque ad littora fluctus;
Quà venti incubuere, fugam dant nubila cœlo:
Sic Turno, quàcumque viam secat, agmina cedunt,
Conversæque ruunt acies; fert impetus ipsum,
Et cristam adverso curru quatit aura volantem.
Non tulit instantem Phegeus animisque frementem;
Objecit sese ad currum, et spumantia frenis
Ora citatorum dextrâ detorsit equorum.
Dum trahitur, pendetque jugis, hunc lata retectum
Lancea consequitur, rumpitque infixa bilici

Le plonge dans un fleuve, et lui dit : « Mnestée,
» As-tu cru te sauver de ta force ordinaire ?
» Ces champs tant désirés, ce bord inexpugnable
» Où devaient s'élever les remparts de Turnus,
» Tiens, les voilà : montre en combattant ton courage,
» De quiconque à Turnus ose ferrer la guerre
» Telle est la récompense : ainsi les vaut sa cause.
» Ces champs qu'un fil regrêle en rapides sillons,
Il dit, jette sur lui des rochers non moins
Le vaillant Asbutès accompagne ses coups ;
Le jeune Sybaris expire sous un autre ;
Il y joint Thersilogue et Gétès et Dioxe,
Thymète les suivra, l'infortuné succombe,
Et tombe renversé sur son ennemi qui roule.
Ainsi, lorsque du nord enfant tumultueux,
De la Thrace s'élance un vent impétueux,
Il court : les cieux, les flots au souffle rétentissent
Ainsi devant Turnus les nuages s'enfuient
Sa fougue ainsi l'emporte, [illegible] et le voit
Balance sur son front [illegible]
A son rapide essor, [illegible]
Phégée une [illegible]
Vole devant [illegible]
Des rapides [illegible]

Loricam, et summum degustat vulnere corpus.
Ille tamen clypeo objecto conversus in hostem
Ibat, et auxilium ducto mucrone petebat:
Quum rota præcipitem, et procursu concitus axis
Impulit, effunditque solo; Turnusque secutus,
Imam inter galeam summi thoracis et oras,
Abstulit ense caput, truncumque reliquit arenæ.

Atque ea dum campis victor dat funera Turnus,
Interea Ænean Mnestheus, et fidus Achates,
Ascaniusque comes, castris statuêre cruentum,
Alternos longâ nitentem cuspide gressus.
Sævit, et infractâ luctatur arundine telum
Eripere; auxilioque viam, quæ proxima, poscit:
Ense secent lato vulnus, telique latebram
Rescindant penitùs, seseque in bella remittant.
Jamque aderat Phœbo ante alios dilectus Iapis
Iasides; acri quondam cui captus amore

Mais pour être arrêtés leur ardeur est trop forte :
Tandis qu'il se suspend au timon qui l'emporte,
Turnus étend sa lance, et sous le double airain
Le trait au large fer vient effleurer son sein ;
Lui, de son bouclier opposant la défense,
Des siens, le glaive en main, implore l'assistance.
Vaine attente ! l'essieu rapidement lancé
Roule, l'atteint, l'entraîne : il tombe renversé.
Alors, impatient de punir tant d'audace,
Entre les bords du casque et ceux de la cuirasse,
Turnus abat sur lui son fer étincelant,
Et sa tête a roulé loin de son tronc sanglant.

Tel combat l'Ardéen. Cependant de sa lance
Aidant ses pas tardifs, et marchant en silence
Énée atteint son camp, suivi de ses amis,
D'Achate, de Mnesthée, et de son jeune fils.
Furieux, et domptant la douleur qu'il endure,
Il ébranle le fer brisé dans sa blessure,
Des enfans d'Esculape implore les secours,
Et son impatience a choisi les plus courts ;
Il veut qu'à l'instant même une main rigoureuse
Ouvre au dard enfoncé sa route douloureuse ;
Qu'on presse les momens, que l'art n'hésite pas,
Et sans plus différer le renvoie aux combats.

Ipse suas artes! sua munera, lætus Apollo,
Augurium, citharamque dabat, celeresque sagittas.
Ille, ut depositi proferret fata parentis,
Scire potestates herbarum usumque medendi
Maluit et mutas agitare inglorius artes.
Stabat, acerba fremens, ingentem nixus in hastam
Æneas, magno juvenum et mærentis Iuli
Concursu, lacrymis immobilis. Ille retorto
Pæonium in morem senior succinctus amictu,
Multa manu medicâ Phœbique potentibus herbis
Nequidquam trepidat, nequidquam spicula dextrâ
Sollicitat, prensatque tenaci forcipe ferrum.
Nulla viam fortuna regit, nihil auctor Apollo
Subvenit: et sævus campis magis ac magis horror
Crebrescit, propiùsque malum est. Jam pulvere cœlum
Stare vident; subeunt equites, et spicula castris
Densa cadunt mediis: it tristis ad æthera clamor
Bellantum juvenum, et duro sub Marte cadentum.

Vient alors pour sonder la blessure cruelle
Iapis, d'Apollon le disciple fidèle,
A qui ce dieu donna, touché de ses attraits,
Le bâton augural, et sa lyre, et ses traits:
Inutiles présens! Iapis eut un père
Dont son amour vouloit prolonger la carrière;
Aussi ce tendre fils, empressé de savoir
Les noms des végétaux, leurs vertus, leur pouvoir,
Préféra, pour sauver celui qu'il pleure encore,
Aux chants harmonieux l'art muet d'Épidaure:
Trop heureux si, payé de ce choix généreux,
Il eût fléchi la parque et désarmé les dieux!
Énée étoit debout, appuyé sur sa lance;
Il se plaint d'un retard qui trahit sa vaillance;
Autour de lui, formant un concert de douleurs,
Ses amis et son fils lui prodiguent des pleurs:
Tout gémit, tout frémit, lui seul est immobile.
Aussitôt d'Apollon le nourrisson habile,
Suivant l'usage ancien, de ses flottans habits
Rejetant en arrière et retroussant les plis,
S'approche, et de son art, de ses herbes puissantes
En vain fait tour à tour mille épreuves savantes;
En vain tâte le trait qui résiste à ses doigts;
En vain d'un fer mordant le saisissant vingt fois

Hîc Venus, indigno nati concussa dolore,
Dictamnum genetrix Cretæâ carpit ab Idâ,
Puberibus caulem foliis et flore comantem
Purpureo : non illa feris incognita capris
Gramina, quum tergo volucres hæsere sagittæ.
Hoc Venus, obscuro faciem circumdata nimbo,
Detulit : hoc fusum labris splendentibus amnem
Inficit, occultè medicans ; spargitque salubris
Ambrosiæ succos, et odoriferam panaceam.
Fovit eâ vulnus lymphâ longævus Iapis,
Ignorans ; subitòque omnis de corpore fugit
Quippe dolor ; omnis stetit imo vulnere sanguis :

Il tâche d'ébranler cette flèche rebelle.
Les secours de son dieu, les efforts de son zèle,
Les herbes, son savoir, tout est infructueux.
Cependant des deux camps le choc tumultueux
Avec plus de fureur rallume le carnage;
Le péril croît : dans l'air monte un épais nuage;
On entend de plus près les escadrons poudreux,
Le sifflement des dards, les accens douloureux
Du malheureux qui meurt, du malheureux qui tombe.
Aussitôt du héros dont la force succombe
La mère en gémissant va cueillir sur l'Ida
Cette herbe que le ciel à nos maux accorda,
Le dictame sacré, poussant de sa racine
Sa feuille cotonneuse et sa fleur purpurine :
Tout ressent son pouvoir; et quand le daim blessé
Emporte au fond des bois le trait qui l'a percé,
Suivant et le besoin et son instinct pour maître,
Parmi cent végétaux il sait le reconnoître.
Sûre de la vertu de ce baume sacré
Vénus jette autour d'elle un nuage azuré,
Dans le camp de son fils descend d'un vol rapide,
Et dans l'airain du vase où tremble une eau limpide
Infuse doucement l'herbe dont la vertu
Doit rendre la vigueur à son fils abattu,

Jamque secuta manum, nullo cogente, sagitta
Excidit, atque novæ rediere in pristina vires.
Arma citi properate viro: quid statis? Iapis
Conclamat; primusque animos accendit in hostem.
Non hæc humanis opibus, non arte magistrâ,
Proveniunt, neque te, Ænea, mea dextera servat:
Major agit deus, atque opera ad majora remittit.

Ille, avidus pugnæ, suras incluserat auro
Hinc atque hinc; oditque moras, hastamque coruscat.
Postquam habilis lateri clypeus loricaque tergo est,
Ascanium fusis circùm complectitur armis,
Summaque per galeam delibans oscula fatur:

Y joint la panacée à la feuille odorante,
Et le nectar qu'aux dieux la jeune Hébé présente.
Le charme est consommé : le bienfaisant vieillard
De ces sucs enchantés plus puissans que son art
Abreuve doucement la blessure profonde,
Ignorant quel pouvoir en secret le seconde :
O prodige ! le mal aussitôt est dompté ;
Dans ses secrets canaux le sang est arrêté ;
Et le trait meurtrier, sans que le fer l'arrache,
De lui-même a suivi la main qui le détache ;
Il tombe : et, revenu de sa triste langueur,
Le héros a senti renaître sa vigueur.
« Des armes, mes amis, qu'on lui rende ses armes !
» Courez, dit Iapis : au succès de ces charmes
» Reconnoissez les dieux ; oui, croyez que ma main
» Ne fut que l'instrument d'un pouvoir plus qu'humain,
» Un dieu seul a tout fait. Pars, guerrier magnanime,
» Pars, suis la voix des dieux, suis ton destin sublime. »
Impatient déjà de tenter les hasards
Énée a revêtu l'or de ses longs cuissards,
Abrège les délais dont se plaint son audace,
Saisit son bouclier, endosse sa cuirasse,
Et, sa lance à la main, il prélude aux combats ;
Puis, tendant vers son fils ses héroïques bras,

Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem;
Fortunam ex aliis. Nunc te mea dextera bello
Defensum dabit, et magna inter præmia ducet.
Tu facito, mox quum matura adoleverit ætas,
Sis memor; et te animo repetentem exempla tuorum,
Et pater Æneas, et avunculus excitet Hector.

Hæc ubi dicta dedit, portis sese extulit ingens,
Telum immane manu quatiens: simul agmine denso
Antheusque Mnestheusque ruunt; omnisque relictis
Turba fluit castris. Tum cæco pulvere campus
Miscetur, pulsuque pedum tremit excita tellus.
Vidit ab adverso venientes aggere Turnus,
Vidêre Ausonii; gelidusque per ima cucurrit
Ossa tremor. Prima ante omnes Juturna Latinos
Audiit, agnovitque sonum, et tremefacta refugit.
Ille volat, campoque atrum rapit agmen aperto.
Qualis ubi ad terras, abrupto sidere, nimbus
It mare per medium: miseris, heu! præscia longè

Imprime un doux baiser sur sa bouche innocente,
Le serre tendrement; et d'une voix touchante,
« Apprends de moi, mon fils, la route de l'honneur,
» D'autres te donneront l'exemple du bonheur;
» Peu jaloux d'un vain nom, d'une gloire frivole,
» A ton noble avenir ton père entier s'immole;
» Seul tu remplis son cœur : ah! puissent quelque jour
» Tes vertus lui payer le prix de tant d'amour!
» Puisses-tu te montrer à la terre étonnée
» Digne neveu d'Hector, et digne enfant d'Énée! »
Il dit, et court remplir son glorieux destin.
Un javelot énorme étincelle en sa main;
De ses braves guerriers la foule l'environne,
Et du bruit de leurs pas la terre au loin résonne :
Leurs flots tumultueux laissent leurs camps déserts,
De nuages épais tous leurs rangs sont couverts.
Turnus le voit de loin; les Latins en alarmes
Ont frémi d'épouvante à l'aspect de ses armes;
Juturne la première, étonnée à ce bruit,
Reconnoît le héros, s'épouvante et s'enfuit.
Affamé de vengeance et plus prompt que la foudre
Énée avec les siens court dans des flots de poudre.
Tel un affreux nuage obscurcissant les airs
Accourt rapidement du vaste sein des mers;

Horrescunt corda agricolis: dabit ille ruinas
Arboribus, stragemque satis; ruet omnia latè:
Antevolant sonitumque ferunt ad littora venti.
Talis in adversos ductor Rhœteïus hostes
Agmen agit: densi cuneis se quisque coactis
Agglomerant. Ferit ense gravem Thymbræus Osirim;
Archetium Mnestheus; Epulonem obtruncat Achates,
Ufentemque Gyas: cadit ipse Tolumnius augur,
Primus in adversos telum qui torserat hostes.
Tollitur in cœlum clamor, versique vicissim
Pulverulenta fugâ Rutuli dant terga per agros.
Ipse neque aversos dignatur sternere morti,
Nec pede congressos æquo, nec tela ferentes
Insequitur: solum densâ in caligine Turnum
Vestigat lustrans; solum in certamina poscit.

Hoc concussa metu mentem Juturna virago

Du plus loin qu'il a vu sa noirceur menaçante
Le laboureur tremblant est glacé d'épouvante :
Que de maux vont sortir de ses flancs ténébreux !
Les fleurs, les fruits mourront sur son passage affreux ;
Il approche ; avec lui les tempêtes s'avancent,
Et les vents en grondant volent et le devancent :
Tel s'avançoit Énée ; ainsi devant ses pas
Ont volé la terreur, le trouble et le trépas.
Des bataillons troyens la formidable élite
Forme ses rangs, se presse, et s'élance à sa suite ;
Le fier Thymbrée envoie Osiris à Pluton,
Gyas égorge Ufens, Achate immole Éplon,
Mnesthée Archétius ; Tolumnius lui-même,
Infracteur des traités, voit son heure suprême.
Des cris frappent les cieux, on voit de tout côté
Le Rutule à son tour s'enfuir épouvanté :
Ou de quelques guerriers si la fière imprudence
Ose d'Énée encore affronter la vaillance,
Il passe avec dédain ; pour de plus grands combats,
Pour un plus grand rival il réserve son bras ;
Parmi les flots poudreux, dans ce vaste carnage
C'est Turnus, Turnus seul, que demande sa rage ;
Ses yeux, sa voix, ses traits respirent la fureur.
Juturne en a pâli : sa prudente frayeur,

Aurigam Turni media inter lora Metiscum
Excutit; et longè lapsum temone relinquit.
Ipsa subit, manibusque undantes flectit habenas,
Cuncta gerens, vocemque, et corpus, et arma Metisci
Nigra velut magnas domini quum divitis ædes
Pervolat, et pennis alta atria lustrat hirundo,
Pabula parva legens, nidisque loquacibus escas;
Et nunc porticibus vacuis, nunc humida circum
Stagna sonat: similis medios Juturna per hostes
Fertur equis, rapidoque volans obit omnia curru;
Jamque hîc germanum, jamque hîc, ostentat ovantem;
Nec conferre manum patitur; volat avia longè.
Haud minùs Æneas tortos legit obvius orbes,
Vestigatque virum, et disjecta per agmina magnâ
Voce vocat. Quoties oculos conjecit in hostem,
Alipedumque fugam cursu tentavit equorum,
Aversos toties currus Juturna retorsit.
Heu! quid agat? vario nequidquam fluctuat æstu:
Diversæque vocant animum in contraria curæ.
Huic Messapus, uti lævâ duo fortè gerebat

Pour guider de Turnus la course téméraire,
Renverse Métiscus, écuyer de son frère;
Et, tandis que poussant un cri mal entendu
Le char le laisse au loin sur la terre étendu,
La nymphe, poursuivant son adroit stratagême,
Prend sa taille et ses traits : c'est Métiscus lui-même;
Et les coursiers trompés par le son de sa voix
De leur vieux guide encor pensent suivre les lois.
Juturne cependant conduit le char docile;
Et telle qu'en son vol une hirondelle agile,
Qui, d'un maître opulent partageant le séjour,
Suspendit à ses toits les fruits de son amour,
Va, vient, revient, parcourt d'immenses galeries,
Rase tantôt la rive et tantôt les prairies,
Et, portant à son bec son modeste butin,
De son nid babillard revient calmer la faim :
En cent lieux à la fois la nymphe ainsi voltige;
Ainsi, trompant les yeux par un heureux prestige,
Aux ailes, dans le centre, errant de rang en rang,
D'un cours toujours rapide et toujours différent,
Montrant partout Turnus et traversant l'armée,
Elle échappe au combat dont elle est alarmée;
Et cherchant qui l'évite, évitant qui la suit,
Se montre et disparoît, reparoît et s'enfuit.

Lenta, levis cursu, præfixa hastilia ferro,
Horum unum certo contorquens dirigit ictu.
Substitit Æneas, et se collegit in arma,
Poplite subsidens : apicem tamen incita summum
Hasta tulit, summasque excussit vertice cristas.
Tum verò assurgunt iræ ; insidiisque subactus,
Diversos ubi sensit equos currumque referri,
Multa Jovem et læsi testatus fœderis aras,
Jam tandem invadit medios, et, marte secundo
Terribilis, sævam nullo discrimine cædem
Suscitat, irarumque omnes effundit habenas.

Quis mihi nunc tot acerba deus, quis carmine cædes
Diversas, obitumque ducum quos æquore toto

Cependant le Troyen, que son adresse irrite,
Sur les pas de Turnus redouble sa poursuite;
Et des rangs sous sa trace entassant les débris,
Il le cherche des yeux, il l'appelle à grands cris.
Vains efforts! chaque fois qu'il rencontre sa vue,
Chaque fois, éludant sa poursuite imprévue,
S'échappe comme un trait le char insidieux.
Que faire? que tenter? mille contraires vœux
Combattent à la fois dans son ame incertaine.
Messape alors paroît sur cette horrible scène;
Il tient en main deux dards; l'un des deux est parti,
Le héros menacé le voit fondre sur lui;
Son bras au trait qui vole oppose son égide,
Et sa tête baissée échappe au fer rapide;
Mais il atteint son casque, et de son front altier
Détache et jette au loin son superbe cimier.
Las de perdre Turnus à travers la poussière,
Après avoir aux dieux adressé sa prière,
Attesté les sermens et la foi des traités,
Ces traités solennels par lui seul respectés,
Il part, vole, et, de morts jonchant ces tristes plaines,
A son libre courroux lâche toutes les rênes.
Ah! qui retracera tant de scènes d'horreur!
Que de chefs, de héros, moissonnés dans leur fleur,

Inque vicem nunc Turnus agit, nunc Troïus heros,
Expediat? Tanton' placuit concurrere motu,
Jupiter, æternâ gentes in pace futuras!
Æneas Rutulum Sucronem (ea prima ruentes
Pugna loco statuit Teucros) haud multa moratus
Excipit in latus, et, quà fata celerrima, crudum
Transadigit costas et crates pectoris ensem.
Turnus equo dejectum Amycum fratremque Dioren
Congressus pedes, hunc venientem cuspide longâ,
Hunc mucrone ferit; curruque abscissa duorum
Suspendit capita, et rorantia sanguine portat.
Ille Talon, Tanaïmque neci, fortemque Cethegum,
Tres uno congressu, et mæstum mittit Onyten,
Nomen Echionium, matrisque genus Peridiæ.
Hic fratres Lycià missos et Apollinis agris,
Et juvenem exosum nequidquam bella Menœten
Arcada; piscosæ cui circum flumina Lernæ
Ars fuerat, pauperque domus; nec nota potentum
Limina; conductâque pater tellure serebat.
Ac velut immissi diversis partibus ignes

Ensanglantent la plaine et deviennent la proie
Ou du héros d'Ardée, ou du héros de Troie!
Quel démon l'un par l'autre égorgeoit tour à tour
Ceux qu'un jour doit unir un éternel amour?
Terminez, justes dieux! cette lutte sanglante.
Partout Turnus, Énée, apportent l'épouvante.
Un Rutule (Sucron est son nom malheureux).
Le premier du Troyen sent le bras valeureux;
Sa mort aux Phrygiens a rendu le courage;
A l'endroit où des os le robuste assemblage
Recouvre sa poitrine, un homicide acier,
Abrégeant son trépas, s'est plongé tout entier.
Amycus renversé, Diorès qui s'élance,
L'un d'un coup de poignard, l'autre d'un coup de lance,
Sont percés par Turnus; même après le trépas
Ces frères malheureux ne se séparent pas.
Turnus pend à son char leurs têtes dégouttantes,
Part, et porte en volant ces dépouilles sanglantes.
Céthégus, Tanaïs et Talon à la fois
Bravent tous trois Turnus, et succombent tous trois.
Un malheureux Thébain, enfant de Péridie,
Onyte, sans regret perd son sang et la vie;
Trois frères lyciens descendent chez Pluton:
Ah! pourquoi quittoient-ils les beaux champs d'Apollon?

Arentem in silvam et virgulta sonantia lauro;
Aut ubi decursu rapido de montibus altis
Dant sonitum spumosi amnes, et in æquora currunt,
Quisque suum populatus iter: non segniùs ambo
Æneas Turnusque ruunt per prœlia: nunc, nunc
Fluctuat ira intus; rumpuntur nescia vinci
Pectora; nunc totis in vulnera viribus itur.

Murranum hic, atavos et avorum antiqua sonantem
Nomina, per regesque actum genus omne Latinos,
Præcipitem scopulo atque ingentis turbine saxi
Excutit, effunditque solo: hunc lora et juga subter
Provolvêre rotæ, crebro super ungula pulsu

Plus malheureux encor, le timide Menète,
De Bellone toujours abhorra la trompette;
Pauvre cultivateur des domaines d'autrui,
Son père ne semoit, ne cueilloit pas pour lui;
Le fils, abandonnant son chaume, sa rivière,
Et les rêts du pêcheur pour la lance guerrière,
Arraché malgré lui de ses rustiques toits,
Est venu s'immoler à la cause des rois.
Comme aux deux bords d'un bois, par les vents enhardie,
La flamme, en l'embrasant, forme un double incendie;
Ou, tels que deux torrens, impétueux rivaux,
De deux monts opposés précipitent leurs eaux,
Et, parmi des débris se frayant un passage,
Suivent chacun le lit que s'est creusé leur rage:
Tels Énée et Turnus s'élancent en courroux,
Tels bouillonnent leurs cœurs, ainsi tonnent leurs coups:
Plus de frein, plus d'obstacle, et leur ardeur guerrière
Fait passer dans leurs bras leur ame tout entière.
L'orgueilleux Murranus, au lieu d'exploits fameux,
Faisoit sonner son nom, et vingt rois pour ayeux!
Soudain Énée accourt; et d'un rocher qu'il lance
L'épouvantable poids abat son insolence:
Il tombe, son char roule, et ses coursiers ingrats,
Sur leur maître écrasé précipitant leurs pas,

Iacita nec dominî memorum proculcat equorum.
Ille ruenti Hyllo animisque immanè frementi
Occurrit, telumque aurata ad tempora torquet:
Olli per galeam fixo stetit hasta cerebro.
Dextera nec tua te, Graiûm fortissime, Cretea,
Eripuit Turno. Nec dî texêre Cupencum,
Æneâ veniente, sui: dedit obvia ferro
Pectora; nec misero clypei mora profuit ærei.
Te quoque Laurentes viderunt, Æole, campi
Oppetere, et latè terram consternere tergo:
Occidis, Argivæ quem non potuere phalanges
Sternere, nec Priami regnorum eversor Achilles;
Hîc tibi mortis erant metæ: domus alta sub Idâ,
Lyrnessi domus alta; solo Laurente sepulcrum.
Totæ adeo conversæ acies, omnesque Latini,
Omnes Dardanidæ, Mnesthenes, acerque Serestus,
Et Messapus equûm domitor, et fortis Asylas,
Tuscorumque phalanx, Evandrique Arcades alæ:
Pro se quisque viri summâ nituntur opum vi.
Nec mora, nec requies: vasto certamine tendunt

Laissent son vain orgueil expirer dans la fange.
Par le trépas d'Hyllus, Turnus bientôt le venge!
Hyllus venoit à lui, menaçant, furieux;
Mais le rapide trait de l'Ardéen fougueux,
Malgré le casque d'or dont la riche coiffure
Lui servoit de défense ainsi que de parure,
Arrête le Troyen à ses pieds renversé,
Et dans son front sanglant le fer reste enfoncé.
En vain, brave Crétus, ta valeur se déploie;
Grec, tu meurs égorgé par l'ennemi de Troie;
Turnus tranche tes jours. Prêtre religieux,
Capencus contre Énée implore en vain ses dieux,
Et de son pavois d'or la parure frivole;
Énée accourt, le voit, le saisit, et l'immole.
Et toi qui résistas à plus d'un bataillon,
Toi que ne vainquit pas le vainqueur d'Ilion,
Éole, adieu tes biens, ta maison opulente:
Ton palais est à Troie, et ta tombe à Laurente;
Là t'attendoit la mort. Cependant les Troyens,
Les Latins, les Toscans, les fiers Arcadiens,
Tout revient, tout reprend cette lutte funeste;
D'une part c'est Messape, et de l'autre Séreste,
Et le prudent Mnesthée, et le brave Asylas;
Chaque instant agrandit la scène des combats;

Hîc mentem Æneæ genetrix pulcherrima misit,
Iret ut ad muros, urbique adverteret agmen
Ociùs, et subitâ turbaret clade Latinos.
Ille, ut, vestigans diversa per agmina Turnum,
Huc atque huc acies circumtulit, adspicit urbem
Immunem tanti belli atque impunè quietam.
Continuò pugnæ accendit majoris imago.
Mnesthea, Sergestumque vocat, fortemque Serestum,
Ductores; tumulumque capit, quò cetera Teucrûm
Concurrit legio; nec scuta aut spicula densi
Deponunt. Celso medius stans aggere fatur:
Nequa meis esto dictis mora; Jupiter hàc stat:
Neu quis ob inceptum subitum mihi segnior ito.
Urbem hodie, causam belli, regna ipsa Latini,
Ni frenum accipere et victi parere fatentur,
Eruam, et æqua solo fumantia culmina ponam.
Scilicet exspectem libeat dum prœlia Turno
Nostra pati, rursusque velit concurrere victus?

Des deux côtés la mort plus largement moissonne;
Partout sifflent les traits, partout le sang bouillonne.
Vénus alors, Vénus vient inspirer son fils,
Veut qu'il fonde à l'instant sur les murs ennemis,
Et jusqu'en ses remparts fasse trembler Laurente.
Alors, de tous côtés portant sa vue errante,
Le héros des Troyens dans les champs des combats
Cherche partout Turnus, et ne le trouve pas;
Soudain d'un œil ardent il regarde la ville
Au milieu du tumulte impunément tranquille.
Il frémit; et, brûlant d'une héroïque ardeur,
D'un plus noble triomphe il flatte sa valeur:
Il appelle à grands cris l'intrépide Sergeste
Et le prudent Mnesthée, et le brave Séreste:
Et, d'un tertre élevé qu'entourent à la fois
Tous ses soldats armés accourus à sa voix,
« Qu'on m'écoute, dit-il, et que l'on m'obéisse;
» Le ciel dicta l'arrêt, il faut qu'il s'accomplisse;
» Tout imprévu qu'il est, osez l'exécuter:
» Vous voyez ces remparts, c'est là qu'il faut monter;
» Là se forgent nos maux, là l'effroyable guerre
» Allume les flambeaux qui ravagent la terre;
» S'il osent résister, les murs de Latinus
» De leurs débris fumans vont écraser Turnus.

Hoc caput, o cives, hæc belli summa nefandi.
Ferte faces propere, fœdusque reposcite flammis.

Dixerat: atque animis pariter certantibus omnes
Dant cuneum, densâque ad muros mole feruntur.
Scalæ improvisò, subitusque apparuit ignis.
Discurrunt alii ad portas, primosque trucidant;
Ferrum alii torquent, et obumbrant æthera telis.
Ipse inter primos dextram sub mœnia tendit
Æneas, magnâque incusat voce Latinum:
Testaturque deos iterum se ad prœlia cogi,
Bis jam Italos hostes, hæc altera fœdera rumpi.
Exoritur trepidos inter discordia cives:
Urbem alii reserare jubent, et pandere portas
Dardanidis, ipsumque trahunt in mœnia regem;
Arma ferunt alii, et pergunt defendere muros.
Inclusas ut quum latebroso in pumice pastor
Vestigavit apes, fumoque implevit amaro;

» Dois-je attendre en ces lieux que ce rival sans gloire
» Daigne, vaincu deux fois, avouer ma victoire?
» C'est là qu'est l'ennemi, l'ennemi de vos dieux,
» Et des traités rompus l'infracteur odieux:
» Marchez, courez, volez, point de grâce aux parjures,
» Et, la flamme à la main, effacez vos injures. »
Il dit: des cris guerriers partent de toutes parts;
Tous, d'un commun élan, fondent sur les remparts:
Déjà les feux sont prêts, les échelles dressées;
Les murs sont investis, les portes menacées;
Déjà du sang latin coulent de longs torrens;
On marche sur les corps des gardes expirants;
D'autres de traits ailés font voler un nuage,
Dans les airs obscurcis siffle l'affreux orage.
Énée est à leur tête, et, les mains vers les cieux,
De la paix violée il atteste les dieux,
Accuse Latinus, cause de tant d'alarmes:
On le condamne donc à reprendre les armes;
Deux fois on rompt la paix et deux fois le traité.
Cependant la discorde agite la cité:
L'un veut que, des Troyens admettant les cohortes,
De la ville à l'instant on leur ouvre les portes;
Et, pour les recevoir en dépit de Turnus,
D'autres sur les remparts entraînent Latinus:

Illæ intus trepidæ rerum per cerea castra
Discurrunt, magnisque acuunt stridoribus iras:
Volvitur ater odor tectis, tum murmure cæco
Intus saxa sonant; vacuas it fumus ad auras.

Accidit hæc fessis etiam fortuna Latinis,
Quæ totam luctu concussit funditus urbem.
Regina ut tectis venientem prospicit hostem,
Incessi muros, ignes ad tecta volare;
Nusquam acies contrà Rutulas, nulla agmina Turni:
Infelix pugnæ juvenem in certamine credit
Exstinctum; et, subito mentem turbata dolore,
Se causam clamat crimenque caputque malorum;
Multaque per mœstum demens effata furorem,
Purpureos moritura manu discindit amictus,

Quelques-uns, des Latins ranimant l'espérance,
Veulent de leurs remparts prolonger la défense ;
Le tumulte s'accroît, et des partis divers
Les bruyantes clameurs s'élèvent dans les airs :
Tel, lorsqu'au fond d'un roc que la fumée inonde
Des pasteurs d'un essaim troublent la paix profonde,
Le désordre est partout, le peuple épouvanté
Dans ses remparts de cire erre de tout côté ;
Un bruit sourd se répand, on s'assemble, on consulte,
On s'apprête, on s'excite à repousser l'insulte ;
Et de leurs creux abris sortie à gros bouillons
L'odorante vapeur monte en noirs tourbillons.
Un désastre nouveau, qui tout à coup éclate,
Met le comble à l'effroi : la malheureuse Amate,
Voyant par l'ennemi ses remparts menacés,
Jusque dans son palais les noirs brandons lancés,
De Turnus vainement implore l'assistance.
Hélas ! Turnus absent la laisse sans défense ;
Alors elle succombe, et croit que déjà mort
Ce héros malheureux l'abandonne à son sort,
S'accuse de ses maux, des maux de sa famille,
Nomme cent fois Turnus, nomme cent fois sa fille.
Enfin, lasse du jour, dans un transport fatal
Change en lien mortel son vêtement royal,

Et nodum informis leti trabe nectit ab altâ.
Quam cladem miseræ postquam accepere Latinæ,
Filia prima manu flavos Lavinia crines
Et roseas laniata genas; tum cetera circùm
Turba furit: resonant latè plangoribus ædes.
Hinc totam infelix vulgatur fama per urbem.
Demittunt mentes: it scissâ veste Latinus,
Conjugis attonitus fatis urbisque ruinâ,
Canitiem immundo perfusam pulvere turpans;
[Multaque se incusat qui non acceperit antè
Dardanium Æneam, generumque adsciverit ultrò.]

Interea extremo bellator in æquore Turnus
Palantes sequitur paucos, jam segnior, atque
Jam minùs atque minùs successu lætus equorum.
Attulit hunc illi cæcis terroribus aura

S'y suspend, et finit dans cette étreinte affreuse
Par un trépas cruel une vie odieuse.
Elle expire ; et bientôt de ses tristes destins
Le bruit fatal arrive aux femmes des Latins :
La douleur les saisit, et les mères tremblantes
Font retentir les airs de leurs voix gémissantes ;
Sa fille la première, objet de tous ses vœux,
Objet de tous ses soins, arrache ses cheveux,
Et dans son désespoir déchirant son visage,
Aux roses de son teint fait un sanglant outrage.
Sa cour, par de longs cris, se joint à ses douleurs.
Bientôt le bruit affreux court dans la ville en pleurs :
Le roi, le roi surtout, détestant la lumière,
Souille ses cheveux blancs d'une horrible poussière,
Déchire ses habits, Monarque, père, époux,
Il ressent à lui seul l'infortune de tous ;
La pitié le saisit, le remords le déchire.
Ah ! que n'a-t-il plutôt, pour l'honneur de l'empire,
Offert à ce héros, pur sang de Dardanus,
Et sa fille et le sceptre usurpé par Turnus !
Cependant, loin des murs de la ville plaintive,
Turnus pressoit les pas d'une foule craintive ;
Mais déjà ses coursiers, sous la main de sa sœur,
De leur essor fougueux ralentissoient l'ardeur :

Commixtum clamorem, arrectasque impulit aures
Confusæ sonus urbis, et illætabile murmur.
Hei mihi! quid tanto turbantur mœnia luctu?
Quisve ruit tantus diversâ clamor ab urbe?
Sic ait, adductisque amens subsistit habenis.
Atque huic, in faciem soror ut conversa Metisci
Aurigæ currumque et equos et lora regebat,
Talibus occurrit dictis: Hàc, Turne, sequamur
Trojugenas, quà prima viam victoria pandit;
Sunt alii qui tecta manu defendere possint.
Ingruit Æneas Italis, et prœlia miscet:
Et nos sæva manu mittamus funera Teucris.
Nec numero inferior, pugnæ nec honore, recedes.
Turnus ad hæc:
O soror, et dudum agnovi, quum prima per artem
Fœdera turbasti, teque hæc in bella dedisti:
Et nunc nequidquam fallis, dea. Sed quis olympo
Demissam tantos voluit te ferre labores?
An fratris miseri letum ut crudele videres?
Nam quid ago? aut quæ jam spondet fortuna salutem?

Tout à coup jusqu'à lui parvient le bruit horrible;
Il écoute, il entend un mélange terrible
De sons, de cris confus, qui du sein des remparts
En lugubres accens roulent de toutes parts:
« Qu'entends-je, malheureux! quels cris épouvantables!
» Et d'où peuvent partir ces clameurs lamentables?
» Je ne me trompe pas, ces accens de l'effroi
» De nos tristes remparts arrivent jusqu'à moi. »
Il dit, de ses coursiers ramène à lui les rênes,
Et prête encor l'oreille à ces clameurs lointaines.
Sa sœur, qui, sous un nom, sous des traits étrangers,
Avoit conduit son frère à travers les dangers,
Le rassure en ces mots: « Turnus, suis ta victoire;
» Marchons dans le sentier que nous ouvrit la gloire:
» Pour porter à nos murs d'inutiles secours,
» De nos premiers succès n'arrêtons point le cours;
» Poursuivons les Troyens dans le champ des batailles,
» Assez d'autres sans nous défendent nos murailles.
— « Nymphe, répond Turnus, penses-tu que mon cœur
» Un seul instant ait pu méconnoître ma sœur?
» Non, non, tu t'es trahie à force de tendresse,
» Et sous tes traits mortels j'ai connu la déesse.
» Mais toi, quel intérêt ou quel ordre des dieux
» Pour ces champs de la mort t'a fait quitter les cieux?

Vidi oculos ante ipse meos me voce vocantem
Murranum, quo non superat mihi carior alter,
Oppetere ingentem, atque ingenti vulnere victum.
Occidit infelix, ne nostrum dedecus Ufens
Adspiceret: Teucri potiuntur corpore et armis.
Exscindine domos (id rebus defuit unum)
Perpetiar? dextrâ nec Drancis dicta refellam?
Terga dabo? et Turnum fugientem hæc terra videbit?
Usque adeone mori miserum est? Vos o mihi, Manes,
Este boni, quoniam Superis aversa voluntas.
Sancta ad vos anima, atque istius inscia culpæ,
Descendam, magnorum haud umquam indignus avorum.

Vix ea fatus erat; medios volat ecce per hostes
Vectus equo spumante Saces, adversa sagittâ
Saucius ora; ruitque, implorans nomine Turnum
Turne, in te suprema salus; miserere tuorum.
Fulminat Æneas armis; summasque minatur

» Viens-tu voir le trépas de ton malheureux frère ?
» Car enfin, désormais, que faut-il que j'espère ?
» J'ai perdu mes amis; j'ai perdu Murranus,
» Égorgé, dieux vengeurs ! sous les yeux de Turnus;
» Je crois le voir encore, étendu sur le sable,
» M'appeler vainement d'une voix lamentable.
» Le malheureux Ufens, repoussant mes secours,
» Pour ne pas voir ma honte, a terminé ses jours;
» Son corps est aux Troyens, les Troyens ont ses armes.
» Il me manquoit, parmi tant de sujets d'alarmes,
» De voir nos murs détruits. Tranquille spectateur,
» Justifirai-je donc mon lâche accusateur ?
» Et sacrifiant tout, gloire, amour, hyménée,
» Montrerai-je Turnus fuyant devant Énée ?
» Non, non : marchons sans crainte au-devant de mon sort,
» Mourons; est-ce au malheur à redouter la mort ?
» O vous ! puisque les cieux me sont inexorables,
» Divinités d'enfer, soyez-moi favorables !
» J'irai, j'irai trouver tous mes nobles ayeux,
» Et Turnus au tombeau descendra digne d'eux. »

Comme il parloit, Sacès vers son chef intrépide
Vient, traversant les rangs sur son coursier rapide;
Et, lui montrant de loin son visage sanglant,
« Turnus, ayez pitié de ce peuple tremblant,

Dejecturum arces Italûm, excidioque daturum;
Jamque faces ad tecta volant: in te ora Latini,
In te oculos referunt: mussat rex ipse Latinus
Quos generos vocet, aut quæ sese ad fœdera flectat.
Præterea regina, tuî fidissima, dextrâ
Occidit ipsa suâ, lucemque exterrita fugit.
Soli pro portis Messapus et acer Atinas
Sustentant aciem; circum hos utrimque phalanges
Stant densæ, strictisque seges mucronibus horret
Ferrea: tu currum deserto in gramine versas!

Obstupuit variâ confusus imagine rerum
Turnus, et obtutu tacito stetit, æstuat ingens
Uno in corde pudor, mixtoque insania luctu,
Et furiis agitatus amor, et conscia virtus.

» Dit-il; vous seul pouvez relever son courage :
» Énée au pied des murs fait éclater sa rage;
» Il presse, il frappe, il tonne, et nos forts démolis
» Dans leurs débris fumans vont être ensevelis;
» Sur leur faîte ébranlé déjà volent les flammes.
» Accourez; nos vieillards, nos enfans et nos femmes,
» Tous, jusqu'à nos guerriers, n'espèrent qu'en Turnus;
» Tous ont sur vous les yeux : le triste Latinus,
» Glacé par la terreur, glacé par la vieillesse,
» Doute de quel côté doit pencher sa foiblesse.
» C'est peu : préparez-vous à de plus grands malheurs :
» La reine, succombant au poids de ses douleurs,
» La reine, votre appui, détestant la lumière,
» A de ses propres mains abrégé sa carrière...
» Le valeureux Messape et le brave Atinas
» Autour de nos remparts animent nos soldats :
» Une double phalange autour d'eux s'est pressée;
» D'une moisson de fer la terre est hérissée;
» Et, lorsque la mort vole au pied de ce rempart,
» Turnus sur ces gazons promène en paix son char!... »
Frappé de tant de coups dont frémit sa vaillance,
Turnus reste immobile et garde un long silence.
Il sent tout à la fois bouillonner dans son cœur
La douleur insensée, et la haine, et l'honneur;

Ut primùm discussæ umbræ et lux reddita menti,
Ardentes oculorum orbes ad mœnia torsit
Turbidus, eque rotis magnam respexit ad urbem.
Ecce autem flammis inter tabulata volutus
Ad cœlum undabat vortex, turrimque tenebat,
Turrim compactis trabibus quam eduxerat ipse,
Subdideratque rotas, pontesque instraverat altos.
Jam jam fata, soror, superant; absiste morari:
Quò deus, et quò dura vocat fortuna, sequamur.
Stat conferre manum Æneæ, stat quidquid acerbi est
Morte pati; nec me indecórem, germana, videbis
Ampliùs: hunc, oro, sine me furere antè furorem.
Dixit, et e curru saltum dedit ociùs arvis:
Perque hostes, per tela ruit, mæstamque sororem
Deserit, ac rapido cursu media agmina rumpit.

Ac velutì montis saxum de vertice præceps
Quum ruit avulsum vento, seu turbidus imber
Proluit, aut annis solvit sublapsa vetustas;

Et l'amour furieux et sa jalouse rage
Égarent ses esprits et troublent son courage.
Cet aveugle délire est à peine calmé,
Il tourne vers la ville un regard enflammé;
Il voit, dieux! quel objet! la flamme étincelante,
S'élevant dans les airs en colonne brûlante,
Sur les flancs d'une tour, rouler au gré du vent:
Lui-même en construisit l'édifice mouvant,
Et sa main avec art élevant chaque étage
Sur des orbes roulans en posa l'assemblage.
« Ah! c'en est trop, dit-il, obéissons aux dieux;
» J'entends la voix du sort, j'entends l'arrêt des cieux.
» Juturne, vainement ta tendresse m'arrête;
» Je marche à ce combat au péril de ma tête;
» Tu ne me verras pas indigne de ma sœur:
» Laissons là mon salut, il s'agit de l'honneur.
» Adieu, je ne prends plus que ma rage pour guide. »
Il dit, et de son char descend d'un saut rapide,
Laisse Juturne en pleurs, et, bravant le trépas,
A travers les Troyens précipite ses pas:
Ainsi lorsque les ans, ou les vents, ou les ondes,
D'un vieux roc ont miné les racines profondes,
Du penchant escarpé de ses antiques monts
Le rocher tombe, roule, et s'élance par bonds,

Fertur in abruptum magno mons improbus actu,
Exsultatque solo, silvas, armenta, virosque,
Involvens secum : disjecta per agmina Turnus
Sic urbis ruit ad muros, ubi plurima fuso
Sanguine terra madet, striduntque hastilibus auræ;
Significatque manu, et magno simul incipit ore :
Parcite jam, Rutuli; et vos, tela inhibete, Latini:
Quæcumque est fortuna, mea est; me verius unum
Pro vobis fœdus luere, et decernere ferro.
Discessere omnes medii, spatiumque dedère.
At pater Æneas, audito nomine Turni,
Deserit et muros, et summas deserit arces;
Præcipitatque moras omnes; opera omnia rumpit,
Lætitiâ exsultans; horrendùmque intonat armis:
Quantus Athos, aut quantus Eryx, aut ipse, coruscis
Quum fremit ilicibus, quantus, gaudetque nivali
Vertice se attollens pater Apenninus ad auras.
Jam verò et Rutuli certatim, et Troës, et omnes
Convertêre oculos Itali, quique alta tenebant
Mœnia, quique imos pulsabant ariete muros;

Il entraîne avec lui rochers, troupeaux, étable :
Ainsi, renversant tout dans sa course indomptable,
Turnus vole à Laurente, aux lieux où le dieu Mars
Fait couler plus de sang, fait siffler plus de dards ;
Commande à ses guerriers de la voix et du geste :
« Cessez, dit-il, cessez cette guerre funeste,
» Tout le sort des combats pèse aujourd'hui sur moi ;
» Lié par un traité, je dégage ma foi.
» Où mon rival est-il ? » Il dit : on lui fait place,
Et les rangs en s'ouvrant laissent un vaste espace.
Au seul nom de Turnus, Énée a tressailli ;
De ce fameux combat d'avance enorgueilli,
De Laurente aussitôt il quitte les murailles.
Que lui sont désormais les sièges, les batailles ?
Il vole, il franchit tout d'un pas précipité :
Turnus seul est présent à son cœur irrité.
Il l'apperçoit, le brave, et sûr de la victoire,
Semble encor s'agrandir à l'aspect de la gloire.
Avec moins de fierté s'élèvent jusqu'aux cieux
Le sourcilleux Éryx, l'Athos audacieux ;
Avec moins de grandeur l'Apennin se présente,
Quand sur les vieux glaçons de sa cime imposante,
Superbe, il s'applaudit de ses bois toujours verts,
Et porte jusqu'aux cieux le trône des hivers.

Armaque deposuere humeris : stupet ipse Latinus,
Ingentes, genitos diversis partibus orbis,
Inter se coïsse viros, et cernere ferro.

Atque illi, ut vacuo patuerunt æquore campi,
Procursu rapido, conjectis eminus hastis,
Invadunt martem clypeis atque ære sonoro;
Dat gemitum tellus: tum crebros ensibus ictus
Congeminant: fors et virtus miscentur in unum.
Ac velut ingenti Silâ, summove Taburno,
Quum duo conversis inimica in prœlia tauri
Frontibus incurrunt; pavidi cessere magistri;
Stat pecus omne metu mutum; mussantque juvencæ
Quis nemori imperitet, quem tota armenta sequantur;
Illi inter sese multâ vi vulnera miscent,
Cornuaque obnixi infigunt, et sanguine largo
Colla armosque lavant; gemitu nemus omne remugit:

Les Troyens, les Latins, que ce spectacle assemble,
Assiégeans, assiégés, tout regarde, tout tremble :
Tranquilles spectateurs, leurs bras sont désarmés.
Latinus, à l'aspect de ces chefs renommés,
Qui si loin l'un de l'autre ont reçu la naissance,
S'étonne de les voir, émules de vaillance,
Entre deux camps oisifs se combattre en ce jour,
Et lutter pour la gloire et l'empire et l'amour.
A peine on a fait place à ce couple intrépide,
L'un sur l'autre à l'instant fondant d'un pas rapide,
De loin ils font voler d'énormes javelots;
Bientôt du choc affreux gémissent les échos;
Tous deux avec fureur s'attaquent, se répondent;
L'adresse, le hasard, la valeur, se confondent;
Le fer croise le fer, les coups suivent les coups.
Tels, quand deux fiers taureaux, l'un de l'autre jaloux,
Sur le haut du Sila, du Taburne sauvage,
Enflammés par l'amour ou transportés de rage,
Disputent leur amante ou vengent leurs affronts;
Tous deux, avec fureur heurtant leurs larges fronts,
Se déchirent les flancs de leur corne sanglante;
Le pâtre est consterné, le troupeau s'épouvante,
Et la génisse attend dans un muet effroi
Quel sera le vainqueur, son époux et son roi;

Haud aliter Tros Æneas et Daunius heros
Concurrunt clypeis : ingens fragor æthera complet.

Jupiter ipse duas æquato examine lances
Sustinet, et fata imponit diversa duorum ;
Quem damnet labor, et quo vergat pondere letum.
Emicat hîc, impunè putans, et corpore toto
Altè sublatum consurgit Turnus in ensem,
Et ferit. Exclamant Troës trepidique Latini,
Arrectæque amborum acies. At perfidus ensis
Frangitur, in medioque ardentem deserit ictu,
Ni fuga subsidio subeat : fugit ocior Euro,
Ut capulum ignotum dextramque adspexit inermem.
Fama est præcipitem, quum prima in prœlia junctos
Conscendebat equos, patrio mucrone relicto,
Dum trepidat, ferrum aurigæ rapuisse Metisci :
Idque diu, dum terga dabant palantia Teucri,
Suffecit ; postquam arma dei ad Vulcania ventum est,

Des bois, des monts lointains les échos retentissent :
Tels de ces deux rivaux les coups s'appesantissent ;
Le choc des boucliers ébranle au loin les airs,
Et de l'acier tonnant jaillissent mille éclairs.

Alors le roi des dieux, pour peser ces puissances,
Suspend également ses célestes balances :
Il y place leur sort, et, pour régler son choix,
De leurs destins divers interroge le poids.
Tout à coup Turnus vole, et, dans sa fougue altière
Se dressant, ramassant sa force tout entière,
A levé sur Énée un glaive audacieux :
Il frappe ; les deux camps font retentir les cieux,
Tous les cœurs sont saisis ; mais le glaive perfide
Se brise, et de Turnus trahit l'attente avide.
Son cœur en a frémi : c'étoit fait de ses jours
S'il n'avoit de la fuite employé le secours.
Il fuit ; mais, ô fureur ! dans sa main indignée,
Du glaive malheureux l'inutile poignée
Montre à ses yeux un fer étranger à son bras.
On dit que sur son char s'élançant aux combats
Ce prince, au lieu du fer forgé par Vulcain même,
De son vieil écuyer, dans son ardeur extrême,

Mortalis mucro, glacies ceu fusilis, ictu
Dissiluit: fulvâ resplendent fragmina arenâ.
Ergo amens diversa fugâ petit æquora Turnus;
Et nunc huc, inde huc, incertos implicat orbes:
Undique enim densâ Teucri inclusere coronâ;
Atque hinc vasta palus, hinc ardua mœnia cingunt.
Nec minùs Æneas, quamquam tardata sagittâ
Interdum genua impediunt, cursumque recusant,
Insequitur, trepidique pedem pede fervidus urget.
Inclusum veluti si quando flumine nactus
Cervum, aut Parnææ sæptum formidine pennæ,
Venator cursu canis et latratibus instat:
Ille autem, insidiis et ripâ territus altâ,
Mille fugit refugitque vias, at vividus Umber
Hæret hians, jam jamque tenet, similisque tenenti
Increpuit malis, morsuque elusus inani est.
Tum verò exoritur clamor, ripæque lacusque
Responsant circà, et cœlum tonat omne tumultu.

Avoit saisi le glaive, et long-temps dans ses mains
Cette arme épouvanta la foule des Troyens;
Mais contre un fils des dieux, contre une arme céleste,
Quand de ce fer mortel il fit l'essai funeste,
Infidèle à sa gloire, infidèle à son bras,
Tel qu'un glaçon fragile il jaillit en éclats;
Son débris dispersé resplendit sur l'arène.
Alors, voyant sur lui fondre une mort certaine,
Turnus fuit, vient, revient, fait, refait cent détours;
D'un côté de Laurente il rencontre les tours,
De l'autre les Troyens, de l'autre un lac immense.
Son rival, dont Vénus adoucit la souffrance,
Foible, se plaint encor d'un reste de langueur,
Et ses genoux tremblans servent mal son grand cœur;
Pourtant il se ranime, il part, et son audace
De Turnus fugitif poursuit partout la trace,
Ses pieds touchent ses pieds, ses pas pressent ses pas.
Ainsi, lorsque du cerf poursuivant le trépas,
Un chien tout haletant le relance dans l'onde,
Ou lorsque détournant sa course vagabonde
Une pourpre mobile épouvante ses yeux,
Effrayé tour à tour du piège insidieux,
Et du bord escarpé dont la hauteur l'arrête,
Le cerf en cent détours fuit la mort qui s'apprête:

Ille, simul fugiens, Rutulos simul increpat omnes,
Nomine quemque vocans; notumque efflagitat ensem.
Æneas mortem contrà præsensque minatur
Exitium, si quisquam adeat; terretque trementes,
Excisurum urbem minitans, et saucius instat.
Quinque orbes explent cursu, totidemque retexunt
Huc, illuc; neque enim levia aut ludicra petuntur
Præmia, sed Turni de vitâ et sanguine certant.

Fortè sacer Fauno foliis oleaster amaris
Hìc steterat, nautis olim venerabile lignum;
Servati ex undis ubi figere dona solebant
Laurenti divo, et votas suspendere vestes:

Son ennemi, hâtant son barbare plaisir,
Court la gueule béante, et, prêt à le saisir,
Rejoint et fait crier son double rang d'ivoire;
Le cerf vole et se rit de sa fausse victoire;
Et la dent qu'il évite, aussi prompt que l'éclair,
A cru mordre sa proie et ne happe que l'air;
Des chiens et des chasseurs les cris au loin résonnent,
Le rivage répond, l'eau frémit, les cieux tonnent.
Tel s'échappe Turnus; il fuit, et toutefois
Il appelle les siens, demande à haute voix
Ce fer, ce fer divin, sa défense ordinaire.
Son rival à grands cris s'oppose à sa prière,
Menace, si les siens volent à son secours,
D'exterminer la ville et d'embraser ses tours.
Ainsi tous deux venant, revenant sur leur trace,
Cinq fois du même cercle ont parcouru l'espace.
De foibles intérêts n'animent point leur cœur;
Il s'agit de la vie, il s'agit de l'honneur.
Un hasard vient encor varier cette scène:
Un olivier sauvage ombrageoit cette plaine;
Faune le protégeoit: là, des flots écumans
Les nautonniers vainqueurs pendoient leurs vêtemens.
Et ces dons, qu'ordonna leur pressante détresse,
De leur crainte pieuse acquittoient la promesse;

Sed stirpem Teucri, nullo discrimine, sacrum
Sustulerant, puro ut possent concurrere campo.
Hic hasta Æneæ stabat; huc impetus illam
Detulerat fixam, et lentâ in radice tenebat.
Incubuit, voluitque manu convellere ferrum
Dardanides, teloque sequi quem prendere cursu
Non poterat. Tum verò amens formidine Turnus,
Faune, precor, miserere, inquit, tuque optima ferrum
Terra tene, colui vestros si semper honores,
Quos contrà Æneadæ bello fecere profanos.
Dixit, opemque dei non cassa in vota vocavit.
Namque diu luctans, lentoque in stirpe moratus,
Viribus haud ullis valuit discludere morsus
Roboris Æneas. Dum nititur acer, et instat,
Rursus in aurigæ faciem mutata Metisci
Procurrit, fratrique ensem dea Daunia reddit.
Quod Venus audaci Nymphæ indignata licere,
Accessit, telumque altâ ab radice revellit.
Olli sublimes, armis animisque refecti,
Hic gladio fidens, hic acer et arduus hastâ,

Mais, pour qu'un champ plus libre aux rivaux fût ouvert,
Sans respect du dieu Faune, à qui l'arbre est offert,
Les Troyens en avoient délivré cet espace.
D'Énée en ce moment la lance le remplace,
Et, par son bras puissant avec force lancé,
Dans le pied du vieux tronc le fer reste enfoncé:
Il se courbe, il s'apprête à retirer sa lance;
Ce trait, mieux que son bras secondant sa vaillance,
Atteindra mieux Turnus. Turnus, glacé d'effroi,
S'écrie hors de lui-même: « Accours et sauve-moi,
» Dieu des pasteurs, et toi, bienfaisante Cybèle!
» Si Turnus en tout temps vous a marqué son zèle,
» Retenez cette lance, et d'un peuple ennemi
» Sauvez l'état, le roi, sa fille, et votre ami! »
Ses vœux sont entendus: en vain le bras d'Énée
Sollicite vingt fois la racine obstinée;
Le fer inébranlable enfoncé dans son sein
Trompe ses vains efforts et résiste à sa main.
Juturne l'apperçoit; et la même imposture
Du vieux Métisque encor lui rendant la figure,
Elle vient de Turnus adoucir le malheur,
Et lui remet le fer qu'implore sa valeur.
Vénus de l'artifice a reconnu l'adresse;
L'audace de la nymphe irrite la déesse;

Adsistunt contrà, certamine Martis anheli.

Junonem interea rex omnipotentis olympi
Alloquitur, fulvâ pugnas de nube tuentem,
Quæ jam finis erit, conjux? quid denique restat?
Indigetem Æneân scis ipsa, et scire fateris,
Deberi cœlo, fatisque ad sidera tolli.
Quid struis? aut quâ spe gelidis in nubibus hæres?
Mortalin' decuit violari vulnere divum?
Aut ensem (quid enim sine te Juturna valeret?)
Ereptum reddi Turno, et vim crescere victis?
Desine jam tandem, precibusque inflectere nostris;
Nec te tantus edat tacitam dolor; et mihi curæ
Sæpè tuo dulci tristes ex ore recursent.
Ventum ad supremum est. Terris agitare vel undis
Trojanos potuisti, infandum accendere bellum,
Deformare domum, et luctu miscere hymenæos:
Ulteriùs tentare veto. Sic Jupiter orsus:
Sic dea submisso contrà Saturnia vultu:

Elle court, et de l'arbre elle arrache le fer.
Alors, d'un bras plus sûr, d'un courage plus fier,
Pour ce fatal combat chaque rival s'avance,
L'un armé de son glaive, et l'autre de sa lance.
Sur un nuage d'or Junon du haut des airs
Sur ces fameux rivaux tenoit les yeux ouverts :
« Chère épouse! lui dit le maître du tonnerre,
» Quel terme mettez-vous à cette affreuse guerre?
» Vous connoissez l'arrêt par les destins rendu :
» Dans le palais des dieux Énée est attendu.
» Quel est donc votre espoir? dans quelle attente vaine
» Sur le trône des airs veille encor votre haine?
» Pourriez-vous, chère épouse! exiger qu'à mes yeux
» Une mortelle main versât le sang des dieux?
» Deviez-vous, des vaincus rehaussant l'espérance,
» Rendre à Turnus le fer qu'imploroit sa vengeance,
» Vous, dis-je? (car sans vous qu'auroit osé sa sœur?)
» C'en est trop, laissez-moi fléchir votre rigueur;
» Trop long-temps, de la haine épuisant l'amertume,
» Votre douleur chagrine en secret vous consume :
» Ouvrez-moi donc votre ame, et qu'un besoin plus doux
» Épanche votre cœur dans le cœur d'un époux.
» Oui, les temps sont venus : sur les mers, sur la terre
» Votre haine aux Troyens a pu livrer la guerre,

Ista quidem quia nota mihi tua, magne, voluntas,
Jupiter, et Turnum et terras invita reliqui.
Nec tu me aëriâ solam nunc sede videres
Digna, indigna, pati; sed flammis cincta sub ipsam
Starem aciem, traheremque inimica in prœlia Teucros.
Juturnam misero, fateor, succurrere fratri
Suasi, et pro vitâ majora audere probavi;
Non ut tela tamen, non ut contenderet arcum:
Adjuro Stygii caput implacabile fontis.
Una superstitio superis quæ reddita divis.
Et nunc cedo equidem; pugnasque exosa relinquo.
Illud te, nullâ fati quod lege tenetur,
Pro Latio obtestor, pro majestate tuorum:
Quum jam connubiis pacem felicibus, esto,
Component, quum jam leges et fœdera jungent;
Ne vetus indigenas nomen mutare Latinos,

» D'une longue discorde allumer les flambeaux,
» Changer l'hymen en deuil, les palais en tombeaux;
» Mais, je le veux, là doit s'arrêter votre haine.»
Il dit: des immortels l'auguste souveraine
Lui répond en ces mots d'un air triste et soumis:
« Non, je n'ai rien tenté que vous n'ayez permis;
» Sitôt que l'a voulu le maître du tonnerre
» J'ai délaissé Turnus et j'ai quitté la terre,
» A vos ordres enfin j'ai souscrit malgré moi;
» Sans ce respect profond dont je me fais la loi
» Vous ne me verriez pas, seule sur ces nuages,
» Spectatrice immobile, endurer tant d'outrages;
» Le fer, la flamme en main, contre ce peuple errant
» Vous me verriez encor combattre au premier rang.
» J'ai voulu, j'en conviens, qu'à son malheureux frère
» Juturne allât prêter une main tutélaire;
» Si cette nymphe osa blesser un demi-dieu,
» Ce fut sans mon secours, ce fut sans mon aveu:
» J'en jure par le Styx, ce fleuve inexorable,
» Aux célestes pouvoirs seul pouvoir redoutable.
» C'en est fait: au Destin je ne résiste plus,
» J'abjure dès ce jour des combats superflus;
» Mais ce que vos décrets permettent que j'espère
» Ne le refusez pas à ma juste prière,

Neu Troas fieri jubeas, Teucrosque vocari,
Aut vocem mutare viros, aut vertere vestes.
Sit Latium, sint Albani per sæcula reges;
Sit Romana potens Italâ virtute propago:
Occidit, occideritque sinas cum nomine, Troja.

Olli subridens hominum rerumque repertor:
Et germana Jovis, Saturnique altera proles,
Irarum tantos volvis sub pectore fluctus!
Verùm age, et inceptum frustra submitte furorem:
Do quod vis, et me victusque volènsque remitto.
Sermonem Ausonii patrium moresque tenebunt;
Utque est nomen erit: commixti corpore tantùm
Subsident Teucri; morem ritusque sacrorum
Adjiciam, faciamque omnes uno ore Latinos.

» Au nom du Latium, des rois issus de vous :
» Si quelque jour l'hymen de ces nouveaux époux,
» Réunissant le gendre et le père et la fille,
» Rend heureux, j'y consens, leur peuple et leur famille,
» Que du moins les Latins, enfans de ces beaux lieux,
» De ce nom de Troyens, à mon cœur odieux,
» Ne soient jamais nommés, ce nom m'est un outrage ;
» Qu'ils conservent leurs mœurs et gardent leur langage ;
» Qu'Albe et le Latium, les rois et leurs sujets,
» Leurs noms et leurs honneurs subsistent à jamais ;
» Que la race italique, en conquérans féconde,
» Fasse de Rome un jour la maîtresse du monde,
» Mais que de Troie enfin périsse jusqu'au nom. »
Jupiter souriant à l'auguste Junon,
« Vous, fille de Saturne, et ma sœur et ma femme,
» Faut-il à tant de haine abandonner votre ame ?
» C'en est trop, abjurez un stérile courroux ;
» Je me rends, Jupiter n'est plus que votre époux :
» Des Latins désormais, jugez si je vous aime,
» Le langage, l'habit, le nom sera le même :
» Les Troyens, adoptés par ces vastes états,
» Mêlés à ce grand corps, n'y domineront pas ;
» Mais je leur donnerai des dieux, des sacrifices ;
» Leurs enfans, réunis sous mes heureux auspices,

Hinc genus, Ausonio mixtum quod sanguine surget,
Supra homines, supra ire deos pietate videbis;
Nec gens ulla tuos æquè celebrabit honores.
Annuit his Juno, et mentem lætata retorsit.
Interea excedit cœlo, nubemque reliquit.
His actis, aliud genitor secum ipse volutat;
Juturnamque parat fratris dimittere ab armis.
Dicuntur geminæ pestes cognomine Diræ,
Quas et tartaream Nox intempesta Megæram
Uno eodemque tulit partu, paribusque revinxit
Serpentum spiris, ventosasque addidit alas.
Hæ Jovis ad solium, sævique in limine regis,
Apparent, acuuntque metum mortalibus ægris,
Si quando letum horrificum morbosque deûm rex
Molitur, meritas aut bello territat urbes.
Harum unam celerem demisit ab æthere summo
Jupiter, inque omen Juturnæ occurrere jussit.
Illa volat, celerique ad terram turbine fertur:
Non secus ac nervo per nubem impulsa sagitta,
Armatam sævi Parthus quam felle veneni,

» Seront braves, pieux, et jamais nuls mortels
» N'auront de plus d'encens fait fumer nos autels. »
Junon se laisse vaincre à ce flatteur langage,
Et quitte son courroux, les airs et son nuage.
Jupiter d'autres soins occupe alors son cœur :
Il faut que de Turnus on sépare sa sœur.
Mégère, nous dit-on, eut pour sœurs deux furies
Que la Nuit enfanta, que l'Enfer a nourries;
Leur mère en les formant les arma toutes deux
D'une aile au vol rapide et de serpens hideux,
Et par un triple monstre, au sein de l'ombre obscure,
Un même enfantement effraya la nature.
Deux de ces noires sœurs, les plus tristes des trois,
Au trône où Jupiter fait entendre ses lois
Veillent pour accomplir ses volontés suprêmes,
Font pâlir les mortels, font trembler les dieux mêmes.
Faut-il des nations épouvanter l'orgueil,
Là rallumer la guerre, ici porter le deuil?
Elles partent : soudain la plus prompte d'entr'elles
A la voix de son maître a déployé ses ailes,
Est descendue aux champs où règne Latinus;
Hideuse, court s'offrir à la sœur de Turnus;
Autour d'elle ont frémi les airs qu'elle empoisonne;
La terreur la précède, et la nuit l'environne.

Parthus, sive Cydon, telum immedicabile, torsit,
Stridens, et celeres incognita transilit umbras.
Talis se sata Nocte tulit, terrasque petivit.
Postquam acies videt Iliacas atque agmina Turni,
Alitis in parvæ subitam collecta figuram,
Quæ quondam in bustis aut culminibus desertis
Nocte sedens serùm canit importuna per umbras:
Hanc versa in faciem, Turni se pestis ob ora
Fertque refertque sonans, clypeumque everberat alis.
Illi membra novus solvit formidine torpor,
Arrectæque horrore comæ, et vox faucibus hæsit.
At, procul ut Diræ stridorem agnovit et alas,
Infelix crines scindit Juturna solutos,
Unguibus ora soror fœdans et pectora pugnis.
Quid nunc te tua, Turne, potest germana juvare?
Aut quid jam duræ superat mihi? quâ tibi lucem
Arte morer? talin' possum me opponere monstro?
Jam jam linquo acies. Ne me terrete timentem,
Obscenæ volucres; alarum verbera nosco,
Letalemque sonum; nec fallunt jussa superba

Telle, invisible aux yeux, part et siffle dans l'air
La flèche dont le Parthe envenima le fer,
Et qui, d'un vol bruyant fendant la nuit obscure,
Court de ses sucs mortels infecter sa blessure :
Ainsi, traçant dans l'air son horrible sillon,
La fille de la Nuit, dans un noir tourbillon,
S'abattit sur la terre et fondit sur sa proie.
Dès qu'elle a vu les camps de Laurente et de Troie,
Elle quitte ses traits, elle emprunte le corps
De cet oiseau qui, seul sur le tombeau des morts,
Sinistre avant-coureur des grandes infortunes,
Prolonge dans la nuit ses clameurs importunes :
Sous ces traits, de Turnus elle assiège les yeux,
Vient, revient mille fois avec un bruit affreux,
Et bat son bouclier de son aile sinistre.
Turnus d'un dieu vengeur reconnoît le ministre ;
Il tremble, sa voix meurt, tous ses sens sont glacés,
Et d'horreur sur son front ses cheveux sont dressés.
A peine au bruit lointain de son aile fatale
Juturne a reconnu la déesse infernale,
Tout son corps a frémi ; dans son désordre affreux
Elle meurtrit son sein, arrache ses cheveux,
Déchire son visage : « O trop malheureux frère !
» C'en est fait, le destin comble notre misère ;

Magnanimi Jovis. Hæc pro virginitate reponit?
Quò vitam dedit æternam? cur mortis adempta est
Conditio? Possem tantos finire dolores
Nunc certè, et misero fratri comes ire per umbras.
Immortalis ego? aut quidquam mihi dulce meorum
Te sine, frater, erit? O quæ satis alta dehiscat
Terra mihi, manesque deam demittat ad imos!
Tantùm effata, caput glauco contexit amictu
Multa gemens, et se fluvio dea condidit alto.

Æneas instat contrà, telumque coruscat
Ingens, arboreum, et sævo sic pectore fatur:
Quæ nunc deinde mora est? aut quid jam, Turne, retractas?

» Je renonce, il est temps, à d'impuissans combats :
» Vois ce monstre hideux, ministre du trépas;
» Quel art de tes beaux jours peut prolonger la trame?
» Cessez, impurs oiseaux, d'épouvanter mon ame.
» Quels bruits, quels sons affreux retentissent dans l'air?
» Je sens, je reconnois le puissant Jupiter;
» Il parle; de mon frère il demande la vie.
» Quel prix, ô dieu puissant, de ma pudeur ravie!
» Et que me font à moi tes présens inhumains?
» Devois-tu du trépas me fermer les chemins,
» M'imposer le fardeau d'une vie éternelle?
» Eh quoi! mon frère meurt, et je suis immortelle!
» O Turnus! ô regrets! Eh quoi! ta triste sœur
» Ne peut suivre ton ombre. Hélas! quelle douceur
» Puis-je goûter sans toi? Terre! ouvre tes abîmes;
» O terre! engloutis-nous, et reçois deux victimes!
» Et toi, mort secourable! ô mort! brise mes fers,
» Et plonge une déesse au gouffre des enfers! »
Elle dit, et, fuyant le malheur qui s'apprête,
D'un nuage d'azur enveloppe sa tête,
Se plonge dans le fleuve, et disparoît aux yeux.
Cependant de Turnus le rival furieux
Marche à lui, brandissant sa formidable lance :
« Eh bien, Turnus, eh bien, ta grande ame balance

Non cursu, sævis certandum est comminus armis.
Verte omnes te te in facies, et contrahe quidquid
Sive animis, sive arte, vales; opta ardua pennis
Astra sequi, clausumque cavâ te condere terrâ.
Ille, caput quassans: Non me tua fervida terrent
Dicta, ferox; dî me terrent et Jupiter hostis.
Nec plura effatus, saxum circumspicit ingens,
Saxum antiquum, ingens, campo quod fortè jacebat,
Limes agro positus, litem ut discerneret arvis.
Vix illud lecti bis sex cervice subirent,
Qualia nunc hominum producit corpora tellus.
Ille manu raptum trepidâ torquebat in hostem,
Altior insurgens, et cursu concitus, heros.
Sed neque currentem se, nec cognoscit euntem,
Tollentemve manu, saxumque immane moventem.
Genua labant; gelidus concrevit frigore sanguis.
Tum lapis ipse viri, vacuum per inane volutus,
Nec spatium evasit totum, nec pertulit ictum.
Ac velut in somnis, oculos ubi languida pressit
Nocte quies, nequidquam avidos extendere cursus

» Dit-il ; te repens-tu d'un moment de valeur,
» Et crois-tu de nouveau retarder ton malheur ?
» Viens, ce n'est plus ici le combat de la course :
» Du courage ou de l'art épuisant la ressource,
» Cache-toi dans la terre, envole-toi dans l'air,
» Je t'atteins dans les cieux, je te suis dans l'enfer :
» Va, ton heure est venue, et ton trépas s'apprête.
» — Barbare ! dit Turnus en secouant la tête,
» Cesse de m'insulter, de menacer mes jours ;
» Mon destin m'épouvante, et non pas tes discours. »
Il dit, et près de lui voit une énorme pierre,
Antique monument qui, partageant la terre,
Marque des champs voisins les bords litigieux,
Et conserve aux enfans les champs de leurs ayeux ;
Douze hommes tels que ceux que notre siècle enfante,
Douze hommes fléchiroient sous sa charge pesante :
Il l'enlève ; et soudain, sur ses pieds se dressant,
Sur son fier ennemi fond d'un air menaçant ;
Mais, pour mouvoir ce roc, pour en lancer la masse,
Sa vigueur l'abandonne et sert mal son audace ;
Son cœur d'un froid mortel se sent soudain frappé ;
Il tremble ; et, de ses mains mollement échappé,
Le roc, que du Troyen brave l'audace altière,
N'a pu frapper le but ni fournir sa carrière,

Velle videmur, et in mediis conatibus ægri
Succidimus; non lingua valet, non corpore notæ
Sufficiunt vires; nec vox aut verba sequuntur:
Sic Turno, quâcumque viam virtute petivit,
Successum dea dira negat. Tum pectore sensus
Vertuntur varii. Rutulos adspectat et urbem,
Cunctaturque metu, telumque instare tremiscit;
Nec quò se eripiat, nec quâ vi tendat in hostem,
Nec currus usquam videt, aurigamvé sororem.
Cunctanti telum Æneas fatale coruscat,
Sortitus fortunam oculis, et corpore toto
Eminus intorquet. Murali concita numquam
Tormento sic saxa fremunt, nec fulmine tanti
Dissultant crepitus. Volat atri turbinis instar
Exitium dirum hasta ferens; orasque recludit
Loricæ, et clypei extremos septemplicis orbes:
Per medium stridens transit femur. Incidit ictus
Ingens ad terram duplicato poplite Turnus.
Consurgunt gemitu Rutuli, totusque remugit
Mons circùm, et vocem latè nemora alta remittunt.

Tel, lorsqu'appesanti par un profond sommeil,
L'illusion lui rend les scènes du réveil,
L'homme, en songe essayant une course impuissante,
Cherche et ne trouve plus sa vigueur languissante,
Se soulève, retombe, étend en vain son bras;
La voix manque à sa langue, et la force à ses pas:
Tel est Turnus; ainsi, dans sa rage implacable,
Du poids de son destin la déesse l'accable;
Il roule cent projets; de ses sombres regards
Son œil troublé parcourt l'armée et les remparts.
Quel pouvoir opposer au sort qui le menace?
Comment de son rival épouvanter l'audace?
La mort est devant lui: plus de char, plus de sœur.
L'ennemi qui long-temps suspendit sa fureur
Enfin cherche des yeux une place à sa lance;
Il l'élève dans l'air, la dirige, la lance.
Avec moins de fureur fondent sur les remparts
Les rochers qu'ont poussés les instrumens de Mars,
Et la foudre en éclats rend un son moins horrible:
Pareil à l'ouragan dans sa course terrible
Le trait part, vole, atteint, perce le bouclier
Dont l'art doubla sept fois l'impénétrable acier,
Franchit d'un même vol la cuirasse impuissante,
Et s'enfonce en sifflant dans sa cuisse sanglante.

Ille, humilis supplexque, oculos dextramque precantem
Protendens: Equidem merui, nec deprecor, inquit:
Utere sorte tuâ. Miseri te si qua parentis
Tangere cura potest, oro (fuit et tibi talis
Anchises genitor), Dauni miserere senectæ;
Et me, seu corpus spoliatum lumine mavis,
Redde meis. Vicisti, et victum tendere palmas
Ausonii vidêre: tua est Lavinia conjux.
Ulteriùs ne tende odiis. Stetit acer in armis
Æneas, volvens oculos, dextramque repressit:
Et jam jamque magis cunctantem flectere sermo
Cœperat, infelix humero quum apparuit alto
Balteus, et notis fulserunt cingula bullis
Pallantis pueri; victum quem vulnere Turnus
Straverat, atque humeris inimicum insigne gerebat.

A ce terrible coup, de Turnus foudroyé
Sur la terre en tombant les genoux ont ployé;
De joie et de douleur mille cris se confondent,
L'Olympe en retentit, et les monts lui répondent.
Lui, foible, suppliant, soumettant son grand cœur,
De l'œil et de la main implore le vainqueur:
« Oui, j'osai t'attaquer, et j'en subis la peine;
» Jouis de ton succès, et satisfais ta haine;
» Loin de moi d'un pardon l'opprobre injurieux!
» Mais un père autrefois étoit cher à tes yeux;
» Le mien respire encor, épargne son vieil âge;
» Ou du moins, si tu veux m'immoler à ta rage,
» Du tombeau paternel accorde-moi l'honneur.
» Tu le vois, rien ne manque à ton cruel bonheur.
» Tous ont vu ma défaite, ainsi que ta victoire;
» Lavinie est à toi, ne souille pas ta gloire:
» C'est peu d'être vainqueur, sois humain. » A ces mots
Le fer s'est arrêté dans la main du héros;
Long-temps il le regarde; et déjà dans son ame
La clémence attendrit le courroux qui l'enflamme,
Quand d'un meurtre cruel le témoin odieux,
Ce baudrier fatal si connu de ses yeux,
Qu'au malheureux Pallas, à Pallas jeune encore
Ravit en l'immolant le rival qui l'implore,

Ille, oculis postquam sævi monumenta doloris
Exuviasque hausit, furiis accensus, et irâ
Terribilis: Tune hinc spoliis indute meorum
Eripiare mihi? Pallas te hoc vulnere, Pallas
Immolat, et pœnam scelerato ex sanguine sumit.
Hoc dicens, ferrum adverso sub pectore condit
Fervidus. Ast illi solvuntur frigore membra,
Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.

Avec ses boucles d'or, son mobile ornement,
Tout à coup vient s'offrir à son ressentiment.
A peine il apperçoit cet horrible trophée :
Réveillant dans son cœur sa colère étouffée,
Furieux il s'écrie : « Assassin d'un enfant !
» Eh quoi ! de sa dépouille à mes yeux triomphant
» Tu vivrois ! Non, cruel : que ta mort le console ;
» C'est Pallas, par ma main, c'est Pallas qui t'immole. »
Il dit, le sacrifie à ces mânes si chers,
Et son ame en courroux s'enfuit dans les enfers.

REMARQUES

SUR LE LIVRE DOUZIÈME.

De tous les livres de l'*Enéide*, le douzième est celui dans lequel le poëte a le plus prodigué les ressources du merveilleux. La surprise et l'admiration, dit Segrais, y sont si fréquentes, qu'il faudroit citer chaque passage, si on vouloit faire remarquer tout ce qu'il y a d'admirable. La fortune s'y montre dans toute son inconstance, et le lecteur y est sans cesse retenu entre l'espérance et la crainte. La paix est faite; un augure la rompt; on combat, les Troyens ont de l'avantage; Énée est blessé, les Latins poussent les Troyens jusque dans leur camp; Vénus guérit Énée miraculeusement; le héros troyen relève le courage de ses guerriers; il ne peut plus engager Turnus au combat, il va donner un assaut à la ville des Latins; enfin Turnus est obligé d'en venir aux mains lui-même. Ce combat est semé d'incidens, et le dénouement reste toujours imprévu; on croit sans cesse y être arrivé, et toujours de nouvelles circonstances tendent à l'éloigner. La situation du lecteur ressemble presqu'à celle d'un voyageur qui gravit l'Apennin ou les Alpes; chaque sommet

qu'il découvre lui semble le terme de sa course; lorsqu'il y est parvenu, de nouvelles montagnes s'élèvent devant lui, et ce n'est qu'après avoir ainsi marché long-temps, après avoir changé mille fois d'horizon, qu'il arrive au plus haut point du globe, et qu'un spectacle immense se déroule tout à coup sous ses yeux.

Plusieurs commentateurs, en rendant justice à la beauté des détails, ont pensé néanmoins que les machines étoient trop prodiguées, et que le merveilleux avoit perdu dans ce douzième livre quelque chose de l'éclat et de la majesté qu'il a dans les livres qui précèdent. Les dieux semblent fatigués d'agir, et les moyens qu'ils emploient ne répondent point à l'idée qu'on doit en avoir. Dans les autres livres on est frappé de la puissance de Junon; les délibérations de l'Olympe remplissent le lecteur de crainte et d'étonnement: mais ici ce n'est plus Jupiter qui fait trembler les cieux d'un signe de tête; ce n'est plus Junon qui suscite des tempêtes, et qui invoque les puissances de l'Achéron; les héros sont devenus plus grands que les divinités qui les protègent; tout ce que l'Olympe a de plus puissant disparoît devant la gloire du chef des Troyens; et la situation des deux peuples, la fureur de Turnus, le courage d'Énée, ont quelque chose de plus imposant que les machines épiques employées en cette occasion. On en a fait un reproche à Virgile, et nous pensons qu'on auroit pu en faire un sujet d'éloge. Rien n'est plus propre à montrer la gloire d'Énée dans tout son éclat, que de représenter

ce héros maîtrisant les volontés célestes, et forçant Junon elle-même d'avoir recours à la ruse, non plus pour repousser les Troyens de l'Italie, mais pour sauver le héros qu'elle protège. Il nous semble que c'est là le dernier degré du merveilleux épique.

Le dixième livre s'ouvre par le conseil des dieux qui montrent à la fois toutes leurs passions et toute leur puissance; les Troyens et leurs chefs étoient alors dans une situation fâcheuse: maintenant ils sont vainqueurs, et tout prend dans l'olympe et sur la terre le caractère de la résignation.

Fer sacra, pater, et concipe fœdus.
Aut hâc Dardanium dextrâ sub Tartara mittam
Desertorem Asiæ (sedeant spectentque Latini),
Et solus ferro crimen commune refellam...

L'alternative exprimée dans ces vers forme pour ainsi dire le noeud de ce douzième livre: la fureur de Turnus ne peut plus être contenue; il faut qu'il meure, ou qu'il soit vainqueur. Cependant le bon Latinus essaie de le calmer, et il emploie toutes les raisons que peut lui suggérer l'amour de la paix. Il lui fait entrevoir la possibilité d'une autre alliance; il allègue la décision des dieux et la voix des oracles qui ont parlé pour Énée; il déplore les malheurs de la guerre, la situation critique des Latins; il se reproche sa propre foiblesse, il s'accuse de ses funestes irrésolutions; il fait craindre au rival d'Énée l'issue d'un

combat inégal ; et, pour achever de le convaincre, il lui met sous les yeux l'affliction de son vieux père Daunus :

Miserere parentis
Longævi, quem nunc mœstum patria Ardea longè
Dividit.

Ce discours est composé avec beaucoup d'art ; tout ce que dit Latinus, et surtout le dernier trait, est bien dans le caractère de ce prince, qui est bon et généreux, mais si foible, qu'il a recours aux prières lorsqu'il pourroit dicter des lois. Ce caractère est d'ailleurs très-conforme au but que se propose le poëte ; les irrésolutions de Latinus laissent tout faire aux dieux et aux personnages principaux du poëme ; il gémit sur l'issue de la guerre ; mais il en laisse toute la honte à Turnus, et toute la gloire à Énée.

Turnus n'est point fléchi par Latinus ; le poëte met sa fermeté à une plus forte épreuve. Amate, fondant en larmes, le conjure de ne pas braver le courage d'Énée :

(In te omnis domus inclinata recumbit...)
Unum oro : desiste manum committere Teucris.
Qui te cumque manent isto certamine casus,
Et me, Turne, manent.

Latinus avoit parlé comme un roi pacifique ; Amate a le langage d'une femme profondément blessée dans son orgueil et dans ses affections. Les mots *in te omnis domus inclinata recumbit* renferment une très-belle image.

Lavinie, en voyant couler les larmes de sa mère, se rappelle qu'elle en est la cause, et elle rougit. Le poëte la représente affligée de la douleur de sa mère, *accepit vocem lacrymis*, mais non pas passionnée pour Turnus; autrement il eût rendu les projets d'Énée injustes et odieux. Le trouble de cette jeune princesse est exprimé de la manière la plus gracieuse.

Ce qui se passe dans le conseil de Latinus a quelque ressemblance avec ce qu'on lit dans le vingt-troisième livre de l'*Iliade*, au moment où Achille s'avance vers les murs de Troie. Priam conjure Hector de rentrer dans la ville, et de conserver un appui à sa patrie et à sa famille: comme Latinus, le roi d'Ilion, rappelle à son fils les longs malheurs de la guerre; Hécube se joint à son époux: « O mon fils, s'écrie-t-elle, si Achille te ravit le jour, ni » moi qui t'enfantai, ni ton épouse qui vint dans ton palais, » accompagnée d'immenses richesses, nous n'aurons pas » même la consolation de te pleurer sur un lit funèbre. » Hector reste inflexible, et cette scène pathétique jette un très-grand intérêt sur ses derniers momens; cet intérêt même nuit à celui que doit inspirer celui de l'*Iliade*; le lecteur s'intéresse plus à Hector qu'à son rival. On n'oublie point que le héros de Troie combat pour sa famille, pour sa patrie; on songe à l'infortune de Priam, à la douleur d'Hécube; on est affligé du triomphe d'Achille. Virgile a évité ce défaut; la scène qui commence ce douzième de l'*Enéide*, a tout l'intérêt qu'elle doit avoir;

mais le lecteur est beaucoup moins touché du sort de Turnus qu'il ne l'est dans l'*Iliade* de celui d'Hector. Turnus ne combat point pour une cause sacrée ; il est insensible à la douleur de son vieux père Daunus ; il sacrifie tout à son ambition particulière ; il est la cause d'une guerre désastreuse ; et, tandis qu'Achille, en immolant Hector, porte le dernier coup à Priam, Énée, en immolant Turnus, ne fait que délivrer le roi des Latins, et assurer la paix de l'Italie. M. de Laharpe est donc tombé dans une grande erreur lorsqu'il a dit que *Turnus est tué par Enée sans qu'il soit possible de prendre intérêt ni à la victoire de l'un, ni à la mort de l'autre.*

L'exhortation d'Amate à Turnus a été imitée par Stace dans le onzième livre de la *Thébaïde ;* Jocaste s'efforce de retenir Étéocle ; Antigone se trouve dans la même situation que Lavinie.

> Hæc ubi dicta dedit, rapidusque in tecta recessit,
> Poscit equos, gaudetque tuens ante ora frementes, etc.

Toutes les nuances du caractère de Turnus sont parfaitement conservées. Il ne laisse pas éclater toute sa colère en présence d'Amate et de Lavinie ; mais il est peu touché de leurs larmes ; et, lorsqu'il est rendu à lui-même, lorsqu'il revoit ses chevaux et ses armes, il reprend toute sa fureur. Il invoque sa lance comme une divinité, de même que Mézence, dans le dixième livre met toute sa confiance dans ses armes. *Nunc, o nunquam frustrata*

vocatus hasta meos. Il semble que le poëte ait encore voulu ici mettre cet oubli des dieux en opposition avec la piété d'Énée; il est cependant vrai de dire que les Romains adoroient le dieu Mars sous la forme d'une lance, et que le poëte a pu faire allusion à cette coutume : au reste, ces préparatifs et ces imprécations guerrières de Turnus font un très-beau contraste avec la douceur de Latinus, la prière d'Amate, les larmes et la timidité de Lavinie.

His agitur furiis, totoque ardentis ab ore, etc.

Les images que Virgile emploie ici pour exprimer la colère de Turnus sont les plus fortes qu'il puisse employer. Ce guerrier est agité par les furies, ses yeux jettent des étincelles, et il mugit de rage, semblable à un taureau furieux. Les poëtes se sont toujours servi de cet animal, ainsi que du lion, pour représenter la colère. De son côté, Énée se prépare au combat, mais tous ses mouvemens sont ceux d'un homme sage et courageux. Cette différence est toute à l'avantage du héros troyen; il est beaucoup moins passionné que Turnus, mais il est plus sensible. Virgile lui a donné la valeur d'Achille avec la générosité et les vertus d'Hector; son caractère est heureusement exprimé dans ce vers :

Tum socios mœstique metum solatur Iuli,
Fata docens;

Turnus a bravé les larmes de tous ses amis; Énée, au

contraire, montre une tendre sollicitude pour ses compagnons; il console le jeune Ascagne, en lui rappelant la volonté des dieux.

> At Juno, e summo, qui nunc Albanus habetur,
> (Tunc neque nomen erat, nec honos, aut gloria monti)
> Prospiciens tumulo, etc.

L'idée de placer Junon au haut du mont Albain est ingénieuse; le mont Albain sera le berceau de la grandeur romaine; c'est là que doit être placé le siège de cet empire dont la déesse poursuit le fondateur, et qu'elle doit un jour protéger elle-même, comme le poëte l'a dit dans les livres précédens; c'est dans ce lieu, alors sans nom et sans gloire, que l'épouse de Jupiter commence à déposer sa colère, et qu'elle s'adresse à Juturne pour prolonger les jours de Turnus.

Junon est dans une situation désespérée; elle prend un ton affable et persuasif; elle pardonne à la nymphe d'avoir partagé la couche parjure de Jupiter: *Jovis ingratum ascendere cubile;* le mot *ingratum* est très-expressif en cette occasion, il montre toute la jalousie de Junon, jusque dans les expressions de sa bonté pour Juturne. Cette déesse se trouve à peu près dans la même situation au quatrième livre des *Argonautes:* elle implore le secours de Thétis; mais elle lui tient un langage différent. » Je vous ai aimée, lui dit-elle, plus que toutes » les autres divinités de la mer, parce que vous n'avez

» pas voulu vous rendre aux desirs de Jupiter, toujours » prêt à séduire les déesses et les mortelles. »

La violence que Junon fait à son caractère dans ce passage de l'*Enéide*, suffit pour peindre son désespoir, et le poëte ajoute le dernier trait au tableau, en faisant dire à cette déesse qu'elle ne peut supporter la vue du combat qui s'apprête : *non pugnam adspicere hanc oculis.* Dans le troisième livre de l'*Iliade*, Vénus s'éloigne de même du champ de bataille; disant qu'elle ne peut voir combattre Pâris avec Ménélas. Cette crainte est naturelle dans la déesse des Amours; mais elle est plus digne de remarque dans l'implacable Junon; et la foiblesse que la reine des dieux montre en cette circonstance, est plus propre à faire naître la surprise que tout l'éclat de la puissance divine.

Interea reges, ingenti mole Latinus
Quadrijugo vehitur curru, cui tempora circum
Aurati bis sex radii fulgentia cingunt,
Solis avi, etc.

Quelques commentateurs ont vu dans cette pompe au milieu de laquelle Latinus vient sur le champ de bataille, une ressemblance avec Auguste. On sait que cet empereur étoit souvent appelé par ses flatteurs le fils du Soleil. Suétone et Cédrénus racontent que le père d'Octave, le jour de la naissance de son fils, vit le Soleil se lever du sein de sa femme : *Exorientem solem è sinu uxoris suæ.* Velleïus dit qu'un jour, lorsqu'Auguste entroit dans

Rome sur son char, il parut environné des rayons du soleil, qui formoient une couronne autour de sa tête. On peut voir par-là jusqu'où peuvent aller la flatterie des courtisans et la crédulité des peuples. Énée, de son côté, arrive au pied des autels; le poëte ne l'environne pas d'un aussi pompeux appareil, mais il lui donne des titres plus éclatans : *Hùc pater Æneas, Romanæ stirpis origo.* Latinus est le fils du Soleil, mais Énée est le fondateur de Rome; rien n'est au-dessus de cet honneur. Aux yeux du poëte, la splendeur de l'empire romain ne le cède point à l'éclat du soleil; le mot *pater* est ici placé fort heureusement, pour désigner le père de la race romaine. Virgile l'a souvent désigné ainsi dans le cours de son poëme, et c'est sans doute dans le même sens.

Énée invoque Junon et les dieux qui lui ont été contraires jusqu'à cette époque : ainsi se prépare le dénouement, et le poëte le fait sortir en quelque sorte du caractère de son héros. L'*Enéide* est un poëme à la fois politique et religieux. Énée est conduit à l'accomplissement de ses destinées par son courage, par sa prudence, et surtout par sa piété. Non seulement ce caractère est conforme au but que le poëte se propose; mais il se rapporte très-bien à l'idée qu'Homère avoit donnée du héros troyen. Lorsqu'Énée est menacé par Achille, Neptune vient à son secours, et il s'écrie : « Pourquoi ce prince » pieux souffriroit-il la peine du coupable, lui qui chaque » jour présente d'agréables offrandes aux habitans de

» l'espace immense du ciel? Sauvons-le nous-mêmes de » la mort, pour éviter le courroux de Jupiter: ce héros » pieux doit régner sur les Troyens, lui et les fils de ses » fils dans le cours des siècles. » C'est sans doute d'après ce passage de l'*Iliade* que Virgile a conçu son poëme.

> At pius Æneas dextram tendebat inermem,
> Nudato capite, atque suos clamore vocabat:

La fortune change, et les destins sont sur le point de changer avec elle. Tendant une main désarmée, et la tête nue, le héros troyen appelle les siens à son secours: la blessure qu'il reçoit lui donne un grand intérêt. Personne néanmoins ne pourra se flatter d'un tel exploit; aucun guerrier ne pourra se vanter d'avoir blessé le fils des dieux. Virgile laisse croire que son héros n'a pu être atteint que par une divinité cachée. Plusieurs grands hommes de l'antiquité, Alexandre, Marcellus et quelques autres, ont été de même blessés sur le champ de bataille, et les historiens n'ont pas manqué de dire que les auteurs d'un tel exploit étoient restés inconnus.

Le poëte profite adroitement de la circonstance de la blessure d'Énée pour relever le courage de Turnus:

> Qualis apud gelidi quum fluminis concitus Hebri
> Sanguineus Mavors clypeo increpat, atque furentes
> Bella movens immittit equos: illi æquore aperto, etc.

Il est impossible de trouver rien de plus achevé que ce tableau: Virgile a imité ici deux passages d'Homère; dans

le septième livre de l'*Iliade*, Ajax s'avance dans la lice, tel que le dieu Mars, lorsqu'il va rejoindre les combattans, que Jupiter a livrés aux fureurs de la discorde dévorante; dans le onzième livre, Hector frappe du fouet retentissant ses coursiers superbes; ils l'entendent, et, foulant aux pieds les armes, ils l'emportent entre les Troyens et les Grecs; l'essieu, ainsi que le haut du char, est tout souillé du sang que font jaillir les chevaux et les cercles roulans des roues. Dans sa première description, le poëte grec se contente de parler du formidable Mars, qui s'avance au combat. Cette image est vague, et ne laisse aucune impression dans l'esprit du lecteur. Le poëte latin, au contraire, commence par peindre le lieu de la scène; c'est dans la Thrace, dont il est le dieu, que Mars se montre dans tout son appareil: l'attitude formidable de ce dieu est ensuite caractérisée par les images les plus imposantes; *Clypeo increpat* (il frappe de son bouclier) *atque furentes bella movens immittit equos* (méditant les combats, il donne l'essor à ses coursiers frémissans.) La rapidité et le fracas des chevaux sont admirablement rendus dans les vers qui suivent; leur libre essor est très-bien exprimé par ces mots *æquore aperto*. Les derniers confins de la Thrace qui retentissent du bruit de leurs pas, présentent une image sublime: on reconnoît à ce trait la démarche et la puissance d'un dieu. Cet admirable tableau est complété par l'horrible cortège qui suit le char de Mars; la

Crainte, la Fureur, les Embûches, sont les compagnes de ce dieu formidable. Rien de tout cela ne se trouve dans Homère. Les images que le poëte grec emploie pour peindre la fureur d'Hector, quoiqu'elles soient moins vagues et mieux développées, n'ont point la vivacité et l'énergie de celles dont Virgile s'est servi pour faire connoître l'impétuosité de Turnus. Hector frappe du fouet retentissant ses coursiers superbes; ces mots n'expriment ni l'action du guerrier, ni celle des chevaux. Virgile a exprimé l'une et l'autre par un seul trait: *fumantes sudore quatit.* Dans Homère, les coursiers se précipitent vers le champ de bataille: dans Virgile ils y sont déjà; ils sont couverts de sueur; le sang jaillit sur leurs pas, et l'arène sanglante est foulée par le char qu'ils emportent à travers les combats. Tout cela arrive dans le même instant. Le poëte, en parlant du sang jaillissant sous les pas des chevaux, n'emploie que des syllabes qui semblent voler avec le char de Turnus: *spargit rapida ungula rores sanguineos.* Pour peindre l'arène sanglante qui est foulée par les roues, il emploie des expressions plus dures et plus difficiles à prononcer. Les mots *cruor calcatur* ont un son imitatif, et rendent très-bien à l'oreille l'effet du sable ensanglanté qui retentit sous une roue. Turnus insulte aux ennemis tués sur le champ de bataille; et cette vaine bravade caractérise heureusement le courage de Turnus, qui tient plus de la fureur que de l'héroïsme.

Milton a représenté la marche guerrière du fils de Dieu dans le sixième livre du *Paradis perdu* (*). Ce sujet exigeoit sans doute d'autres couleurs que celles d'Homère et de Virgile ; cependant ces passages ont entr'eux assez de rapports pour qu'on puisse les comparer :

La troisième aube à peine eut argenté les cieux,
Soudain, pareil au bruit de l'ouragan fougueux,
Terrible, impatient de voler à la gloire,
Sort le char paternel, le char de la victoire ;
Sans l'aide des coursiers, par un secret pouvoir,
De lui-même ce char apprit à se mouvoir ;
Quatre fiers chérubins, aux ailes éclatantes,
Dont chacun offre à l'œil quatre faces brillantes,
Ont volé devant lui ; leurs ailes ont des yeux
Dont l'éclat défioit les globes radieux.
. . . . . .
Il monte sur son char : là, déployant ses ailes
Sur qui l'aigle s'élance aux voûtes éternelles,
La Victoire est assise à la droite de Dieu.
Plein des traits du tonnerre et de flèches de feu,
Sur lui pend son carquois ; de la nuit enflammée
Autour de lui s'élève une épaisse fumée,
. . . . . .
Il vient, il vole, il fend l'immensité des cieux.
De son armée à peine il a frappé les yeux,
Tous, ivres des transports que son aspect fait naître,
Ont senti sa présence et reconnu leur maître.

(*) La traduction de ce poëme paroîtra en janvier 1805.

Ille, ut depositi proferret fata parentis
Scire potestates herbarum.

Iapis avoit le choix de la lyre et de la médecine, et le motif de sa préférence le rend très-intéressant. C'est pour veiller à la conservation de son père qu'il a refusé tous les talens agréables; il a préféré aux bienfaits d'Apollon la médecine, qui ne lui promettoit aucune gloire. On sait que chez les Romains cette science étoit peu considérée, et qu'elle étoit abandonnée à des esclaves, ce qui rend le dévouement d'Iapis encore plus admirable. Le docteur Atterbury a fait un commentaire de plusieurs pages pour démontrer que le poëte a voulu représenter dans ce portrait le célèbre Musa, dont les connoissances en médecine avoient été si utiles à Auguste, à Horace et à Virgile lui-même. Cela paroît assez vraisemblable pour qu'on soit dispensé de le prouver aussi longuement.

Le Tasse, dont le sujet ressemble beaucoup à celui d'Homère, a pris le plan du poëte grec; mais il a emprunté presque tous ses détails de Virgile; il n'a pas négligé l'intéressant Iapis, qu'il a représenté dans le vieil Hérotime. Favori des muses, Hérotime pouvoit chanter les héros et leurs exploits; mais il aima mieux se consacrer à une science plus obscure; il ne s'occupa qu'à dérober les humains au trépas.

Godefroi a été blessé sur le champ de bataille; Hérotime emploie toutes les ressources de son art, mais ses vœux et ses efforts sont inutiles. Un ange va cueillir le

dictame sur le mont Ida, et sa main invisible en distille le suc dans les eaux destinées à laver la plaie du héros. Soudain le trait se détache de lui-même, le sang s'arrête, la blessure est fermée, et Godefroi revole aux combats. En imitant cette fiction, le Tasse a laissé la supériorité à son modèle. Iapis a embrassé la médecine pour conserver les jours de son père; Hérotime s'est voué à l'art de guérir par un sentiment général d'humanité. Iapis ne réussit point à détacher le fer de la blessure, et c'est Vénus qui va chercher le précieux dictame; un ange s'acquitte de cet emploi dans la *Jérusalem délivrée*. Mais l'idée de faire agir un ange qui est à peine désigné, est beaucoup moins directe et moins heureuse que celle de faire intervenir la mère du héros. Le poëte italien auroit dû parler du mont Liban ou d'une autre montagne célébrée par l'Ecriture; on ne s'attend point à voir le mont Ida dans le sujet qu'il a traité. Les alarmes du jeune Ascagne, et les discours que lui adresse son père, donnent encore au tableau de Virgile un intérêt qu'on ne trouve point dans celui du Tasse.

Le retour d'Énée sur le champ de bataille ouvre une scène imposante. L'épouvante saisit tout à coup ses ennemis au milieu de leur triomphe; une déesse elle-même prend la fuite : ce vers, *Ille volat, campoque atrum rapit agmen aperto*, exprime parfaitement la rapidité de sa marche et la terreur qu'il répand autour de lui.

Nigra velut magnas domini quum divitis ædes
Pervolat, et pennis alta atria lustrat hirundo, etc.

Cette comparaison, d'ailleurs remplie d'images gracieuses, n'est pas d'une exactitude parfaite : on ne voit d'autres rapports, entre Juturne et l'hirondelle, que la légèreté et l'irrégularité de leur course. Les anciens offrent souvent des exemples de ces sortes de comparaisons ; ils n'emploient pas toujours cette figure pour faire connoître l'objet dont ils parlent, mais il s'en servent souvent comme d'un épisode propre à jeter de la variété dans leurs descriptions. Au reste, les anciens connoissoient moins que nous les rapports de certaines choses entr'elles ; la culture approfondie des arts, les progrès de la civilisation, une connoissance plus exacte et plus étendue des lois de la nature, ont donné aux poëtes modernes l'avantage de mieux choisir leurs comparaisons. On pourroit peut-être, avec un esprit exercé, connoître dans quel siècle un poëme a été composé, d'après les comparaisons qui y sont employées. Homère écrivoit dans un siècle où la civilisation ne faisoit que de commencer ; la plupart de ses figures sont tirées de la vie pastorale, et n'appartiennent qu'à des peuples chasseurs et guerriers : celles que Virgile emploie, et qu'il tire de son propre fonds, annoncent évidemment un siècle plus civilisé et plus éclairé. Les modernes, pour l'exactitude, le nombre et la variété de leurs comparaisons, l'emportent de beaucoup sur les anciens. Ces der-

niers, et particulièrement Virgile, conservent cependant l'avantage pour la richesse et la perfection des détails.

Quis mihi nunc tot acerba deus, quis carmine cædes
Diversas, obitumque ducum quos æquore toto, etc.

Cette invocation est imitée de l'*Iliade*, livre douzième; elle commande l'attention; et il faut croire que le lecteur en avoit besoin, après la description de tant de combats que Virgile, au reste, a su beaucoup mieux varier qu'Homère. On se rappelle ces deux vers ingénieux de Voltaire sur le poëte grec:

Le seul Homère peut aux grands combats d'Hector
Ajouter des combats et des combats encor.

Regina ut tectis venientem prospicit hostem,
. . . . . ,
Et nodum informis leti trabe nectit ab altâ.

On ne peut nier que ce genre de mort ne fût très-ignominieux chez les anciens. Les corps de ceux qui mouroient de cette manière étoient abandonnés sans sépulture. Le trépas avoit ainsi ses préjugés. Tacite, dans ses *Annales*, affecte un profond mépris pour un proscrit qui s'étoit noyé dans le Tibre, tandis que la mode étoit de s'ouvrir les quatre veines. Il est probable qu'il n'auroit pas eu plus de respect pour un homme qui se seroit pendu. Les poëtes regardoient cependant comme fort tragique le genre de mort que choisit Amate dans son désespoir. C'est ainsi que Sophocle fait mourir Jocaste:

Léda se pend aussi dans la tragédie d'Euripide, et la mort de cette reine est racontée de la même manière dans l'*Odyssée* : comme Amate, elle meurt désespérée de n'avoir pu donner à sa fille un époux de son choix.

Monime, femme de Mithridate, au rapport des historiens, s'étoit pendue avec son bandeau royal. Racine fait allusion à ce trait historique dans ces vers :

Et toi, fatal tissu, malheureux diadème,
Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service? etc.

Ces beaux vers écartent fort adroitement les idées ignominieuses que les modernes ont attachées à ce genre de supplice. On pourroit faire, en cette occasion, un reproche mérité à Virgile, et c'est la tragédie de Racine qui nous en fait naître l'idée; il n'a pas assez profité de cette situation d'Amate, vraiment dramatique; il auroit pu mettre dans sa bouche un monologue à peu près semblable à celui de Monime, qui a été cité dans la préface. Comme cette princesse, la reine des Latins pouvoit être représentée se reprochant toute sa conduite, s'accusant de la mort de Turnus, et de tous les malheurs de la guerre. Un tel discours de la part de celle qui s'étoit si fortement opposée aux destins d'Énée, eût très-bien préparé le dénouement; et le lecteur eût mieux apprécié le plan du poëme.

Filia prima manu flavos Lavinia crines
Et roseas laniata genas;

C'est la dernière fois que Lavinie paroît dans ce poëme. Virgile y parle de sa beauté, mais jamais de ses sentimens. Voltaire, dans son *Essai sur la Poésie épique*, pense que cette princesse auroit pu jouer un personnage plus convenable. M. de la Harpe va plus loin; il parle de Lavinie comme d'un personnage nul et muet, quoique ce soit pour elle qu'on combatte. Nous avons fait remarquer tous les passages dans lesquels Lavinie paroît, et nous nous dispenserons d'en faire ici l'énumération; il suffit de se les rappeler pour sentir toute l'injustice des critiques. Virgile représente Lavinie comme une beauté accomplie, comme une jeune princesse soumise à la volonté des dieux et de ses parens : il nous semble par conséquent qu'elle joue un personnage très-convenable. Auroit-on voulu, comme paroît le penser Voltaire, que Lavinie eût joué un rôle semblable à celui de Didon? mais ce personnage n'eût point été dans l'esprit du poëme; il eût blessé les convenances et les usages reçus. Virgile, dans l'exposition de l'*Enéide*, dit que son héros doit aborder aux *champs de Lavinie*, c'est-à-dire qu'il doit être associé à l'héritage de cette princesse; mais il se garde bien de mettre en avant des idées galantes : il s'agit de la fondation d'un empire, et le roman qu'on voudroit substituer au plan des six derniers livres, auroit gâté cette grande idée. Didon est repré-

sentée avec toutes les fureurs d'une passion amoureuse ; mais Didon est une veuve, une reine indépendante ; elle n'est plus, comme Lavinie, dans l'âge de l'innocence et de la candeur ; elle est d'ailleurs dans l'*Enéide* un personnage sacrifié, et Virgile s'est servi de sa passion pour assurer sa perte.

Il n'est pas inutile d'observer ici que l'amour chez les anciens étoit regardé comme une foiblesse honteuse ; il n'est jamais le ressort de leur tragédie. Aucun des héros de l'antiquité ne se laisse fléchir par l'amour : on méprisoit Hercule aux pieds d'Omphale ; aucun poëte n'a reproché à Thésée, à Jason d'avoir abandonné Médée et Ariane. Homère fait dire à Achille : *Agamemnon a près de lui la femme qu'il m'a ravie et qui lui a plu ; qu'il la garde et qu'il en fasse ses délices.* Virgile donne une place dans le Tartare aux amours malheureux ; il ne craint pas de mettre la tendre Laodamie à côté de Pasiphaé. Les idées ont changé à cet égard ; il suffit de comparer Ulysse chez Calypso, Énée chez Didon, avec Renaud chez Armide, pour connoître cette espèce de révolution dans les mœurs. Ce changement est d'autant plus étonnant qu'on voit d'un côté des mœurs austères sous une religion voluptueuse, et tout le charme de la galanterie sous l'empire d'une religion à laquelle on a reproché trop d'austérité. On a très-judicieusement observé à ce sujet que les femmes chez les anciens étoient dans une espèce de servitude qui excluoit l'idée de l'amour.

Cette servitude existe encore chez les Orientaux. Notre religion, quoique austère, a rendu aux femmes le rang que le créateur leur avoit assigné, et l'amour a dû reprendre son empire naturel. On pourroit ajouter que la chevalerie a beaucoup contribué à changer les idées sur l'amour; mais l'origine de la chevalerie est due en grande partie à la religion chrétienne.

At pater Æneas, audito nomine Turni,
Deserit et muros, et summas deserit arces;

Le caractère d'Énée se montre ici avec beaucoup d'éclat. Le héros troyen étoit prêt de s'emparer de Laurente; il touchoit à une victoire complète, et l'objet de tous ses travaux alloit être rempli; il abandonne tout, dès qu'il entend le nom de Turnus; il épargne à ses alliés futurs les horreurs d'un siège; il ne combat qu'à regret Latinus: Turnus est son seul ennemi; il se précipite à sa rencontre. Virgile avoit comparé le héros toscan à un rocher précipité d'une montagne; il compare ici Énée aux trois montagnes les plus élevées. Ce qui eût été déplacé dans le commencement du poëme, cesse d'être une exagération, au moment où les dieux mêmes sont entraînés par les destinées du héros. Quelqu'un a dit que les hommes, dans Homère, avoient dix pieds: on en peut dire autant des héros de Virgile, et ils deviennent toujours plus grands à mesure qu'on approche du dénouement du poëme.

Ac velut ingenti Silâ, summove Taburno,
Quum duo conversis inimica in prœlia tauri, etc.

Cette comparaison a été imitée par Ovide dans les vers suivans:

Non aliter fortes vidi concurrere tauros,
Cùm pretium pugnæ, toto nitidissima saltu,
Expetitur conjux, spectant armenta, paventque
Nescia quem maneat tanti victoria regni.

Cette lutte de deux taureaux est beaucoup mieux développée et beaucoup mieux placée dans le combat de Turnus et d'Énée, que dans celui d'Hercule et d'Achéloüs. Le tableau de Virgile est une espèce de petit drame, où le lecteur voit d'abord le lieu de la scène et l'effroi des spectateurs. *Pavidi cessere magistri; stat pecus omne metu mutum.* L'empire reste indécis, et bientôt le combat est engagé de la manière la plus terrible. *Illi inter sese multâ vi vulnera miscent.* Tel est le début de cette scène sanglante. *Cornuaque obnixi infigunt et sanguine largo colla armosque lavant.* L'action va toujours croissant, et les couleurs du poëte deviennent plus vives. *Gemitu nemus omne remugit.* Le poëte a dit tout ce qu'il pouvoit dire de plus fort; il s'arrête brusquement, et il semble laisser aux échos effrayés le soin d'achever son récit.

On a fait plusieurs reproches à Virgile sur ce combat d'Énée et de Turnus. Énée s'oppose à ce qu'on apporte à son rival la lance avec laquelle il doit combattre, et il

montre en cela peu de générosité. Nous n'avons sur ce point aucune réponse satisfaisante à faire aux critiques : Virgile, qui a imité dans ce livre plusieurs passages de l'*Iliade*, auroit dû donner à son héros la générosité d'Achille, qui défend aux siens de lancer leurs traits sur Hector. On a reproché encore au chantre d'Énée d'affoiblir le mérite de son héros, par une intervention trop immédiate des divinités : cette objection n'est que spécieuse ; chez tous les peuples on fut toujours persuadé que tous les évènemens arrivoient par l'intervention de la divinité ; chez les anciens comme chez les modernes on implora toujours la puissance divine avant la bataille, et on la remercia après la victoire. Les avantages remportés sur l'ennemi ont toujours été regardés comme une marque de la faveur des dieux ; et cette croyance des peuples n'a jamais terni, ni aux yeux des contemporains, ni à ceux de la postérité, la gloire du vainqueur. Corneille a parfaitement répondu à l'objection des critiques, dans son *Andromède*. Phinée parle de Persée son rival, à peu près comme certains commentateurs ont parlé d'Énée.

PHINÉE.

On s'expose aisément quand on n'a rien à craindre :
Combattre un ennemi qui ne pouvoit l'atteindre,
Voir sa victoire sûre et daigner l'accepter,
C'est tout le rare exploit dont il se peut vanter.

CASSIOPÉE.

Le ciel, qui mieux que nous connoît ce que nous sommes,
Mesure ses faveurs au mérite des hommes ;

Et d'un pareil secours vous auriez eu l'appui,
S'il eût pu voir en vous mêmes vertus qu'en lui.
Ce sont grâces d'en-haut rares et singulières,
Qui n'en descendent point pour des ames vulgaires;
Ou, pour mieux en parler, la justice des cieux
Garde ce privilège au digne sang des dieux.

Jupiter ipse duas æquato examine lances
Sustinet, etc.

Dans l'*Iliade*, Jupiter pèse de même les destinées d'Hector et d'Achille. Milton a fait usage de cette image sublime dans son *Paradis perdu*; mais, comme l'observe Addisson, il l'emploie pour prolonger sa fable, en séparant Gabriel et Satan, et non comme un embellissement poétique. On trouve cette belle allégorie dans l'écriture, où il est dit d'un méchant prince, quelques heures avant sa mort, qu'*il a été pesé dans la balance, et trouvé trop léger.*

Interdum genua impediunt, cursumque recusant,
Insequitur, trepidique pedem pede fervidus urget, etc.

Le dernier de ces deux vers est admirable; Scaliger a beaucoup loué ce passage, et surtout la comparaison du cerf poursuivi par un chien. Voici les propres expressions de ce savant critique, *exacta, venusta, grandis, efficax, numerosa, florida locutio, cujuscumque theatri expectationem superat.* Homère a employé la même comparaison en parlant d'Hector fuyant devant Achille;

meilleur parti à prendre étoit de se défaire d'un rival aussi dangereux : l'intérêt des Troyens et des Latins, comme celui du poëme, commandoit à Énée cet acte de rigueur. Il est certain que cette conduite est contraire aux idées reçues parmi les guerriers modernes ; mais il est probable qu'elle étoit dans les mœurs des anciens, peu retenus par la sainteté des traités, et accoutumés à ne voir la paix que dans la mort de leur ennemi. Dans Homère, Achille dit à Hector : *Que ne peut la rage qui me transporte, m'égarer au point de porter moi-même à mes lèvres ta chair palpitante !* Non seulement le héros grec insulte à son ennemi vaincu, mais il traîne son corps autour du bûcher de Patrocle; Virgile a évité de présenter à ses lecteurs des tableaux aussi révoltans ; la prière qu'il met dans la bouche de Turnus est touchante ; ce héros expirant intéresse, non point par lui-même, mais par son père, comme Mézence dans le dixième livre intéresse par son fils. Ce moyen de faire naître la pitié pour les rivaux d'Énée, est une conception judicieuse et profonde. L'intérêt qu'on prend à leur défaite, ne nuit point à celui qu'on doit prendre à leur vainqueur : le dernier coup porté à Turnus est d'ailleurs heureusement motivé par le souvenir de Pallas ; ce n'est point Énée qui immole ce héros; c'est le fils d'Évandre ; *Pallas te hoc vulnere, Pallas immolat.*

On a dû voir par tout ce que nous avons dit, que le nœud et le dénouement de l'*Enéide*, naissent de la cons-

titution de la fable et du sujet du poëme, comme le recommande Aristote. Les principaux obstacles à l'établissement d'Enée en Italie, qui forment le nœud de l'action épique, sont la colère de Junon qui poursuit les Troyens, l'amour de Didon, qui veut retenir le héros à Carthage, l'opposition d'Amate et de Turnus à son mariage avec Lavinie : il est naturel que Junon poursuive le fils de Vénus sa rivale ; quant à l'opposition de Didon, elle n'est pas seulement naturelle, mais elle est historique. On voit, dit le père Le Bossu, dans la personne d'Énée et dans celle de Didon, l'esprit et la conduite des deux grands empires dont ils étoient les fondateurs. On y voit le plus grand obstacle que les Romains aient jamais eu ; et ce grand nœud de la fable est une vérité de l'histoire. Enfin l'amour de Turnus pour Lavinie, la préférence d'Amate pour ce héros italien, naissent également du sujet du poëme ; et la solution de tous ces obstacles suit nécessairement de la marche de l'action.

Didon ne peut retenir Énée, et elle s'immole dans son désespoir ; Junon n'a pu fléchir les destins, et elle se laisse appaiser par Jupiter ; Amate avoit juré qu'Énée ne seroit point son gendre ; quand son parti est désespéré, elle se donne la mort. Turnus en recherchant la main de Lavinie, contre la volonté des dieux et celle de Latinus, devenoit la seule cause de la guerre, et il devoit tomber sous les coups d'Énée, plus vaillant que lui et surtout plus favorisé des dieux. Non seulement le dénouement

mais la belle image du chien ouvrant la gueule, pour saisir sa proie qui lui échappe, *morsusque elusus inani est*, n'appartient qu'à Virgile. Ovide et Stace l'ont imitée.

Jamjamque tenere
Sperat, et extento stringit vestigia rostro.
Metam., lib. I.

Jamjamque teneri
Credit, et elusos audit concurrere morsus.
Theb., lib. 5.

Ne vetus indigenas nomen mutare Latinos,
Neu Troas fieri jubeas, Teucrosque vocari....

Ce discours de Junon est très-adroit de la part du poëte; il établit la vraisemblance de l'origine des Romains. On pouvoit demander pourquoi le célèbre nom de *Troie* ne s'étoit pas conservé : la réponse à cette objection est dans la transaction que Junon propose à Jupiter. Virgile s'est bien gardé d'invoquer ici le témoignage de l'histoire qu'on pouvoit démentir; il n'étoit pas convenable non plus que les Troyens victorieux consentissent à une condition qu'on n'impose ordinairement qu'aux peuples vaincus : tout se passe dans l'Olympe; les dieux paroissent seuls dans ce traité, et tout devient ainsi vraisemblable.

At, procul ut Diræ stridorem agnovit et alas,
Infelix crines scindit Juturna solutos, etc.

La Furie envoyée par Jupiter paroît ici sous la forme

d'un oiseau de mauvais augure ; elle est par conséquent moins l'instrument que l'interprète de la volonté des Dieux. Dans ce cas, l'apparition de cette Furie n'est point, comme on l'a prétendu, une intervention directe de la divinité : la mort des héros et des princes chez les anciens étoit toujours annoncée par quelques présages sinistres. Cette opinion, quoiqu'elle soit rejetée par les philosophes, peut cependant être adoptée par les poëtes ; tout ce qui peut émouvoir les cœurs est raisonnable et vrai en poésie. Le moyen que Virgile emploie ici est très-bon, en ce qu'il prépare l'esprit du lecteur à la mélancolie, et que ces images de deuil montrent de loin le tombeau de Turnus.

Le tableau de la douleur de Juturne est très-pathétique. La nymphe commence par déplorer le sort inévitable de son frère ; puis elle déplore le sien. Rien n'est plus touchant que l'apostrophe par laquelle elle termine son discours : elle se plaint de son immortalité, et elle regrette de ne pouvoir descendre chez les morts avec Turnus dont elle n'a pu reculer le trépas.

> Ille, humilis supplexque, oculos dextramque precantem
> Protendens : Equidem merui, nec deprecor, inquit :
> Utere sorte tuâ.

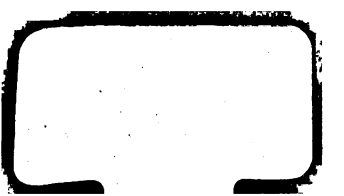
Ceux qui blament la mort de Turnus paroissent avoir formé leur opinion un peu légèrement. On sent combien ce personnage eût été embarrassant pour l'avenir. Le

de l'*Enéide* se trouve ainsi tiré du sujet du poëme ; mais, comme nous avons eu occasion de le remarquer, il naît du caractère même du héros. C'est parce qu'Énée est soumis à la volonté des dieux, qu'il quitte Carthage, et qu'il vient à bout de fléchir Junon elle-même ; c'est parce qu'il est généreux, qu'il épargne aux deux peuples les horreurs de la guerre, et qu'il propose un combat singulier dans lequel son rival lui seul doit être immolé.

Ce dénouement est d'autant plus admirable, qu'il montre toutes les vertus d'Énée, et qu'il lui en offre la juste récompense. Amate et Turnus ne sont plus; Junon est appaisée ; le héros n'a plus d'ennemis ni dans l'olympe, ni sur la terre. Le bon Latinus reste le maître de lui donner sa fille ; Lavinie ne doit point montrer d'éloignement pour un hymen cher à son père et commandé par les dieux. Tout est rentré dans l'ordre fixé par les destins ; et tous les personnages qui restent sur cette scène, les deux peuples rivaux et leurs chefs, vont être heureux sous l'empire d'un prince magnanime et pieux. Rien n'est plus propre, ce nous semble, à faire ressortir le caractère d'Énée que cette espérance très-fondée, et c'est la dernière réponse que nous ferons aux critiques.

Nous admirons comme tous les commentateurs, le caractère d'Achille et celui d'Ulysse ; ils convenoient très-bien au sujet de l'*Iliade* et de l'*Odyssée ;* mais ils n'auroient pas convenu à celui de l'*Enéide*. Le courage du héros de l'*Iliade* va jusqu'à la férocité ; la prudence

d'Ulysse va jusqu'à la ruse. Virgile a fait son héros courageux et bon, prudent et généreux; il lui a donné le seul caractère convenable au fondateur d'un état. On admire son courage sur le champ de bataille, et ses vertus promettent déjà le règne florissant d'Auguste. Personne ne voudroit être le sujet du bouillant Achille ni celui du prudent Ulysse; mais on choisiroit Énée pour maître, et on s'estimeroit heureux de vivre sous son empire.

FIN.

JUN 1 2 1931